



# UN CHEMIN DU REGARD

Journées de partage des jeunes de CL

Assise, 23-26 novembre 2023



# Un chemin du regard

**Journées de partage des jeunes de CL**

Assise, 23-26 novembre 2023

Jeudi 23 novembre

---

## INTRODUCTION

Francesco Cassese

Bonsoir à tous, merci d'être venus à cette deuxième étape à Assise. Nous venons de toute l'Italie et, pour cette occasion, nous avons aussi des invités de l'étranger : une trentaine d'amis venus principalement d'Europe. Je vous transmets les salutations de Davide Prosperi, qui regrette de ne pas pouvoir être parmi nous, mais qui se trouve ces jours-ci en Argentine pour rencontrer les communautés locales du mouvement.

Je reprends les principaux points de l'enseignement et de la synthèse du père Paolo Prosperi lors du premier séjour à Assise, en mars dernier : la société de la fatigue caractérisée par la *performance* comme mesure de notre valeur, l'idéal du *self made man* qui nous fait étouffer dans une cage, et enfin la possibilité de laisser Jésus nous « laver les pieds » comme à Pierre, qui est le chemin de la libération.

Nous voulons reprendre ce qui a émergé la première fois et essayer de faire quelques nouveaux pas, éclairés par le travail que nous faisons tous au sein du mouvement. Je me réfère au chemin de l'École de Communauté, et en particulier à la Journée de début d'année : « La foi, accomplissement de la raison ». Essayons d'explorer le passage de l'expérience naturelle à l'expérience chrétienne.

Ces jours-ci, prenons le temps de nous regarder en face les uns les autres. Nous avons fait un long voyage, certains plus que d'autres, pour arriver à Assise. Pourquoi ne pas opter pour une visioconférence ? Qu'apporte le fait de vivre ces journées ensemble ? Nous sommes ici pour nous accompagner les uns les autres sur un bout de chemin et pour profiter de la compagnie que le Mystère nous offre à travers nos visages. Il s'agit de redonner de l'espace au Christ pour qu'il nous attire à lui. Je ne pourrais pas faire un pas sur ce

chemin sans cette fascination qui se représente devant moi. Nous voulons avancer ensemble. On n'apprend pas à avancer ensemble sans marcher ensemble.

Comme nous l'avons constaté de manière éclatante en mars dernier, nous vivons une « compagnie *vocationnelle*, c'est-à-dire une compagnie qui nous implique, car elle génère l'expérience et est générée par l'expérience dans laquelle le charisme nous a touchés », comme l'a dit Davide. Ce sont des journées que nous construisons ensemble à partir de ce qui se passe entre nous. En ce sens, vous verrez que les soirées de demain et d'après-demain sont préparées et pensées par vous, des témoignages jusqu'aux chants.

Environ 150 d'entre nous n'ont pas participé au weekend de mars, mais au cours des derniers mois, nous avons vu une vague qui a touché, comme par cercles concentriques, beaucoup d'autres personnes. Le contenu du livret d'Assise a été repris pendant les vacances d'été, et des initiatives sont nées pour relancer la provocation de l'enseignement du père Paolo. À la fin du weekend de mars, Davide nous a dit : « Je ne vous ai pas invités ici pour vous communiquer les "lignes directrices du mouvement", mais pour partager une amitié. C'est en partageant cette amitié que nous comprenons aussi un peu mieux le contenu de la proposition que le mouvement nous fait, en clarifiant la tâche qui nous a été confiée ». C'est ce qui s'est réellement passé : cela a été une aide précieuse pour approfondir le contenu de la proposition du mouvement. La focalisation sur l'expérience du travail et sur le carcan de la *performance* nous a aidés à comprendre la démarche que notre compagnie nous proposait.

Davide poursuit : « Comme je le dis toujours, quand on est l'objet d'une préférence, soit c'est une injustice (pensez à vos amis qui n'ont pas pu venir ici parce qu'il n'y avait malheureusement pas de place pour tout le monde), soit cette préférence indique une mission ». Il me semble qu'aucun d'entre nous n'a considéré cette préférence comme une appartenance à un club exclusif. La vérité de ce que nous avons vécu s'est traduite par un élan qui embrasse et partage : « C'est-à-dire qu'à travers chacun de nous, cette préférence s'élargit et devient notre responsabilité. Attention ! Cette responsabilité ne

se traduit pas par un rôle : balayons tout de suite ce malentendu de l'horizon de nos attentes... Enfin, être ici ne signifie pas que dès demain vous participerez à toutes les diaconies du monde ». Nous nous sommes tous impliqués au sein de nos communautés, plus désireux de construire que d'avoir des rôles. Dans certains cas, des initiatives sont nées ; dans d'autres, nous avons simplement repris la vie de nos communautés avec plus d'enthousiasme.

Je mentionne ces éléments parce qu'il est important, fondamental, de pouvoir vérifier le fruit d'une proposition. Tout a commencé par un pari : nous savions sur quoi nous parions, mais nous ne savions pas où ce pari nous mènerait. Aujourd'hui encore, nous ne savons pas où ce pari nous mènera, mais nous voulons en vérifier la bien-fondé et la fécondité.

Je voudrais ajouter une dernière chose : ce qui est décisif ces jours-ci, c'est la posture que nous pouvons avoir face à la proposition qui nous est faite, dans les dialogues entre nous, à table, dans les moments d'écoute et de prière. Ce qui nous intéresse, c'est de vivre ces jours de manière réelle, authentique. Écoutez ce que dit don Giussani : « Ce n'est pas l'activisme, ni le moralisme (...) qui crée des situations vraies ». Qu'est-ce que c'est alors ? « C'est ma conversion ». Et en quoi consiste-t-elle ? Dans le fait de « reconnaître ce qu'Il a mis à la racine de mon être, reconnaître que je suis une créature nouvelle, je suis Toi ». Ici, don Giussani s'adresse directement à ce Toi, presque comme une prière : « Montre-toi un peu, viens, remonte à la surface, investis mes membres, mes bras et mes mains, ma tête, mes pensées, mes sentiments, mes yeux, ma bouche. Investis-moi, parce que Tu es un levain et que ma masse est très lourde, je comprends qu'il faut toute une vie pour que cela se réalise mystérieusement » (A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Rizzoli, Milan 2013, p. 465).

En ces jours, nous demandons sa présence : « Viens, Seigneur Jésus ».

Vendredi 24 novembre

---

## EXTRAITS DE LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE

**Francesco Cassese (Camu).** Nous consacrons cette matinée à l'assemblée qui se veut un moment de vérification du chemin parcouru ces derniers mois. Comme je l'ai dit hier, c'est l'occasion de partager l'expérience que nous sommes en train de vivre : les questions, les découvertes, les témoignages qui nous ont aidés à vivre. Pour nous préparer, nous avons partagé cette question : « Quelle expérience la proposition du mouvement génère-t-elle en nous et dans la vie de nos communautés ? Quelles sont les questions qui émergent ? ».

Comme nous vous l'avions anticipé par courrier électronique, nous souhaitons réfléchir ces jours-ci sur ces paroles de don Giussani, tirées du Prologue des Statuts de la Fraternité de Communion et Libération, qui contiennent le cœur de l'identité du sujet adulte dans notre compagnie.

*« Le sens profond du mouvement est le rappel à faire mémoire du Christ, mémoire vécue quotidiennement dans les circonstances de la vie, et la nature spécifique de son charisme peut être décrite ainsi :*

*– l'insistance sur la mémoire du Christ comme affirmation des facteurs originels de l'expérience chrétienne, en tant que générateurs de la véritable image de l'homme ;*

*– l'insistance sur le fait que la mémoire du Christ ne peut être engendrée que dans l'immanence à une communion vécue ;*

*– l'insistance sur le fait que la mémoire du Christ tend inévitablement à engendrer une communion visible et riche de propositions dans la société. »*

Avant de commencer l'assemblée, je voudrais lire un texte de Giussani qui explique, en répondant à une question, le type de travail qui nous attend. « Excusez-moi, je me permets d'insister sur le fait qu'un travail d'assemblée ne réside pas dans le fait que l'on se succède pour parler. Si ce que quelqu'un a dit n'est pas clair pour toi,

tu dois te précipiter, parce qu'alors, on applique ce qui vient d'être rappelé, et on peut aller au fond de la question et apprendre. Je suis sûr que la plupart d'entre vous n'ont pas encore compris ce qui a été dit dans la dernière intervention, cela se voit sur vos visages. Que Dieu vienne à notre aide, si quelqu'un a le courage, ou simplement l'intelligence, de dire : "Excuse-moi, s'il te plaît, tu peux répéter et donner un exemple ?" Sinon, ce n'est plus un travail et l'assemblée tend à devenir quelque chose de formel, c'est-à-dire une chose à faire : ceux qui doivent parler sont concentrés sur leur discours et ils n'écoutent pas, ils n'apprennent rien, mais tous les autres sont aussi pris par leur grande mission qui est de laisser passer l'assemblée, en attendant avec bienveillance que, avec un peu de chance, quelque chose de bon se produise soudainement. Ce n'est pas un travail. La question soulevée touche à la racine même de l'attitude que nous adoptons la plupart du temps. Souvent, à mon avis, c'est même pire que ce qui a été dit, parce que nous faisons des assemblées juste pour faire des assemblées, nous organisons des initiatives publiques simplement pour faire des initiatives publiques. Et nous nous gardons bien de dire trop fort entre nous : "Ça s'est bien passé ou pas ?", nous censurons même cette question. "On l'a fait ! C'est l'essentiel !" Ce qui vient d'être rappelé, c'est l'application d'un principe que nous avons entendu répéter je ne sais combien de fois [...] : l'homme apprend par l'expérience, et l'expérience, c'est quelque chose que l'on ressent, quelque chose que l'on fait, jugé à la lumière de l'idéal. Jugé, je le souligne ! Alors, on se demande : où avons-nous manqué quelque chose ? Où faut-il insister encore ou faire pénétrer davantage ou préciser encore plus le critère ? Bref, c'est un travail sur ce qui a été fait ou est en train d'être fait ».<sup>1</sup>

Cette matinée nous offrira donc une succession de témoignages et de questions, mais dans le cadre d'un dialogue, c'est-à-dire avec la possibilité de poser quelques jalons et de porter un jugement.

*Simone. Depuis que nous sommes allés voir le Pape le 15 octobre 2022, je me pose une question, parce qu'il nous a rappelé que le cha-*

<sup>1</sup> L. GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, BUR, Milan 2007, p. 288-289.



risme appartient à tout le monde. Ce qui m'a toujours frappé chez don Giussani (on me l'a dit, je l'ai lu, donc je l'ai su indirectement, mais c'est une expérience de foi et c'est comme si je l'avais faite), c'est que toutes les choses qu'il a faites, il les a rendues « nouvelles », c'est-à-dire qu'il les faisait de manière créative. Je me suis toujours demandé comment faire pour que le charisme devienne créatif en moi. Et par « créatif », je n'entends pas un effort de ma part, un « faire moi-même », mais plutôt : comment puis-je me laisser utiliser par l'Esprit Saint (parce qu'il s'agit de cela, un don fait à Giussani pour nous) pour qu'il fasse toutes choses nouvelles ? Dans mon travail, comment me comporter de manière humaine face aux patients ? Ou, quand je rentre à la maison, être avec mes enfants comme si Jésus était là ? C'est ce qui m'a toujours frappé dans le mouvement, à savoir que le christianisme est un fait social et qu'il n'y a donc aucun aspect de la réalité dans lequel Jésus ne soit impliqué. Alors, comment regarder l'argent, les amitiés, toute chose, comme Jésus les regarde ? Je raconte une expérience indirecte : c'est celle de ma femme, mais c'était la mienne parce que nous l'avons vécue ensemble. L'année dernière, elle a réalisé à l'école un projet consacré à Vassili Grossman sur le thème de « la vérité et la liberté », avec des élèves d'une école ordinaire, d'une prison et d'un cours du soir. Elle a réalisé une exposition qui a également remporté un prix national au Ministère de l'Éducation. Une très belle exposition. Elle a toujours dit : « Je suis chrétienne », mais elle n'a jamais parlé de Jésus, surtout aux prisonniers. Elle a enseigné dans une prison de haute sécurité, où les gens avaient commis des crimes odieux. À la fin de son travail, lorsqu'elle est partie, les détenus lui ont dit : « Madame, vous nous avez rendus vraiment libres, même si nous restons ici ». Cette même phrase prononcée par un étudiant dans le podcast *Il senso religioso*, à propos de don Giussani, qui les avait rendus vraiment libres même s'ils restaient dans la classe. Je comprends que le fait de demander avec insistance une attitude, « Viens Seigneur Jésus », associé au chemin du mouvement, peut vraiment être un instrument de créativité. Cela peut paraître sentimental, mais pourquoi un prisonnier dirait-il : « Maintenant, je comprends ce que signifie être vraiment libre » ? C'est le résumé du troisième chapitre du Sens religieux : « Aimer la vérité plus que

soi-même ». Grossman, en tant qu'écrivain phare du communisme, a commencé à dire la vérité à la suite d'une série de faits, d'une série de rencontres (la mort de sa mère, la vue de la Madone Sixtine). Il a commencé à dire : « Je suis moins un homme si je ne dis pas la vérité ». Grossman était athée, il n'était pas chrétien, et d'ailleurs Giussani le cite comme un exemple authentique du sens religieux, comme Leopardi. Alors, comment puis-je être un instrument de cette créativité ? J'avais cette question et j'ai vu un début de réponse dans l'expérience de ma femme.

**Père Paolo Prosperi.** Exact. Peux-tu me donner un exemple ?

**Simone.** Bien sûr. Cette année ma femme a travaillé beaucoup et j'ai passé plus de temps à la maison avec les enfants. Le fait de partager cette expérience, de la voir grandir dans sa relation avec les élèves... parce que la première fois qu'elle est entrée, elle a dit : « Je veux m'enfuir », et quand elle est partie, elle a dit : « Je ne veux plus les quitter, parce qu'ils font partie de moi » ... Donc, la possibilité de voir un moi qui mûrit autant et de partager cette expérience me permet de mûrir aussi, parce que son expérience devient la mienne. Cela permet que la créativité du charisme ne soit pas abstraite pour moi.

**Père Paolo Prosperi.** Ça, je l'ai compris, mais ma question est différente. Tu demandes : « quel est le chemin ? », c'est-à-dire « comment le charisme devient-il créatif en moi ? ». Et la réponse que tu proposes est... Je n'ai pas très bien compris ce que c'est.

**Simone.** Je regarde une personne qui fait une expérience. Pour moi, cela a signifié regarder l'expérience de ma femme qui, comme nous le disions lors de la journée de début d'année, réunit tous les facteurs et est donc une expérience de foi. Lorsqu'on la partage dans un lieu, qui est l'École de Communauté, qui est l'Église, on voit les gens grandir en la racontant.

**Père Paolo Prosperi.** Tu as dit beaucoup de choses. J'espère que d'autres s'exprimeront également sur la question que tu as posée. En

attendant, je dis que ta question est très belle et que l'exemple que tu as donné est également beau. Mais ce qui reste ouvert, à mon avis, c'est la question du jugement que tu portes sur tout ce que tu as dit. C'est-à-dire, précisément, la réponse, ou un début de réponse à la question du « comment » le charisme devient créatif en toi et en moi.

**Simone.** *La prière. Je peux l'affirmer.*

**Père Paolo Prospero.** Oui, tu l'as dit.

**Simone.** *La prière et une relation sincère avec les personnes que Jésus a mises devant moi, un jugement. Je répète donc : prière et jugement.*

**Père Paolo Prospero.** Merci. Nous y reviendrons.

**Stefano.** *Je voudrais vous parler un peu de ce que le premier weekend à Assise a généré en moi et en mes amis pendant ces derniers mois. Le premier grand fruit est que nous avons créé maintenant un groupe de Fraternité avec certains d'entre eux. Avant, j'étais membre de la Fraternité, mais je n'avais jamais vraiment compris ce que cela signifiait. Ici, c'était comme si une étincelle s'était allumée et j'ai vraiment compris le caractère décisif de la Fraternité : vraiment la vocation à la sainteté pour la vie adulte. Je suis donc rentrée chez moi avec le désir d'en parler à mes amis et de les interpeller. Ce qui m'a impressionné, c'est qu'en parlant au téléphone avec un ami, nous avons dit : « Mais nous vivons déjà quelque chose de cette nature », c'est-à-dire que nous n'avions pas donné la « forme », mais il y avait déjà une amitié à ce niveau-là. C'était vraiment immédiat de reconnaître que c'était quelque chose qui nous était déjà donné, pas un effort d'organisation ou quoi que ce soit d'autre. Il n'y a pas eu besoin de se réunir « intellectuellement » pour déterminer quel était le critère pour inviter des gens, mais il a suffi de regarder l'action du Mystère déjà à l'œuvre. Nous avons commencé à cinq et nous sommes maintenant une douzaine. Je ne dis pas cela pour des questions de chiffres, mais pour affirmer que cette amitié préférentielle commence à rayonner et s'adresse à tous : cela aussi est*

un signe de l'action d'un Autre. Je vais vous raconter un épisode. Nous avons un groupe d'École de Communauté et il est arrivé qu'un jour le responsable ne soit pas là. Ce soir-là, il y avait aussi l'assemblée pour les nouveaux membres de la Fraternité. J'ai donc proposé à mes cinq amis de la Fraternité : « Rencontrons-nous, faisons d'abord le travail de l'École de la Communauté, dînons ensemble et suivons la visioconférence, parce que pour nous cette vie est nouvelle ». Certains amis m'ont alors mis au défi, par exemple ma femme : « Mais pourquoi n'invitons-nous pas aussi nos amis de l'École de la Communauté à cette assemblée, même s'ils ne sont pas encore membres de la Fraternité ? De toute façon, c'est pour tout le monde ». Alors la proposition s'est élargie, nous avons fait ce moment d'École de Communauté et nous avons aussi dit aux autres : « Après, nous allons suivre cette assemblée, ceux qui le souhaitent peuvent rester ». Et certains sont restés. Cette rencontre a également répondu à de nombreuses questions que nous nous posions. J'ai été impressionné par le fait que pendant le dîner, certains ont commencé à raconter des choses de leur vie qui les préoccupaient et que je n'avais jamais entendues et, lorsque nous avons terminé la soirée, une personne m'a serré dans ses bras, les larmes aux yeux, en disant : « Merci ». Cela m'a frappé parce que je me suis dit : « Il m'arrive souvent de penser que je sais ce dont l'autre a besoin, mais il suffit que quelque chose d'autre se produise et je me rends compte que ce n'est pas le cas ». Un autre grand fruit du séjour à Assise s'est produit en moi : c'est lié à la question du lavement des pieds, à l'« intrusion amoureuse » de ces amis qui donne lieu à une liberté de corriger et de se laisser corriger, qui me conduit à une docilité et à une capacité de saisir des aspects de la réalité que je ne voyais pas auparavant. Je vais partager deux faits très brefs. J'enseigne au collège. Certains élèves avaient exprimé depuis un certain temps le désir d'une amitié avec moi. J'avais mis cette demande de côté. Après Assise, j'en ai parlé à mes amis qui m'ont mis au défi : « Mais regarde, il se passe quelque chose : pourquoi ne le regardes-tu pas et ne le prends-tu pas au sérieux ? » Provoqué par cela, nous avons organisé une journée de partage très simple avec ces jeunes (jeux, chants) et j'ai demandé à mes amis : « Donnez-moi un coup de main, ne me laissez pas seul. Vous m'avez donné ça, regardons-le ensemble ». Ils étaient tous là.

*La journée a été magnifique. La météo était horrible, mais ces jeunes voulaient vraiment être là. Ils étaient une vingtaine. Nous avons eu l'assemblée finale et une jeune fille a dit : « Aujourd'hui, je me suis sentie à l'aise avec mes camarades comme jamais auparavant, c'est-à-dire que je me suis sentie unie avec eux, et cela a été possible en regardant votre amitié, la façon dont vous vous regardez et dont vous vous aimez les uns les autres ». Cela me touche parce que c'est précisément le signe d'une unité qui nous est impossible, à cause de notre diversité, parce que nous sommes des personnes très différentes, mais il était évident que la communion entre nous était le don d'un autre et cette fille l'a perçu immédiatement, c'était très clair pour elle. Deuxième fait. Je voulais présenter les lycéens de CL à l'un de mes anciens élèves qui s'était montré curieux. J'ai organisé une rencontre, mais il m'a dit quelques jours plus tôt : « Monsieur, j'ai entraîné, je ne peux pas venir » et j'étais déçu : on a organisé ça pour toi et tu n'es pas là ! Ma femme m'a mis au défi : « Attendons de voir ce qui se passe. Laisse tomber pour un moment, ne sois pas instinctif ». Le lendemain, je raconte la même chose à un ami, qui me dit : « Écoute, j'ai rencontré le mouvement grâce à un prêtre, et il ne m'a jamais forcé à quoi que ce soit, il m'a toujours laissé libre de le suivre, il ne m'a jamais dit : "Viens à l'École de Communauté, fais ceci..." ». Le seul fait qu'il m'ait regardé ainsi m'a intrigué et je l'ai suivi ». Cette correction m'a apporté une grande paix et j'ai écrit un message à ce garçon : « Ne t'inquiète pas, fais ce qui est le plus utile pour toi et sens-toi libre ». Il m'a répondu : « Mais je ne veux pas rater l'occasion d'être en relation avec toi et tes amis, alors je ferai tout pour être là ». Il s'est alors libéré et est venu. En l'interpellant dans sa liberté, en aimant sa liberté, il a pu vérifier son expérience, comprendre ce qui lui correspondait vraiment.*

**Francesco Cassese.** Merci pour ce beau témoignage.

**Martina.** Au cours des derniers mois, j'ai été à la fois témoin et protagoniste de cette créativité dont nous venons de parler, car dans l'école où j'enseigne depuis février, nous avons créé un groupe de CL-Lycée qui n'existait pas avant. J'ai grandi dans une famille du mouvement, mais j'ai toujours été un peu en retrait. Cette année,

*grâce à la provocation du Pape lors de l'Audience du centenaire et en voyant tant de choses se passer avec mes élèves, j'ai voulu dire aux élèves, avec certains de mes collègues, que cette beauté qui se produit entre nous et eux est issue de l'expérience chrétienne et qu'il est possible de la vivre de la manière dont nous l'avons reçue. C'est très beau, parce que maintenant une communauté est née, il y a des jeunes qui rencontrent Jésus à travers nous. Il y a quelques semaines, l'une d'entre eux m'a dit : « J'aime participer à CL-Lycée, parce que seul, je ne me poserais pas de question, alors que quand je viens ici, je me rends compte qu'en fait, à l'intérieur de moi, il y a beaucoup de questions et cela me fait tout regarder plus en profondeur ». C'est exactement ce qui se passe en moi aussi. La créativité puise ses racines dans l'amitié que je vis avec mes collègues et au sein de ma communauté du mouvement, ainsi qu'avec les amis qui sont ici. C'est une amitié qui rayonne et qui a rayonné de nous à ces jeunes.*

**Père Paolo Prosperi.** En d'autres termes, j'ai compris ceci : tu nous dis que la racine de la créativité, si tu fais référence à l'expérience que tu es en train de vivre, se trouve « dans l'amitié que je vis, dans la beauté de l'expérience que je vis avec mes amis ». Ai-je bien compris ? Est-ce bien ce que tu voulais dire ?

*Martina.* Oui. Je vis cette amitié depuis bien longtemps. Je ne sais pas pour quoi elle est devenue si rayonnante cette année.

**Père Paolo Prosperi.** D'autre part, si je ne me trompe pas, tu as également dit quelque chose d'autre avant, qui a trait à la « nouveauté » qui s'est produite cette année. Tu as dit que c'est justement ce qui a commencé à se produire dans la relation avec tes élèves qui a allumé une étincelle en toi....

*Martina.* Quelque chose était déjà en train de se produire avec les élèves et nous nous sommes dit : « Nous voulons donner un nom à ce qui se passe. Et ce nom est : Jésus Christ. D'où vient notre façon d'être avec eux ? De l'expérience chrétienne que nous vivons dans le mouvement ». Nous avons donc voulu approfondir cela, en tenant compte

également de la provocation du Pape : « Il y a tant d'hommes et de femmes qui n'ont pas encore fait cette rencontre avec le Seigneur qui a changé et rendue belle votre vie ! » (15 octobre 2022). J'en viens à la question. Notamment en relisant l'enseignement que le père Paolo a donné en mars sur la performance, je me suis rendu compte que, d'une certaine manière, cette mentalité entre diaboliquement dans les questions du mouvement aussi : je peux partir d'un jugement basé sur ce que je vous ai dit, mais glisser ensuite vers une affirmation du genre : « Regardez comme nous avons du talent : nous avons créé une communauté ! ». Et cela gâche tout, parce que c'est le fruit d'une vérité devenue folle. J'ai été frappé quand tu as parlé de l'erreur comme d'une vérité devenue folle. C'est vrai : je m'investis à fond, même avec effort, du temps, de l'argent, je m'implique, mais si, finalement, ma lecture des faits me fait penser que je ne suis plus sub-créatrice, mais créatrice, tout est faux. Comment pouvons-nous nous aider à vivre une virginité par rapport aux choses qui arrivent, avec la conscience que c'est Dieu qui les crée à travers nous ?

**Père Paolo Prosperi.** Merci. Cette question est très belle pour moi. En fait, comme tu le verras, dans la méditation de cet après-midi, je consacrerai beaucoup de temps au thème que tu as mis sur la table, qui est celui de la virginité comme forme de l'action et comme forme de la relation. La virginité comme nouveau regard sur notre action et sur les personnes qui nous sont confiées. Nous y reviendrons.

**Francesco.** Je reprends l'un des trois points que vous avez proposés : la mémoire du Christ ne peut être engendrée que dans l'immanence à une communion vécue. Je vais raconter un épisode qui m'a beaucoup marqué et, à mon avis, le point que je viens de mentionner porte un jugement sur cet épisode. Au début de l'été, ma femme et moi avons appris que nous attendions notre troisième enfant, et nous avons immédiatement décidé d'annoncer la bonne nouvelle à tous nos amis de la communauté. Ma femme m'a dit : « Mais s'il arrive quelque chose ? ». Et j'ai répondu ainsi, un peu insouciant : « Cela voudra dire qu'il y aura beaucoup de gens qui prient ». Le fait de nous conce-

voir en communion dès le début, quand tout allait bien, nous a aidés à partager avec nos amis un peu les difficultés ultérieures du chemin : dès l'échographie du premier trimestre, les médecins ont vu plusieurs malformations importantes, probablement un syndrome génétique, mais on ne savait pas encore s'il serait ou non compatible avec la vie. L'échographie suivante a été terrible pour moi, car la gynécologue a passé trois quarts d'heure à faire la liste de tout ce qui n'allait pas : le cœur malformé, les pieds tordus... jusqu'au moment où je lui ai demandé, bouillonnant intérieurement : « Mais est-ce qu'on sait quelque chose sur le sexe ? », pour affirmer que pour moi cette toute petite chose était déjà mon enfant. C'est à partir de là qu'est né en moi et en ma femme le besoin d'être aidés à regarder cet enfant avec un regard qui n'était pas celui du monde : nous, en premier, nous avions d'abord besoin d'être regardés avec vérité. Sur la suggestion de plusieurs amis qui avaient perçu ce besoin encore plus que nous, nous nous sommes adressés à des amis médecins du « Percorso Giacomo » [Parcours Giacomo, ndt] de Bologne, pour faire suivre la grossesse d'un point de vue clinique également. Dès la première lecture du rapport, nous avons vu la différence dans leur façon de nous traiter : ils ont regardé notre bébé non pas comme une erreur de la nature, mais avec le regard de Dieu, même en tenant compagnie à ma femme, en lui disant, par exemple, de ne pas s'inquiéter parce que le bébé dans son ventre ne souffrait pas. Ensuite, nous avons accepté la proposition du père Antonio Sangalli (le carme qui nous a mariés et dont notre communauté est très proche) de dire une neuvaine avec toute notre communauté. Nous avons choisi Enzo Piccinini pour demander la grâce. La nouvelle s'est répandue et tous les soirs nous nous sommes connectés pour dire la neuvaine depuis différentes villes, même depuis l'Amérique. Face à cette épreuve, ma femme et moi nous sentions petits, notre foi n'était certainement pas aussi grande que celle du centurion, mais la présence de Dieu était forte dans les visages de nos amis transformés par le Christ. Le lendemain de la fin de la neuvaine, nous avons eu notre échographie de contrôle et avons découvert que notre bébé était au ciel. Face à cette nouvelle, deux grands désirs ont surgi en moi, pour lesquels je me suis senti un peu trahi par le bon Dieu : je voulais connaître le visage de cet enfant



et je voulais lui donner ce que, comme nous pouvons, ma femme et moi essayons de donner à nos deux autres enfants, à savoir la vie du mouvement et de l'Église. C'est précisément dans la communion vécue au plus profond de notre vie conjugale que s'est révélé à moi l'ultime lien de sens par rapport à ces deux désirs que j'avais. Un ami de la communauté m'a corrigé en me disant : « Tu vois déjà le visage de ton enfant, c'est le visage de Celui qui te l'a donné et tu le vois en nous tous qui prions pour lui et pour toi ». Puis le père Sangalli, dans une visioconférence qu'il a voulu organiser pour juger ce fait avec tous ceux qui avaient participé à la neuvaine, nous a dit : « Votre enfant est notre précurseur au Ciel et nous devons le prier parce qu'il peut intercéder pour nous. Même s'il n'avait pas encore d'yeux, il regarde maintenant Dieu ». Là, nous avons réalisé que nous donnions déjà à cet enfant ce que nous avons reçu : un lieu, une compagnie où l'on vient faire expérience de la mesure même de l'amour de Dieu. Notre fils a été l'objet de ce regard dans le regard de nos amis envers nous et donc, comme un reflet, vers lui, et il a lui-même fait partie de cette « nuée de témoins », dont la foi en cette circonstance a aussi éclairé notre relation conjugale, nous faisant redire notre « oui » face à tant de grâce. À l'occasion de notre mariage, le père Sangalli nous a dit : « Vous ne savez pas ce qui vous attend ». Mais je comprends que ce « oui » risque de s'estomper avec le temps, même dans la relation affective, en dehors d'une communion. Comme il a été dit lors de la Journée de début d'année, il a été décisif pour moi et mon épouse d'« accepter qu'un Autre s'introduise entre moi et la réalité et rende possible mon rapport avec celle-ci ». Et cet Autre est rendu immanent dans une communion vécue qui rend d'autant plus possible la mémoire du Christ et l'expérience du centuple, qu'elle est vécue jusqu'aux questions intimes et personnelles. Je vois que cette communion investit tous les aspects de la vie, qu'elle rend immanente la relation avec le Christ, qu'elle offre un lien de sens. Un dernier petit exemple : la journée de collecte de la Banque Alimentaire. On a décidé de faire une fête pour toute la communauté, proposée par ceux qui font l'expérience de CL-Lycée avec certains adultes. Je me suis impliqué avec les jeunes et une fille a dit quelque chose d'incroyable. Nous avons changé les paroles de la chanson Mattone su Mattone [Brique

après brique. ndt] : « Carton après carton... je te donne la moitié de mes courses ». Et elle a dit : « Remplaçons “je te la donne” par “pour me rendre heureuse”. Parce que je suis plus heureuse en faisant ça ». C’est dans cette communion, même avec ces jeunes, que se révèle un plus grand goût de faire les choses.

**Francesco Cassese.** De nombreux thèmes ont émergé, qui reviennent dans les différentes interventions : la créativité, la mémoire, la communion. Père Paolo, peux-tu nous aider à les explorer ? Aide-nous à approfondir les liens.

**Père Paolo Prosperi.** D’accord, je réagis à chaud. Peut-être qu’ensuite, en préparant la synthèse, je rassemblerai des réflexions plus organisées sur le sujet.

La première réflexion m’a été inspirée par la question sur la créativité posée par Simone au début. Le thème me semble important pour de nombreuses raisons, notamment parce que, si vous le remarquez, c’est comme s’il unissait deux provocations : celle que le pape nous a lancée le 15 octobre, lorsqu’il nous a invités à faire fructifier de *manière créative* le charisme que nous avons reçu ; et celle que nous avons lancée ici au mois de mars, lorsque, en mettant l’accent sur le travail, nous avons souligné que la tentation d’idolâtrer sa propre *performance* dépend du fait qu’en réalité, il y a en nous le désir d’être créatifs. La créativité fait partie de notre vocation, comme Martina l’a si bien dit dans son intervention. Nous ne sommes pas faits pour contempler *simplement*, pour nous émerveiller de la beauté des œuvres de Dieu, et c’est tout. Non, nous sommes aussi faits pour collaborer avec le Créateur au perfectionnement de la réalité, nous sommes faits pour engendrer de la beauté (en mars, nous avons dit, en citant Tolkien : nous sommes faits pour être des sub-créateurs).<sup>2</sup>

Pour tenter d’approfondir cette question, je voudrais partir d’une question qui peut paraître triviale, alors quelle me semble décisive (une question qui nous ramène, à vrai dire, à ce qui a déjà été dit dans

<sup>2</sup> Cf. « 3. À l’origine du malaise : le *self-made man* et l’oubli du Dieu tout en tout » dans « *Tu l’établir sur les œuvres de tes mains* », Assise, 23-26 mai 2023, [francais.clonline.org](http://francais.clonline.org).

la méditation sur le travail) : quelle est la différence entre ma créativité, entre notre créativité et la créativité de Dieu ? Le mot *créativité* est en effet ambigu (ce n'est pas un hasard si ce n'est qu'avec le romantisme qu'il est devenu si important dans l'imaginaire collectif de l'homme occidental). Il est ambigu parce qu'il est facile d'interpréter cette aspiration, ce désir de créativité qui crie en nous (on pourrait dire : de même qu'il y a en nous un besoin indélébile de beauté et de vérité, de même il y a en nous un besoin indélébile de créativité : c'est l'objectivité du cœur !) en oblitérant, pour ainsi dire, un facteur inexorable de la réalité (alors que la raison est l'ouverture à la réalité dans la *totalité* de ses facteurs, comme nous le savons). Quel facteur ? Nous l'avons déjà dit en mars : le fait que je ne peux pas créer à partir de rien. Tout ce que je fais, je le fais en recevant, je suis avant tout un « réceptif », un réceptacle. Ce n'est qu'en étant ouvert pour recevoir que je peux aussi devenir fécond, créatif. Et c'est ce qui fait la différence entre Dieu et moi. Dieu seul, selon la théologie, crée « à partir de rien ». C'est ce qui me distingue de Dieu, ce qui distingue la créature du Créateur. Même plus : en un certain sens, ce qui est vrai pour nous l'est aussi pour Dieu. En effet, si nous considérons que Dieu est Un mais qu'il est aussi Trin, c'est-à-dire qu'il est une communion de personnes, nous nous rendons compte que Dieu ne crée pas seul non plus. Même l'action créatrice de Dieu, qui est celui qui crée « à partir de rien », est en réalité le débordement ou le *rayonnement*, pour utiliser le terme employé par Martina, d'une « Amitié », d'une réciprocité amoureuse, de ce jeu de « donner et recevoir » qui est constitutif de l'amour entre les personnes. En effet, nous pourrions dire que Dieu est le paradigme premier de cette « structure », de cette « mécanique » de la créativité, ou plutôt – pour utiliser un terme encore plus beau – de la *générativité*.

Alors, quelles sont les implications de tout cela, que certains considéreront peut-être comme une simple théologie « abstraite » (alors qu'elle ne l'est pas du tout), d'un point de vue existentiel ? Quelles sont les implications pour notre expérience, pour notre vie ? Il y a un beau passage dans une *Tischrede*, intitulée « Être enfants » et que vous trouverez dans *L'autocoscienza del cosmo*<sup>3</sup>, dans

<sup>3</sup> L. GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, BUR Rizzoli, Milan 2000, p. 199-212.

lequel don Giussani répond précisément, en un sens, à cette question. Il le fait de manière paradoxale, c'est-à-dire qu'à première vue, il semble réfuter l'idée qu'il est juste de vouloir être créatif, alors qu'en fait il ne s'agit pas du tout d'une réfutation. Il s'agit plutôt d'indiquer le véritable chemin vers la créativité, vers la fécondité. Il dit : « Il ne faut pas se préoccuper de s'exprimer, il faut se préoccuper d'approfondir l'émerveillement, parce que l'approfondissement de l'émerveillement conduit à une juste expression de soi ; tandis que si l'on s'efforce de trouver l'expression de soi, on trouvera toujours plus la dispersion de soi. (...) Il ne nous est pas demandé de rechercher notre expressivité, mais d'approfondir l'émerveillement d'où jaillit l'expressivité. L'expressivité, c'est-à-dire la fécondité, naît de l'amour ; et l'amour est l'émerveillement d'un Présent accueilli et embrassé, reconnu et accepté ».<sup>4</sup>

Quelle beauté : « Tu ne dois pas te préoccuper d'être créatif ou expressif. Tu dois te préoccuper d'approfondir l'émerveillement ». Pourquoi ? Parce que la créativité est proportionnelle, pour ainsi dire, à l'émerveillement amoureux que tu vis, c'est-à-dire à l'action sur toi de la Beauté à laquelle tu t'abreuves, et non au produit de ton effort. Quelle est la différence entre un *fruit* et un *produit* ?<sup>5</sup> Le produit est l'application d'une technique pour atteindre un but donné (c'est nous qui dominons, gérons, manipulons les choses pour qu'elles aillent là où nous voulons qu'elles aillent). Le fruit, en revanche, est l'effet spontané et en quelque sorte imprévisible, a priori inimaginable, de l'ouverture au don, de l'impression laissée en nous par la Beauté que nous contemplons et qui nous « ravit ». Pensons à la dynamique de la maternité humaine : une femme donne naissance à un enfant (c'est du moins la dynamique naturelle, celle qui, je crois, correspond le plus au cœur de toutes les

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 204-205.

<sup>5</sup> Ce n'est pas un hasard si saint Paul préfère parler du *fruit* de l'Esprit Saint lorsqu'il évoque l'action de la grâce en nous, alors qu'il parle d'*actions* de la chair lorsqu'il se réfère au péché, c'est-à-dire à l'action d'un « moi » qui part de soi seul : « On sait bien à quelles actions mène la chair : inconduite, impureté, débauche, idolâtrie, sorcellerie, haines, rivalité, jalousie, emportements, intrigues, divisions, sectarisme, envie, beuveries, orgies et autres choses du même genre. [...] Mais voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi » (*Gal* 5, 19-23).

mères ici présentes), dans un élan d'amour envers l'homme qu'elle aime. Lorsque la dynamique n'est pas celle-là, nous percevons (peut-être sans pouvoir dire pourquoi) qu'il y a quelque chose qui cloche, qui détonne. Pourquoi y a-t-il quelque chose de dérangentant dans l'insémination artificielle ? Tout simplement parce que les « lois de la nature » sont violées ? Mais non, ou plutôt si, mais au sens où dans cette loi de la nature s'inscrit quelque chose de beaucoup plus grand et de plus profond qu'une donnée biologique : que nous le voulions ou non (c'est-à-dire indépendamment de nos intentions), avec l'insémination artificielle nous transformons ce qui devrait être le *fruit mystérieux* d'un amour mutuel en produit d'une technique, c'est-à-dire en produit de mon *acte de volonté* et du tien que la technique nous donne les moyens de satisfaire. Cela signifie précisément effacer cet « être-fruit-de-l'amour » qui devrait au contraire appartenir à la mémoire génétique de chaque être humain. On porte atteinte à la véritable nature de la fécondité, telle que don Giussani la décrit dans le passage cité plus haut. C'est céder à la mentalité du *self-made-man*, dont on a parlé en mars, *qu'on le veuille ou non*. Est-ce que c'est clair ? La véritable générativité, en revanche (c'est le premier point sur lequel je veux insister), est le fruit du fait que je me laisse sans cesse séduire par un « présent », dit don Giussani, qui me féconde continuellement. Quel « présent », quelle Présence ? La Présence du Christ. On peut engendrer dans la mesure où l'on s'abreuve continuellement à la Source de l'émerveillement, c'est-à-dire au Christ présent.

Nous commençons ainsi à saisir le lien entre la *générativité* et la *mémoire*, et entre la *générativité* et la *communion*. En effet, le lien entre la *générativité* (ou l'expressivité, c'est la même chose) et la *mémoire* coïncide avec le lien entre l'expressivité et l'émerveillement amoureux, parce que la fonction de la mémoire dans notre vie est précisément de nourrir et d'approfondir l'émerveillement. Mais la mémoire, dit don Giussani dans le deuxième point du prologue, trouve à son tour son alimentation décisive dans la communion, dans l'amitié vécue, comme l'a si bien dit Martina.

Ainsi s'éclaire un peu plus, me semble-t-il, le lien entre les trois termes sur lesquels Camu m'a demandé d'approfondir. La clé cen-

trale de la question, à mon avis, se trouve dans la phrase de Giussani que j'ai citée, à savoir dans le lien entre émerveillement et expressivité, entre réceptivité et fécondité.

Pour résumer, je deviens générateur dans la mesure où je me laisse entraîner dans le tourbillon d'*une amitié dont je bénéficie*. C'est alors seulement que je deviens vraiment générateur, d'abord par mon émerveillement, dirais-je, plus encore que par ce que je fais. Qu'est-ce qui m'a d'abord séduit dans ma rencontre avec don Giussani ? J'y reviendrai dans ma méditation, mais je veux l'anticiper : ses yeux émerveillés. La première façon dont don Giussani m'a « engendré », c'est par le témoignage de son émerveillement, de ses yeux grand ouverts sur un Autre, pleins d'un Autre.

Or, pour éviter toute interprétation sentimentale ou trop « mystique » de ce que je viens de dire, il me semble important de préciser que cette loi s'applique d'abord sur le plan humain, bien avant la vie de foi. Elle s'applique en quelque sorte dans tous les domaines où notre raison, notre affectivité et notre imagination sont impliquées. Le récit de Simone en est un bon exemple.

Il est clair que la femme de Simone a pu envisager l'idée de faire un travail sur Grossman avec des prisonniers, non pas parce qu'elle a commencé par s'asseoir et dire : « Voyons, je vais parcourir tous les livres du mois de l'histoire du CL et trouver ce que je peux utiliser pour impressionner ces personnes ». Simone, corrige-moi si je me trompe. La dynamique était probablement différente : ta femme a pensé à Grossman, simplement parce qu'elle a *en premier* été touchée, fascinée, édifiée en lisant Grossman. Elle a pensé à Grossman parce que la lecture de Grossman l'avait *nourrie*. Vous comprenez ? En revanche, bien souvent (et je le dis à la fois en tant qu'enseignant et en tant que prêtre), nous risquons un peu d'inverser l'ordre des facteurs, si j'ose dire. Par exemple : puisque je dois prêcher, c'est-à-dire préparer telle ou telle homélie, telle ou telle retraite, alors je lis l'Évangile et les Écritures, je médite les textes que je médite, juste avec l'envie de trouver des choses à dire aux autres, des idées qui me permettront de faire un bon sermon, une bonne médiation. Certes, cette dynamique est inévitable (et c'est un devoir de charité de bien se préparer). Mais si un prêtre lit l'évangile *uniquement* pour cette

raison, ou si un professeur d'italien lit Manzoni et Leopardi *uniquement* pour cette raison, il ne pourra pas faire d'une pierre deux coups : premièrement, il manquera le goût, le nutriment que seule la lecture sereine, pour le plaisir *pur et gratuit* de l'apprentissage, peut donner ; deuxièmement, il prêchera mal, parce qu'en fin de compte, ce que l'on dit ne peut toucher le cœur des autres que si cela provient d'un émerveillement personnel, d'un amour personnel et « dépassionné » pour ce dont on parle. Mais comment être émerveillé si ce que l'on commente est une page lue à la hâte, dans le souci de trouver quelque chose à dire ?

D'où l'importance de ce que les prêtres appellent la *préparation en amont*. Que signifie *préparation en amont* ? Cela signifie que, dans son silence, il faut toujours essayer de sauvegarder, si c'est possible (parce que c'est parfois impossible !), un espace dédié à la lecture de textes qu'on ne lit pas dans un but pastoral (c'est-à-dire parce que l'on prépare tel ou tel discours), mais plutôt pour le pur plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau, c'est-à-dire précisément dans le but d'« approfondir l'émerveillement ». Plus on le fait, plus on se rend compte, avec le temps, que ce temps *librement* consacré à l'approfondissement de l'émerveillement, ce temps qui semblait « perdu » (quelle ironie divine !) s'avère finalement le plus productif, car toute la richesse de ce que vous avez appris pendant des heures et des heures d'« étude libre » (*studium* en latin signifie passion), à un certain moment ressort et fertilise tous vos sermons, tous les discours que vous devez faire, de la manière la plus surprenante et même... la plus amusante !

En résumé, le premier point que je voulais souligner est le suivant : on devient fécond en ne se préoccupant pas d'être fécond ; on devient fécond en approfondissant l'émerveillement. C'est très vrai aussi en ce qui concerne les responsabilités que certains d'entre nous ont peut-être dans le mouvement ! Je pense que c'est une expérience que beaucoup connaissent. On commence peut-être par être dominé par la gratitude pour la rencontre que l'on a faite, plein d'enthousiasme comme un enfant. Mais ensuite, avec le temps, c'est comme si la responsabilité que l'on a (je parle du mouvement, mais c'est pareil pour les enfants) et donc la préoccupation de « bien

communiquer », engloutissait, mangeait ce primat de l'émerveillement, ce primat de l'accueil, qui est au contraire le secret de la vraie fécondité, c'est-à-dire d'une communication qui n'est pas la répétition d'un discours appris par cœur, mais qui est le débordement d'une eau « vive » qui coule toujours nouvelle en nous, parce que l'on va toujours puiser à nouveau au puits.

Passons maintenant à la deuxième réflexion, inspirée par l'intervention de Martina (en fait, j'avais déjà anticipé ce que je voulais dire en l'interrompant). Il est vrai, comme l'a dit Martina, que la fécondité est le rayonnement d'une amitié qui remplit notre vie. Mais il y a, me semble-t-il, un revers de la médaille. D'où vient la capacité d'originalité dans la proposition que nous faisons ? La réponse que nous avons donnée jusqu'à présent est la suivante : du fait que l'on continue à puiser à l'Origine. Mais ce n'est pas tout. Si quelqu'un doit aller en Chine, il ne lui suffit pas d'approfondir son émerveillement. Il faut aussi qu'il apprenne le chinois, n'est pas ? La question se pose donc : d'où vient la capacité de « traduire » le don du charisme dans un *langage* adapté au contexte dans lequel on se trouve, qui peut être un contexte très différent de celui dans lequel ont travaillé don Giussani ou Enzo Piccinini, etc. ? La réponse me semble claire : en écoutant le contexte qui nous entoure, en écoutant humblement et courageusement les voix qui remplissent l'environnement dans lequel on est appelé à vivre et à témoigner de la foi.

Pensez aux défis culturels sans précédents auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui : ils ne sont pas les mêmes que dans les années 1950 et 1960, lorsque don Giussani enseignait au Lycée Berchet de Milan. Don Giussani, par exemple, n'a jamais thématiquement spécifiquement l'affectivité (même s'il en a parlé et a dit des choses très profondes à ce sujet) ; il n'a pas thématiquement spécifiquement la relation entre garçon et fille (même si aujourd'hui on ne peut plus considérer ce masculin et ce féminin comme allant de soi). D'où le slogan, que j'ai souvent entendu (et qui, dans un contexte comme celui d'il y a 50 ou 40 ou même 30 ans, avait tout son sens) : c'est une perte de temps de thématiser ces choses, c'est du moralisme, c'est parler de questions secondaires, de conséquences morales. Mais Giussani nous a éduqués à mettre au centre l'essentiel, c'est-à-dire, d'une part, le sens religieux



et, d'autre part, l'annonce de l'évènement du Christ. Le reste est un corollaire. Loin de moi l'idée de contester cela. La primauté de l'essentiel fait partie de l'ADN de notre charisme. En revanche, il suffit d'ouvrir un peu les yeux pour se rendre compte que le thème affectif a une portée différente aujourd'hui de celle qu'il avait il y a 50 ans : aujourd'hui, on remet en cause l'ontologie de la personne humaine, l'être de la personne, et non pas la « morale », ni les « règles ». Que signifie être un homme et être une femme ? Force est de constater que la réponse n'est plus aussi sereine, non seulement pour les « autres », mais aussi pour les jeunes qui font partie du mouvement. Il suffit de penser à toutes les polémiques suscitées ces derniers jours par la mort de la pauvre Giulia Cecchettin (jeune fille italienne assassinée par son ancien petit ami en novembre 2023, *ndt*). Dans un contexte où le pouvoir s'efforce, de manière si insistante, d'introduire dans la tête des jeunes une interprétation idéologique précise de la différence entre l'homme et la femme (ou plutôt de la *non-différence* !), on ne peut pas faire comme si de rien n'était, on ne peut pas penser éduquer comme si cette question n'existait pas. Vouloir aborder cette problématique signifie-t-il trahir le charisme ? Je ne crois pas. Il s'agit plutôt d'accepter le défi que le présent nous lance. Le charisme, comme l'a souligné le Pape, n'est pas détaché de l'espace et du temps, ce n'est pas une doctrine immuable et supratemporelle, un discours identique à lui-même à tous égards. Un travail de relecture continue et d'appropriation créative s'impose. Par exemple : comment l'expérience de foi que nous vivons nous aide-t-elle à porter un jugement original sur les questions du genre, ou sur le bon usage des nouvelles technologies ? Il ne suffit pas de répéter sans cesse ce que Giussani a déjà dit. Il faut avoir le goût, la patience et le courage de se demander quelle lumière le charisme que nous avons reçu apporte sur les nouvelles questions que le présent nous pose.

En quoi consiste ce travail d'appropriation créative ?

En résumé, j'insisterais sur deux aspects. Premièrement, cela consiste en une aide mutuelle, parce que c'est un travail que nous sommes appelés à faire ensemble. S'aider pour rendre toujours plus clair l'essentiel, c'est-à-dire le noyau *inaliénable* du charisme, pour ainsi dire. Si je ne sais pas ce qui est *essentiel*, je ne serai même pas

libre de le « traduire » sous une nouvelle forme, en abandonnant les formes qui ne sont pas essentielles. Lorsque j'ai dû déménager de Russie en Amérique, j'ai dû choisir les livres que je devais emporter et ceux que je devais laisser derrière moi, car je ne pouvais pas tous les emporter. Cela aurait représenté une dépense exagérée. Cependant, cette circonstance en partie triste (mes livres et mes CD !) m'a forcé à clarifier pour moi-même lesquels de mes livres étaient les plus importants et lesquels je pouvais abandonner. Il en va de même, me semble-t-il, pour le charisme. Le changement de circonstances qui nous met en crise est toujours une opportunité de croissance, parce qu'il nous oblige à prendre plus clairement conscience (*crise* en grec signifie jugement !) de ce qui est vraiment essentiel, tout en nous donnant la liberté dont nous avons besoin pour « mourir » afin de « renaître » dans la nouvelle situation.

Deuxième aspect (que j'ai déjà évoqué) : cette possibilité de renaître dépend aussi de l'écoute des nouvelles circonstances, c'est-à-dire de l'humilité et de la passion avec lesquelles, par exemple, je me laisse toucher et interpeller par les questions des élèves que je rencontre à l'école (si je suis enseignant). Il ne suffit pas (mais c'est le *premier* point !) que je sois à l'écoute de ce qui m'engendre pour être créatif. À cette première « réceptivité », il faut en associer une seconde : l'écoute du contexte qui m'entoure dans le *présent*. Imaginons que la femme de Simone, devant l'incapacité de ses détenus à comprendre quoi que ce soit à Grossman, s'acharne à leur expliquer Grossman comme elle avait pensé le faire au début. Tout le monde joue aux fléchettes et elle continue, elle poursuit sans se décourager, sans rien changer à sa façon d'expliquer. Le problème de notre amie, dans ce cas, ne serait pas son manque de passion pour Grossman, mais son manque d'attention pour les prisonniers !

*Elena. J'ai une question, que je résumerais ainsi : quel est le lien entre la réussite vertueuse au travail et la vocation ? Par « réussite vertueuse », j'entends la résolution de problèmes, la contribution à la construction du lieu de travail où l'on se trouve et non à sa destruction. L'année dernière a été très difficile pour moi d'un point de vue professionnel. Je fais un travail que j'aime et je ne le changerais pour rien au*

*monde. J'enseigne la littérature au lycée. Mais j'ai traversé une année très difficile, à tel point qu'à un moment donné, je me suis dit : « Je veux résoudre des problèmes, je ne veux pas en créer ». Et je veux participer à la construction du lieu où je travaille, qui est une œuvre. À un moment donné, il s'est passé quelque chose qui a tout fait basculer : un ami très cher des Memores Domini, qui travaillait avec moi depuis le début, m'a dit : « J'ai rencontré Rose Busingye, qui était ici en Italie. J'ai parlé avec elle et elle m'a posé cette question : "Toi, avec tout ce que tu es, veux-tu approfondir ta vocation ?" ». Quand il m'a dit cela, j'ai dit : « Et alors ? ». Et il m'a répondu : « J'ai répondu oui, je vais travailler en Ouganda au lycée Luigi Giussani ». Cet épisode, ainsi que tous les mois qui ont suivi, jusqu'à son départ, et encore aujourd'hui lorsque nous échangeons et discutons, a été ce qui m'a le plus fait basculer de la position dans laquelle je me trouvais, parce que c'est comme si cela m'avait recentrée. Je me suis aussi posé la même question : est-ce que, à travers mon travail, avec tout ce que je suis, je veux approfondir ma vocation, c'est-à-dire ma relation personnelle avec le Christ ? Cela a littéralement bouleversé ma position, car....*

**Père Paolo Prosperi.** C'est intéressant. Pourquoi ?

*Elena.* Parce que j'ai commencé à vouloir résoudre les problèmes. Je ne suis pas partie ailleurs, dans un autre lieu de travail, sous prétexte que je ne pouvais pas résoudre les problèmes. Je suis restée, convaincue, et j'ai commencé à regarder les problèmes d'un autre point de vue. Je me suis rendu compte avec le temps que le point de vue à partir duquel je les avais abordés au départ était : comment résoudre ce problème ? Quelle est la vérité ? Qu'est-ce qui est juste ? Comment pouvons-nous améliorer ceci et cela ? Aujourd'hui, après ce fait, le point de départ est une autre question : à travers ce que je fais, suis-je intéressée à approfondir ma relation personnelle avec le Christ, c'est-à-dire ma vocation ?

**Père Paolo Prosperi.** Et pourquoi ce contraste ? Pourquoi le fait d'essayer de résoudre des problèmes ne serait-il pas un approfondissement de ta vocation ? Aide-moi à mieux comprendre la va-

leur ajoutée, ou critique, de la seconde attitude par rapport à la première.

*Elena. Je perçois que les deux aspects ne sont pas en opposition. J'ai découvert qu'ils ne sont pas en opposition dans mon expérience, à tel point que je suis en paix et heureuse là où je suis. J'ai l'intuition que c'est aussi lié à ma vocation, c'est-à-dire au point précis de la vie où je me trouve. Mais c'est comme si, à un moment donné, de l'année dernière à aujourd'hui, à cause de ce qui m'est arrivé, c'est comme si je me rendais compte que je déplace parfois le centre de gravité sur ce que je parviens à obtenir par mes actions vertueuses, sur le résultat... c'est-à-dire sur une image que j'ai de la construction, même si elle est positive et grande.*

**Père Paolo Prosperi.** Alors, Elena demande : quel est le lien entre la quête de la perfection de l'action, la volonté de bien faire (et donc de s'impliquer, de passer du temps et toute cette dynamique) et la question de Rose, selon laquelle le but de l'action est d'approfondir ma relation avec le Christ ? Qu'est-ce que ces deux choses ont à voir l'une avec l'autre ? Quel est leur rapport ? Comment la seconde apporte-t-elle quelque chose de nouveau à la première ? C'est bien cela ? Ai-je bien compris ?

*Elena. Très bien. Parce que je ne veux pas vivre le travail comme tout le monde, cela ne m'intéresse pas.*

**Père Paolo Prosperi.** Je laisse cette question ouverte, car j'espère que des pistes de réponse pourront émerger de l'enseignement de tout à l'heure. Si ce n'est pas le cas, nous y reviendrons.

*Davide. Je commence par la question centrale de la créativité qui inclut aussi ce qu'a dit le père Paolo « quelle est la contribution du Christ ? », en vous racontant mon parcours professionnel. Je suis diplômé en ingénierie de la construction et architecture. J'ai travaillé dès le début dans le cabinet fondé par mon père. J'ai toujours identifié en moi une vocation humaniste depuis mon enfance, mais à cause de*

circonstances diverses, j'ai fait des études d'ingénieur. La vie était un train et j'y suis monté : j'ai toujours eu comme arrière-pensée presque automatique l'idée que je continuerais l'entreprise de mon père. Mais ma passion pour la poésie, la littérature, l'art ne s'est jamais éteinte, elle n'a pas disparu. J'ai donc toujours vécu cette forte contradiction interne et j'avais l'habitude de penser : « Après tout, tu es ingénieur pour gagner ta vie et tu cultives ce que tu es, ta passion, d'une autre manière, pendant ton temps libre ». Mais il subsistait toujours en moi un malaise subtil, qui se manifestait de plus en plus fortement, parce que je passais huit heures par jour au cabinet et que j'étais totalement impliqué dans quelque chose qui ne me correspondait pas, en fin de compte. Je me disais donc souvent : « Si le Seigneur me donne cela, je dois rester ici », ce qui était théoriquement vrai, mais je me rends compte aujourd'hui que c'était surtout une façon de ne pas affronter ce malaise. Ce qui m'a toujours séduit dans le mouvement et me séduit encore aujourd'hui, c'est la façon dont don Giussani, à travers les personnes que j'ai rencontrées, a toujours considéré mon humanité. Non pas comme un obstacle, mais comme une valeur, comme un chemin (c'est-à-dire : la façon dont tu es fait est une contribution, pas un accident). Et, en même temps, sa façon de voir la réalité (c'est-à-dire : Dieu ne t'appelle pas abstraitement, mais il t'invite par les choses à faire, même celles que tu ne choisiras pas spontanément). Que s'est-il passé ? Un autre aspect que j'ai toujours détecté en moi, parallèlement à cette « vocation » humaniste, était une curiosité, une fascination pour la relation avec les jeunes. Je me suis donc dit : « Commençons à vérifier cela. S'agit-il d'un rêve ? Est-ce une erreur du système ? » Avec les études que j'avais faites, je pouvais enseigner l'histoire de l'art. J'ai donc passé le concours et cette année j'enseigne [applaudissements]. J'ai découvert que la créativité que génère le Christ en moi est la façon dont j'ai pu regarder mon humanité, avec la tendresse de quelqu'un qui m'a dit : « Tu n'es pas mal fait ». Et d'autre part, la possibilité de ne pas fuir la réalité, mais d'y rester même quand elle ne me correspond pas. Ainsi, je n'ai pas fui le travail, mais j'ai essayé de chercher les réponses que le Seigneur me donnait. Comment cette créativité est-elle née en moi ? Comme un fruit inattendu. Je n'ai fait qu'une chose, je suis resté attaché, avec toutes mes limites, à un lieu où ce nouveau re-

*gard sur mon humanité m'est continuellement donné : « Non, à 38 ans tu n'es pas fou, tu peux changer de travail, peut-être que le Seigneur t'appelle à quelque chose, parce que ton humanité, la manière dont tu es fait, est une valeur ».*

**Francesco Cassese.** C'est un thème intéressant, il ne faut surtout pas négliger cette « contradiction », cette tension possible entre deux pôles : d'une part, la réalité qui nous demande d'aller dans une certaine direction et, d'autre part, les exigences qui persistent dans le temps et continuent à faire pression. Cette tension nous ouvre à une relation. C'est pourquoi, sans oublier aucun facteur émergent, notre initiative peut devenir une manière de « courtiser », c'est-à-dire de vérifier une nouvelle hypothèse : nous la vérifions, en obéissant aux conditions qui émergent au fur et à mesure. C'est ce qu'on appelle le *réalisme*. Mais ce réalisme n'est pas une photographie imprimée, c'est une relation affective. Cela me fait penser à l'épisode que Pier Paolo Bellini nous a raconté ici à Assise : « J'avais enfin obtenu mon diplôme de composition. En mai, mon ami Enzo Piccinini est mort dans un accident de voiture. Tout avait commencé avec lui. Pour lui, je décide d'écrire un morceau pour chorale sur le texte d'un psaume qu'il aimait. Je l'ai fait écouter à don Giussani : "Oui, c'est très beau ! vraiment très beau !" "Écoute, don Gius, il faut que je te pose une question. J'ai peiné pendant dix ans pour devenir, disons, Mozart... Je suis devenu capable d'écrire de la musique et j'aime ça. Mais le monde ne cherche pas de compositeurs et ma famille s'agrandit... Qu'en penses-tu ?" Il m'a regardé avec ses yeux usés et vivants : "Widmer (c'est ainsi qu'il m'appelait), je veux essayer de t'aider, avant tout à comprendre. Dans la vie, il y a deux sortes d'événements : les opportunités et les nécessités. Le monde pense qu'on s'épanouit en profitant des premières. Nous, en revanche, nous pensons que c'est surtout à travers les secondes qu'une personne peut s'épanouir. Je te mets donc les choses dans l'ordre pour que tu puisses prendre tes décisions plus facilement. Premièrement : ta famille et ses besoins. Deuxièmement : tes responsabilités envers l'Église et le monde. Troisièmement : ce qui reste". Quel ordre ! Cela comprenait même la possibilité et le désir d'essayer ce que je voulais faire. Mais

la phrase qu'il a prononcée quand on s'est quittés est devenue pour moi le sommet de l'art et de la libération : "Ce sont les deux premières choses qui doivent se traduire en musique !" ».

**Père Paolo Prosperi.** Et de hoc satis.

***Matilde.** Je suis née dans une famille du Mouvement. Mes parents étaient des amis de don Giussani et moi, tant que j'étais à la maison, je respirais toute la plénitude de ce qu'est le mouvement. J'ai eu une belle vie : six frères et sœurs, une maison pleine, la possibilité de faire des études. Je me suis mariée avant d'obtenir mon diplôme et j'ai eu le don de trois enfants. J'ai tout reçu de la vie. Tout signifiait tout, et j'étais toujours heureuse. Puis, soudain, tout m'a été enlevé : à l'âge de quatre ans, ma deuxième fille est tombée malade, atteinte d'une maladie incurable. Du jour au lendemain, tout ce que le bon Dieu m'avait donné m'a été enlevé. Mon mari et moi avons dû reprendre la vie à zéro, réapprendre à vivre, tout en assumant tous les engagements que cette nouvelle situation demandait et exigeait. J'ai eu l'impression que tout me manquait. Tout me manque. Nous entrons maintenant dans la troisième année de la maladie, qui a été pour ma fille une diminution permanente dans le corps. Je veux dire ceci : je pensais avoir les outils pour savoir vivre, je pensais pouvoir tout gérer (avec les outils du mouvement, le fait d'être chrétienne, d'être aimée, d'aimer), mais quand je me suis sentie mourir, Dieu a pris l'initiative avec moi. Je n'ai pas toujours été disponible pour dire « oui », il m'est difficile de dire « tant de douleur et tant de grâce », mais si nous faisons confiance à son initiative, chaque jour où il retire quelque chose à ma fille, et où il me la retire aussi, nous sommes illuminés par une paix qui nous permet au moins de tenir debout devant lui.*

**Père Paolo Prosperi.** Bien. D'un côté, j'aurais envie de me taire après avoir écouté ton intervention. De l'autre, c'est la seule intervention sur laquelle je désire vivement dire quelque chose. Les deux choses sont vraies, je le dis sincèrement.

Je dirai donc ceci. Connaissant un peu ton histoire, bien qu'indirectement, je veux te dire tout d'abord que j'ai été très frappé par la façon

dont tu nous as parlé de ta souffrance. Elle m'a frappé parce qu'elle correspond pleinement à l'expérience paradoxale de la douleur et de la souffrance, telle qu'il m'a aussi été donné de l'expérimenter (certes, de façon plus limitée). Il s'agit d'un chemin vers la Vérité, qui passe cependant par une spoliation vécue pleinement et inexorablement.

Pour entrer dans le vif du sujet : la première chose qui m'a frappé dans ce que tu as dit, c'est cette expression sur laquelle tu as insisté (je pense que ce n'est pas un hasard) : « Tout m'a été donné et tout m'a été enlevé ». Je voudrais aussi te dire pourquoi elle m'a frappé. Je parle surtout pour ceux qui n'ont rien vécu de semblable à ce que tu as vécu et que tu es en train de vivre. Cela m'a frappé parce que, face à tes paroles, la première objection qui pourrait surgir dans l'esprit de ceux qui t'ont écoutée est : « Mais comment ? Tout ne t'a pas été enlevé. Tu as d'autres enfants, tu as bien d'autres consolations ». Soyons clairs : je suis d'accord avec toi (à supposer que l'on ait le droit d'« être d'accord » avec quelqu'un qui parle de ce dont tu parles). Mais cette objection me semble importante à considérer, précisément pour faire ressortir la grandeur mystérieuse, la profondeur mystérieuse de l'expérience que tu as racontée, que j'essaierais de décrire ainsi : face à un Dieu, ou en tout cas face à une réalité (dont l'origine ultime est Dieu) qui t'enlève quelque chose, ou pour mieux dire quelqu'un que tu aimes profondément, quelque chose de vraiment sacré comme une fille, ce n'est pas seulement ce bien particulier qui t'est enlevé, qui semble t'être enlevé. C'est comme si tout t'était enlevé. Pourquoi ? Pourquoi tout t'est-il enlevé ? Parce que le fait que ta fille te soit enlevée, et plus encore le fait que ta fille innocente doive souffrir, semble une injustice intolérable. Cela semble dénué de sens. Mais si je ne peux pas trouver le sens de *cette* chose, alors le sens de la *justice* de tout le reste m'est enlevé, c'est-à-dire la perception que Dieu est un Père bon, la perception que Dieu m'aime et que toute la vie, toute la réalité a, en fin de compte, un sens beau et bon. Dostoïevski l'a bien dit, dans *Les Frères Karamazov* : une seule larme d'un seul enfant innocent suffit à mettre en doute le sens de l'univers. La douleur d'un seul enfant suffit à ébranler la certitude que le monde a un sens, que la vie a un sens. Et c'est pourquoi tout ce qu'on lit ces jours-ci dans



les journaux à propos de l'affaire de Giulia Cecchettin est si vertigineusement réducteur, sans vouloir nier la gravité du phénomène des féminicides et autres. Même s'il était vrai que la mort tragique de Giulia était due au fléau du patriarcat et du machisme typique de notre pays arriéré (ce que je ne crois pas), quelle différence cela fait-il ? Suffit-il de le dire pour donner un sens à la mort de Giulia ? Même si la mort de Giulia déclençait un mouvement conduisant à la fin des féminicides en Italie, ce qui en soi est très souhaitable, cela suffirait-il à justifier ce qu'elle a subi ? Clairement non. Donc, Matilde, ce mouvement de rébellion qui t'a amenée *presque au seuil* du blasphème est donc juste, il est humain, naturel et même, si je puis dire, giussanien. Ce n'est pas de l'irrégiosité, paradoxalement (les Psaumes regorgent de cris à Dieu apparemment irrévérencieux). C'est plutôt le signe d'une raison qui regarde en face tous les facteurs de la réalité, sans en nier aucun. C'est-à-dire d'une raison qui, partant de la certitude que Dieu est bon, parce qu'« il m'a tout donné » (donc une certitude raisonnable, parce que fondée sur une expérience), se heurte à un fait de la réalité qui semble remettre en cause ce jugement, en provoquant un court-circuit : les pièces du puzzle ne s'emboîtent pas, il y a une pièce qui ne s'emboîte pas. Elle ne s'emboîte pas, il n'y a rien à faire ! D'où la rébellion. D'autre part, on peut et, à mon avis, on doit aussi regarder la question du côté opposé, pour en saisir le grand mystère. C'est à dire : attention, la révolte ne naît pas *simplement* du fait qu'il m'arrive une chose terrible. Si l'on n'attendait rien de bon, si l'on ne s'arrogeait pas le droit d'attendre du bien de Celui qui est à l'origine de la réalité, on ne se révolterait pas en rencontrant des difficultés, parce qu'on n'y verrait pas d'injustice. Ainsi, toi, Matilde, tu te révoltes face à la maladie de ta fille, parce que ce fait est en contradiction avec tout le bien et la beauté que tu as vus dans ta vie, et qui t'ont amenée à croire que Dieu est bon. Or, quelle est l'attitude vraiment humaine, c'est-à-dire celle qui sauve entièrement la stature de l'homme, dans une telle situation ? Tu en as témoigné. L'attitude la plus humaine, c'est-à-dire l'attitude raisonnable, c'est celle de celui qui, même face à une situation aussi dure, ne renonce pas à regarder la réalité en face, sans nier aucun de ses éléments. C'est la position de celui qui

ne joue pas à l'autruche, c'est-à-dire qui ne ferme pas les yeux sur l'un ou l'autre aspect de la réalité, mais qui la regarde en face dans sa totalité, ce que tu as fait. Tu nous as dit : « Je ne nie pas tout le bien que j'ai vu et vécu, mais je ne peux pas étouffer, atténuer, me défendre de la douleur que me cause ce fait mystérieux et terrible, de la révolte qu'il me soulève à l'intérieur. Je suis confrontée à ces deux aspects de réalité (tout m'a été donné et tout m'a été enlevé) que je ne sais pas comment composer en unité. Je ne sais pas comment gérer ce contraste, je ne sais pas comment arriver à une synthèse, je n'y arrive pas moi-même ».

Quelle est l'action dans laquelle s'inscrit – doit s'inscrire ! – un usage aussi loyal et courageux de la raison que celui dont tu nous as témoigné ? Cela s'appelle un *cri*. Cela s'appelle un cri, une supplication ou un cri. Et en fait, le cri lancé vers le Ciel, vers le Mystère divin qui se trouve au fond des choses, est la clé ultime de ce qui est à mon avis l'expression la plus haute et la plus poignante de la poésie du monde préchrétien, à savoir la tragédie grecque. Où réside la grandeur de la tragédie grecque ? Elle consiste précisément à montrer la trajectoire, le parcours de la raison que nous avons décrit et dont Matilde a témoigné : d'une part, l'homme grec voit un monde plein de lumière, d'ordre, de beauté, de rationalité, qui lui fait dire, le cœur plein d'admiration : oui, il y a l'empreinte d'un Bien au sein de la réalité. D'autre part, il voit aussi la réalité de la mort et de la douleur, surtout la réalité incompréhensible de la douleur innocente. Les innocents succombent. Pourquoi ? Mitia Karamazov fera sien ce même cri, dans le fameux rêve du village en flammes : pourquoi cet enfant pleure-t-il ? Pourquoi ? Je ne sais pas ! Mais je ne peux pas nier le bien parce qu'il y a aussi le mal. Alors je crie. Je crie ! La réponse à ce cri, qui est le même que celui de Jésus sur la croix : « Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? », ne peut venir que d'en haut, d'un Autre. Je ne peux pas la fabriquer. Je ne peux que demander, en criant. On comprend alors en quoi une si grande douleur peut vraiment devenir un chemin vers la Vérité. Un chemin non pas au sens où l'on s'empresse d'atténuer et d'endiguer la douleur, d'appeler la douleur « grâce », comme l'a si bien dit Matilde. Qu'il est facile de céder à la tentation d'appeler

trop vite cette douleur « grâce » ! Simplement parce qu'au fond de soi on a peur de regarder en face « l'horrible et immense abîme », pour citer notre ami Leopardi, devant lequel certaines épreuves ont le pouvoir (et peut-être le but ?) de nous jeter. Mais d'un autre côté, si le Seigneur permet que quelque chose d'aussi terrible arrive, c'est peut-être justement pour que je me retrouve si dépourvu de réponses, si perdu, que je ne puisse rien faire d'autre que de crier vers Lui nuit et jour. Il est si facile d'utiliser le nom de Jésus pour résister subtilement à la manière dont Jésus nous attire à Lui (paradoxe ironique), c'est-à-dire pour nous défendre de cette douleur, de cette blessure qui peut au contraire devenir le moteur le plus puissant pour une relation avec Lui enfin vraie, enfin brûlante, une relation qui pénètre la chair et le sang dans les minutes, les heures, les jours qui passent. Le grand Mounier disait : « Il faut souffrir pour que ces vérités ne soient pas des doctrines, mais partent de la chair ».

C'est d'abord en ce sens, me semble-t-il, qu'on a le droit d'appeler *grâce* des expériences terribles comme celle de Matilde. Ensuite, à un moment donné, quand Dieu le veut, il arrive que l'on se rende compte que Dieu n'est pas du tout sourd à nos cris. Tu réalises, lentement ou un beau matin, à l'improviste, que ton regard sur la douleur de ta fille est en train de changer. Tu te rends compte que tu es capable, sans même savoir comment, de voir sa douleur comme une association mystérieuse au sacrifice de Jésus sur la croix (ce sont les yeux de la foi dont Jone a parlé lors de la Journée de début d'année). Mais ce regard est une *véritable expérience* (et non une forme d'autosuggestion consolatrice), seulement lorsqu'il s'épanouit en nous comme un miracle, c'est-à-dire comme une réponse de l'Esprit au cri du cœur, aux larmes d'un cœur qui supplie avec vérité, qui lutte avec le Mystère au long des heures et des jours. La foi n'est pas un renoncement de la raison. Elle est plutôt une fleur de la grâce, disait don Giuss, « qui fleurit » aux confins extrêmes de la raison. Bon, ça suffit, j'ai déjà trop parlé.

*Matteo.* Je pose juste une question parce que le travail de ce matin m'a beaucoup impressionné, surtout l'insistance sur la créativité. Je vais essayer de ne pas donner d'exemple, et si vous ne comprenez pas,

*je donnerai l'exemple. Quand il s'agit de prendre un risque, je me rends compte que bien souvent je reste bloqué sur le fait qu'au lieu de me libérer, la conscience d'être fait par un Autre, c'est-à-dire la conscience de dépendre d'un Autre auquel je réponds (comme nous nous le disions en mars), charge en quelque sorte ma tentative d'une attente que j'ai bien souvent peur de décevoir.*

**Père Paolo Prosperi.** Par un Autre avec un A majuscule ?

**Matteo.** Oui, un Autre avec un grand A.

**Francesco Cassese.** Donne-nous l'exemple.

**Matteo.** *D'accord. J'ai été très frappé par l'annonce sur l'éducation lors de la Journée de début d'année. Pendant que les autres autour de moi s'agitaient, je me suis dit : « Cette annonce parle aussi d'«université» ». Mais je ne peux pas décider d'enseigner à l'université. En réalité, cela ne dépend pas seulement de ma volonté. Il y a beaucoup de circonstances dont dépend le fait que je puisse le faire ou non. Je me suis donc demandé ce que signifiait cette annonce du mouvement par rapport à ma vocation et à ma tentative de carrière universitaire. Je ne peux pas dire : « Je le fais ou je ne le fais pas », parce qu'on entre dans la « loterie » de l'université et on ne sait pas comment cela va se passer. Mais deux semaines plus tard, je parlais avec ma professeure (j'essaie de terminer ma thèse, mais il me reste encore au moins un an) et à un moment donné, elle m'a dit : « Matteo, si tu veux passer à un niveau supérieur, il faut que tu commences à faire quelque chose toi-même, je ne peux pas tout faire moi-même, invente quelque chose ».*

**Francesco Cassese.** Elle n'a pas entièrement tort. [Rires]

**Père Paolo Prosperi.** C'est bien, c'est bien.

**Matteo.** *La question m'est venue justement là-dessus, parce que, compte tenu de tout le travail que j'ai fait l'année dernière, quand la prof m'a dit ça, c'était comme si je me prenais un coup dans la figure,*

*parce que je me suis dit : « Mince, j'ai travaillé très dur et maintenant elle renvoie tout au fait qu'il faut faire un plus grand effort ! » Mais rétrospectivement, je me suis rendu compte qu'en réalité elle voulait mon bien, c'est-à-dire qu'elle voulait que je sois encore plus adulte dans ce que je fais, que je sois de plus en plus responsable, que je sois de plus en plus protagoniste. Or, en essayant de répondre à cet appel de ma professeure, je me suis rendu compte que ma faiblesse dépend du fait qu'ensuite, quand je dois faire ma tentative, c'est comme si je manquais de cette audace ingénue dont Giussani parlait toujours... oui, bref...*

**Père Paolo Prosperi :** Le goût du risque.

*Matteo.* Oui, mais Giussani le dit toujours en soulignant que ce risque comporte une sorte d'ingénuité sous-jacente, que je réalise ne pas avoir. Ma question porte sur ce point.

**Père Paolo Prosperi.** Écoute, cher Matteo, l'un des points que j'aborderai dans l'enseignement de cet après-midi sera précisément celui-ci : qu'est-ce qui libère de la peur de se tromper, de ne pas être à la hauteur ? Qu'est-ce qui nous rend audacieux, c'est-à-dire libres dans l'action, dans nos tentatives ? Mais je veux déjà dire quelque chose et je voudrais le faire en répondant à ta question par un aspect particulier, si tu me le permets, un aspect qui peut sembler n'avoir que peu de rapport avec ta question, et qui touche plutôt à un présupposé latent mais importante de ta question à mon avis (en supposant que j'aie bien compris le fil de ton raisonnement, ce qui n'est peut-être pas le cas). Tu as demandé : qu'est-ce qui me libère de cette crainte, du sentiment de disproportion et de scepticisme que je ressens face à un défi qui me met à l'épreuve ? Qu'est-ce qui m'aide à vivre ce défi avec l'audace ingénue dont parle Giussani ?

J'aimerais instinctivement te répondre, en faisant le lien avec le deuxième point de l'ordre du jour : deux choses t'aident, la *mémoire* et la *communio* *vécue*. Mais si je ne te dis que cela, le rapport de ces deux mots avec le drame concret que tu décrivais risque de ne pas émerger correctement, ou plutôt le sens et la raison pour lesquels chacun de ces deux mots est lié au drame que tu décrivais.

C'est-à-dire qu'il s'agit de comprendre, du moins à mon avis, dans quel sens la *communion vécue* et la *mémoire* travaillent ensemble à te changer, à changer la façon dont tu abordes la réalité.

J'essaie de me faire comprendre. Comme tu le sais, comme vous le savez tous, si vous avez réfléchi à l'ordre du jour, dans les deux premiers points de la description du charisme que nous avons repris des anciens statuts de la Fraternité, don Giussani dit essentiellement deux choses : premièrement, le sujet nouveau, l'homme nouveau, naît de la mémoire vécue du Christ (je paraphrase). Deuxièmement, la mémoire du Christ ne peut être générée que dans « l'immanence à une communion vécue ». D'où vient donc l'audace naïve que tu souhaites, Matteo ? La première réponse de Giussani semble être : de la mémoire vécue du Christ. Mais cette mémoire, qui doit te permettre de regarder différemment, plus librement, le défi qui se présente à toi, n'est ni autogénératrice, ni autosuffisante. Elle se nourrit de l'immanence à une communion vécue. Pourquoi ? En quel sens ?

C'est là que l'expérience que tu nous as racontée peut être extrêmement instructive pour nous tous.

Il me semble en effet que nous risquons souvent (et je m'inclus dans la liste, surtout quand je repense à l'époque où j'avais l'âge de Matteo) de céder à une tentation subtile. Laquelle ? La tentation d'interpréter le sens de ces mots de manière réductrice, c'est-à-dire minimaliste. « Pourquoi ai-je besoin de la communion de mes amis dans le mouvement pour vivre ma relation personnelle avec le Christ ? » La réponse minimaliste serait : « Oui, bien sûr, j'ai besoin des témoignages, de l'exemple des autres qui me "réveille" du sommeil, mais en fin de compte, la relation personnelle avec le Christ est la mienne, elle se joue dans mon cœur ». En d'autres termes, la fonction de la compagnie ecclésiale, la fonction de la « nuée de témoins », n'est ici que celle de réveiller en moi le souvenir de Quelque chose, ou plutôt de Quelqu'un, que je connais déjà parfaitement, et dont il me suffit de ré-expérimenter encore et encore l'irruption, le devenir Présent. Où est le problème ? Pourquoi dis-je que cette vision est réductrice ?

Je vais essayer de le dire avec un exemple, et ensuite expliquer pourquoi cela a quelque chose à voir avec la question de Matteo

(au moins à mon avis). Il y a quelques jours, ou plutôt plusieurs jours, ma nièce, qui vit à Milan (j'étais à Milan, bien que je vive à Rome), m'a invité à dîner avec un groupe de ses amis étudiants de CL. Il s'agit de quatre ou cinq personnes avec lesquelles un certain feeling s'est créé, car lorsque je passe à Milan, ma nièce organise souvent ces dîners. Ils savent que parmi les différents sujets que j'étudie, il y a aussi les Évangiles (surtout le quatrième) et ils me posent donc souvent des questions sur les Évangiles. Ainsi, la dernière fois, l'un d'entre eux, un jeune très sympathique, provocateur mais aussi humble, me cite un passage de l'Évangile (je ne sais plus lequel) et me dit : « En tout cas, écoute, l'expérience que je fais du Christ m'a amené à la conviction que l'Enfer n'existe pas ». Je l'ai regardé quelques secondes pour voir s'il me provoquait ou s'il était sincère, et finalement, ayant conclu qu'il était sincère (au moins un peu), je lui ai dit : « Excuse-moi, en vertu de l'expérience que tu fais du Christ, tu es arrivé à la conviction que l'enfer n'existe pas ? Peut-être aurais-tu dû ajouter : en vertu de l'expérience que tu fais de ton *idée* du Christ, et non en vertu de ton expérience du Christ ». Il répond : « Mais non, pourquoi dis-tu cela ? Non, non, c'est bien l'expérience du Christ, j'en suis sûr ». Je me suis alors permis de lui dire : « Excuse-moi, en *vertu de quoi* en es-tu sûr ? Je suis désolé, mais *la réalité* de Jésus-Christ ne se réduit pas à l'idée que tu te fais de lui à partir de ton expérience, quel que soit le sens que tu donnes à ce terme. En fait, qu'on le veuille ou non, personne n'a autant parlé de l'enfer que Jésus. Jésus a parlé du diable et de l'enfer bien plus que dans l'ensemble de l'Ancien Testament (qui, comme vous le savez, est bien plus volumineux que le Nouveau). Lis les quatre Évangiles. Le critère pour dire ce qui est conforme au Christ est... Jésus-Christ, pas ton expérience. De même, si tu me disais qu'aujourd'hui l'idée de l'indissolubilité du mariage est dépassée, et que Jésus, tout miséricordieux qu'il était, dirait des choses différentes aujourd'hui (parce qu'un autre jeune, encouragé par une conférence qu'il y avait eu à l'Université Statale de Milan, a aussi soulevé cette question), tu aurais tout à fait le droit de le penser, mais il n'en reste pas moins que Jésus a dit autre chose, même si tu ne la comprends pas, même s'il te semble que cela ne te correspond pas. Et sache (je

disais) qu'à l'époque de Jésus, la possibilité de divorcer était effectivement la norme, et non l'exception, comme le montre la réaction de Pierre aux paroles de Jésus : "Si telle est la situation [...], mieux vaut ne pas se marier" (c'est exactement ce qu'il dit !). Si vous le souhaitez, nous pouvons discuter des raisons pour lesquelles la position de Jésus peut être correspondante et nous pouvons également discuter de la bonne manière de comprendre les paroles de Jésus sur l'Enfer. Mais tu ne peux pas dire que ces idées devraient être supprimées de l'Évangile parce qu'elles ne sont pas essentielles. Tu dis cela, mais tu n'as pas le critère pour déterminer ce qui est à l'image du Christ et ce qui ne l'est pas... » (Bien sûr, cet ami est maintenant passé de mon côté... du moins c'est ce qu'il dit !)

Pourquoi ai-je raconté cet épisode ? Quel est le rapport avec le problème posé par Matteo ? Et quel est le rapport entre la *mémoire* et la *communion* ? À mon avis, c'est très lié. C'est lié parce que de fait, nous pouvons vivre notre relation avec le Mystère en pensant que nous avons une idée claire de son Visage, alors que peut-être, au plus profond de nous, ce n'est pas du tout le cas. Par exemple, on peut répéter le mot « Christ », mais continuer à avoir en soi, pour mille raisons différentes, une idée de Dieu, du Mystère, qui ne correspond pas à celle du Dieu de Jésus-Christ, par exemple l'idée d'un Dieu juge, qui est là pour nous examiner, pour voir si nous sommes capables ou non... En fait, si nous revenons au début de l'intervention de Matteo, nous nous rendrons compte qu'il a commencé par dire quelque chose comme : « Quand je pense à mon action comme à une *réponse au Mystère*, je ne me sens pas soulagé par cet acte de mémoire. Au contraire, je me sens encore plus anxieux, parce que je pense à la peur de décevoir Son attente (celle du Mystère ! ) ».

Maintenant, de quoi dépend ce fait étrange (qui n'est en réalité pas étrange du tout, au contraire tu ne sais pas combien je te comprends !) ? Il ne dépend pas du fait que Matteo n'a pas eu de véritable rencontre avec le Christ. Pas du tout ! Peut-être a-t-il fait une rencontre plus forte que nous tous réunis. Mais c'est comme s'il y avait une « couche profonde » de son moi, que les psychologues appellent subconscient, qui n'a peut-être pas encore été pleinement



« baptisée », c'est-à-dire éclairée par la grâce du Christ, et donc c'est comme si différentes images du visage du Mystère coexistaient en lui : l'une est le reflet de la rencontre qu'il a faite, l'autre vient plutôt du vieil homme, des restes du vieil homme qui sont en nous. Par exemple, de la relation avec les parents. Je ne veux pas me cacher derrière un doigt : comme certains d'entre vous le savent, j'ai perdu mon père à l'âge de quatre ans. Il est clair que ce fait a eu des conséquences importantes, même dans ma façon de me « représenter » le visage du Père avec un P majuscule. En effet, je me souviens que lorsque j'étais petit, j'imaginai Dieu (sans même comprendre pourquoi !) comme quelqu'un qui est là pour voir si tu commets une erreur, un Dieu lointain qui t'abandonne si tu ne te comportes pas bien. Il m'était difficile de le considérer comme un Père proche et miséricordieux.

Comment en suis-je venu à comprendre non seulement avec ma tête, *mais aussi avec mon cœur*, pour ainsi dire, que cette image de Dieu était erronée, fautive ? Non pas en lisant des livres de théologie (bien que j'en aie lu beaucoup depuis), mais par la grâce de la rencontre avec don Giussani et des amis du mouvement, qui m'ont transmis, comme par osmose, au fil du temps, une *nouvelle image* de Dieu, une image qui remettait en question l'ancienne et faisait peu à peu jaillir la vraie, au plus profond de moi-même. Ce que signifie vraiment que Dieu est Père, je l'ai appris bien plus par la positivité illimitée et enfantine qui se dégageait du visage de don Giussani lorsqu'il parlait de Dieu, et ensuite par la façon dont il m'aimait, que par les nombreux livres sur la paternité de Dieu que j'ai lus par la suite. La même chose, bien qu'à un degré différent, pourrait être dite de ma relation avec de nombreux amis qui ont été à mes côtés tout au long de ces années. Bref, sans l'immanence à une « communion vécue », je n'aurais pas seulement fait moins mémoire du Christ. Il y a bien plus que cela : c'est que le *contenu de ma mémoire* ne serait jamais devenu ce qu'il est maintenant, je serais probablement resté attaché à mon Dieu d'Ibsen, au Dieu des luthériens scandinaves, auquel par l'histoire ma psyché s'était étrangement « attachée ».

Mais pourquoi pensez-vous que la sagesse de l'Église, depuis 2000 ans, nous fait prier avec les Psaumes ? Ne serait-il pas préférable

de prier chacun comme il le ressent, c'est-à-dire avec des mots qui viennent de son cœur ? Pourquoi l'Église me demande-t-elle de m'adresser à Dieu avec les mots des autres, des mots que je n'ai pas choisis ?! La réponse est simple : précisément parce que l'Église sait, dans sa Sagesse millénaire, que les mots avec lesquels nous nous adressons à Dieu, les noms avec lesquels nous l'invoquons (Miséricordieux, Grand, plutôt que Rocher, Roc, *etc.*), si ils sont prononcés avec sincérité, font lentement entrer dans la mémoire profonde de notre « *hardware* », dans le disque dur de notre moi, le *visage du vrai Dieu*, le Dieu qui s'est révélé dans l'Histoire, le Dieu d'Abraham et de Jésus ; ainsi, l'image de ce Visage *remplace* peu à peu tout l'amas d'images confuses que nous avons à l'intérieur. Notre cœur, laissé à lui-même, ne peut se faire qu'une image très pâle, voire déformée, du visage de Dieu. Voici donc les Psaumes, « digue de granit pour les grandes eaux amères de ton amour », comme le dit l'Abbé de *Miguel Mañara* : ces poèmes, précisément parce qu'ils sont inspirés par Dieu, précisément parce qu'ils nous sont livrés par Dieu, ont le pouvoir de nous « conduire » vers Lui, vers son vrai visage, mieux que n'importe laquelle de nos paroles.

Il me semble que l'on peut et que l'on doit dire quelque chose d'analogue de la compagnie vocationnelle de notre vie. Certes, la foi naît d'un pur événement de grâce, qui se produit de la manière voulue par le Seigneur. C'est ce qu'on appelle une rencontre. Mais l'approfondissement de la rencontre, c'est-à-dire l'évangélisation progressive de mon moi, au sens où nous l'avons dit, exige l'immanence *dans le temps* d'une communion vécue. Il exige que je me laisse introduire par les autres dans une familiarité toujours plus grande avec le Christ, c'est-à-dire avec le visage concret de Dieu révélé dans l'Histoire.

On s'arrête là.

Vendredi 24 novembre

---

## ENSEIGNEMENT

Père Paolo Prosperi

### « Un chemin du regard »<sup>6</sup>

Le but de l'enseignement de cet après-midi, je le dis tout de suite pour éviter toute ambiguïté, n'est pas de lancer un quelconque nouveau thème. Le but que nous nous fixons est plutôt d'essayer de faire quelques nouveaux pas sur le chemin de réflexion commencé ici en mars – et d'essayer de le faire à la lumière du pas que le mouvement propose à tous (je pense surtout à la Journée de début d'année). En effet, je suis convaincu qu'il existe un lien plus étroit qu'on pourrait le penser entre le thème traité ici et celui de l'expérience chrétienne ou, si l'on veut, des *yeux nouveaux* que donne la foi (le thème central de la Journée de début d'année). Commençons donc.

---

<sup>6</sup> Le titre de cette méditation – « Un chemin du regard » - reprend une expression d'Ignace de la Potterie, connue pour être chère à don Giussani : « C'est en rencontrant une présence donnée que la personne commence à se comprendre elle-même, à comprendre ce à quoi elle est destinée, à comprendre comment aller vers sa destinée, et avec quelle énergie avancer. La rencontre avec une présence ne constitue pas ontologiquement la personne dans sa subjectivité : la rencontre réveille quelque chose qui était obscur, quelque chose qui, existentiellement, était impensé et impensable. L'événement est donc la méthode par laquelle le moi se reconnaît. Le moi constitué est le moi qui s'est reconnu. Puisque l'événement est une méthode, un chemin, il s'agit d'une expérience à faire. Le grand bibliste Ignace de la Potterie affirmait : « La foi chrétienne est un chemin du regard ». Ce n'est pas une phrase poétique ou abstraite : c'est la description exacte, factuelle d'une *méthode*. Le regard commence par apercevoir, puis il a petit à petit la perception d'éléments plus distincts, et ce n'est qu'ensuite qu'il commence à surprendre la possibilité d'un sens. En accentuant son attention envers ce sens, il comprend qu'il est vrai » (L. GIUSSANI, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 59).

## 1. « Serions-nous aveugles, nous aussi ? » (Jn 9, 40)<sup>7</sup> : une maladie des yeux

Je commence par une considération que j'ai entendue dans beaucoup de bouches, au cours des nombreux dialogues sur les contenus d'Assise auxquels j'ai participé cet été, en circulant dans les vacances des communautés de CL.

La considération est la suivante : la *mentalité* du *self-made man*, à savoir cette attitude intérieure selon laquelle on fait consister sa propre valeur dans sa capacité de *performance*, ne concerne pas seulement le domaine professionnel.<sup>8</sup> Il s'agit en réalité d'une mentalité qui tend à s'insinuer dans notre relation avec tout (notre femme, notre mari, nos enfants, les amitiés, la vie morale, etc.).<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Cette question, on le sait, est celle que les pharisiens adressent à Jésus tout de suite après qu'il a ironiquement pris acte du fait que, tandis qu'un aveugle de naissance a su croire en Lui au premier regard (!), eux qui ont toujours vu parfaitement semblent incapables de lire correctement ce qu'ils voient. Autrement dit : la *conscience d'être aveugles*, c'est-à-dire d'*avoir besoin d'une nouvelle paire d'yeux*, est la condition pour les recevoir du Seigneur, tandis que l'homme qui croit *voir déjà tout parfaitement* ne pourra que difficilement se laisser introduire par le Christ dans une vision nouvelle et plus profonde de la réalité (dans ce cas, la réalité de Jésus lui-même). Il vaut la peine de citer le passage en entier : « Jésus dit alors : "Je suis venu en ce monde pour rendre un jugement : que ceux qui ne voient pas puissent voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles." Parmi les pharisiens, ceux qui étaient avec lui entendirent ces paroles et lui dirent : "Serions-nous aveugles, nous aussi ?" Jésus leur répondit : "Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais du moment que vous dites : 'Nous voyons !', votre péché demeure" ». (Jn 9, 39-41).

<sup>8</sup> Comme beaucoup l'ont remarqué, des phénomènes telle que la Grande Démission (*great resignation*) ou la Démission silencieuse (*quiet quitting*) sembleraient indiquer le crépuscule de la société de performance et la crise du modèle anthropologique qui la fonde. Si c'est en partie vrai, il faut dire en même temps que ces mêmes phénomènes peuvent, et doivent à mon avis, être lus comme le signe de la *domination persistante* du paradigme anthropologique de fond, en admettant que toute poussée vers l'évasion présuppose le sentiment d'être en prison. Le fait que le « stress de performance » ait tendance à envahir des domaines qui n'ont pas grand-chose à voir avec le domaine professionnel (je pense surtout au domaine de l'affectivité), comme beaucoup en ont témoigné cet été, me semble confirmer que, en réalité, le modèle anthropologique du *self-made man* n'est pas du tout « dépassé ». La question puise ses racines plus en profondeur, comme nous avons déjà tenté de l'illustrer par le passé (Cf. « 3. À l'origine du malaise : le *self-made man* et l'oubli du Dieu *tout en tout* », dans « *Tu l'établis sur les œuvres de tes mains* », Assise, 23-26 mai 2023, français.clonline.org).

<sup>9</sup> En réalité, nous l'avons déjà relevé dans la première méditation d'Assise, même si c'était uniquement en note (cf. « *Tu l'établis...* », n.7).

Or, si cela est vrai, la question (tout aussi populaire pendant les vacances d'été) de savoir **comment** sortir de la cage du hamster devient d'autant plus urgente. **Comment** sortir de la cage de l'égo performant, pour entrer dans le *point de vue* du Christ ?<sup>10</sup> Quelqu'un m'a dit : « L'image de Jésus qui lave les pieds de ses disciples tout content est très belle, mais moi, je ne suis pas Jésus, je ne vois pas le Père qui est aux cieux en arrière-plan quand j'ai devant moi la tête de mon chef au travail. Alors, comment j'entre dans ce *point de vue* du Christ ? ».

Je crois que c'est précisément là que le thème de la Journée de début d'année vient nous aider. Au n°18 de *Lumen Fidei*, l'encyclique sur la foi du pape François, on peut lire :

*La foi non seulement regarde vers Jésus, mais regarde **du point de vue de Jésus, avec ses yeux** : elle est une participation à sa façon de voir. [...] La vie du Christ, sa façon de connaître le Père, de vivre totalement en relation avec lui, ouvre un nouvel espace à l'expérience humaine et nous pouvons y entrer. [...] La foi dans le Fils de Dieu fait homme [...] ne nous sépare pas de la réalité, mais nous permet d'accueillir son sens le plus profond ; ainsi s'ouvre une nouvelle façon de voir.*<sup>11</sup>

La foi, nous dit le Pape, n'est pas seulement une forme de contact avec Jésus. La foi nous ouvre à une nouvelle façon de voir toute la réalité. J'aime bien le dire de cette manière : comprise dans toute sa potentialité, la foi est un peu comme ces lunettes qu'on te donne au cinéma, quand tu vas voir un film en 3D. Sans les lunettes, tu vois tout plat et flou. Dès que tu mets les lunettes, en un instant, tout apparaît net et en trois dimensions – tellement en trois dimensions qu'à certains moments, tu as l'impression que les objets sortent de l'écran et te foncent dessus. Voilà, la foi a un effet similaire : elle ne change pas la *superficie* de ce que je vois, qu'il s'agisse

<sup>10</sup> Cf. *Ibidem*, p. 7-12 ; 64-65.

<sup>11</sup> François, Lettre encyclique *Lumen Fidei*, 18, 22, 30.

d'un visage, d'une circonstance ou de quelque chose à faire. Mais elle me le montre d'un point de vue nouveau, un point de vue par lequel, en quelque sorte, on arrive mieux à en percevoir « l'épaisseur », le *pondus*. Vous vous souvenez peut-être qu'en mars, nous disions qu'en hébreu, le mot *kabod* (*pondus*, le poids) signifie aussi la gloire, c'est-à-dire quelque chose de grand, d'important, dense de sens. Autrement dit : on voit une profondeur de sens autrement imperceptible.<sup>12</sup>

La réponse à la question-objection de notre ami est donc : *la foi*. C'est la foi qui fait entrer dans le point de vue du Christ, qui est le point de vue le plus vrai.

Cela suppose (c'est le revers de la médaille) que le point de vue duquel on regarde la réalité d'habitude est partiel, c'est-à-dire pas nécessairement faux, mais plutôt moins pénétrant.

En effet, n'est-ce pas précisément de ce défaut de faculté visuelle que dépend l'aliénation dont nous avons parlé en mars ? Comme aimait le dire Benoît XVI, la maladie qui afflige le plus l'homme d'aujourd'hui (et donc nous aussi !) n'est pas une maladie de la volonté, mais des yeux :

*L'homme contemporain [a dit le pape Ratzinger dans un message envoyé à l'ouverture de l'école où j'enseigne] est figé sur le positivisme. [...] Il ne semble plus capable de percevoir la profondeur de la réalité que nos yeux voient et touchent, qu'il s'agisse d'une fleur ou d'un visage humain.*<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Cf. « *Tu l'établis...* », op.cit., n.15.

<sup>13</sup> Il me semble voir un exemple emblématique de cette « atrophie » de la faculté visuelle dans la diffusion galopante de l'idéologie du *gender* (du moins dans les sociétés occidentales, puisque le phénomène est, de façon significative, négligeable en Afrique et en Asie). Sans entrer dans le détail, il est intéressant d'observer que les différentes théories du *gender*, quoique différentes entre elles, se fondent toutes sur un présupposé incontesté : le corps humain ne révèle rien de profond sur son sens et son but. On peut dire que le corps, dans ce cas, est considéré plus ou moins comme une machine, dont nous pouvons connaître toujours mieux les lois de fonctionnement grâce aux différentes sciences (au sens moderne du terme), mais rien de plus. Le fait qu'il y ait un langage, une musique inscrite par le Créateur (ou par la nature, pour utiliser une rhétorique plus laïque) dans le corps humain (une musique pleine de sens, de beauté et de bonté intrinsèque), est devenu, de fait, invisible pour un nombre toujours plus grand d'hommes et de femmes.

Nous pouvons ici nous appuyer très utilement sur la célèbre description du regard positiviste fournie par Giussani dans *Le sens religieux* :

*L'attitude positiviste est semblable à celle d'un myope qui regarderait un tableau à un centimètre de distance et qui dirait, en fixant un point : « Quelle tache ! » Et si c'était un grand tableau, il pourrait le parcourir tout entier, centimètre par centimètre, s'exclamant à chaque fois : « Quelle tache ! » Le tableau ressemblerait à une accumulation insensée de taches différentes. Mais s'il reculait de trois mètres, il verrait le tableau dans son unité, dans la perspective qui permet de le voir tout entier.<sup>14</sup>*

Spontanément, notre esprit revient à l'aveugle de naissance, sur lequel nous nous sommes attardés lors de la Journée de début d'année. Essayons de nous mettre à la place de cet homme, qui n'avait jamais vu un visage humain, qui n'avait jamais vu son propre visage reflété dans un miroir. Voilà : la situation de cet homme n'est-elle pas, au fond, un symbole approprié et bouleversant de la condition de l'« *homo positivisticus* » contemporain, tel que le décrivent Ratzinger et Giussani ?

J'ai toujours été marqué par le geste étrange par lequel Jésus guérit notre homme. Pourquoi lui étaler de la boue (faite avec sa salive !) sur les yeux (*Jn* 9, 6) ? Pourquoi le guérir par un geste aussi surprenant ? Comme Irénée de Lyon l'avait déjà compris,<sup>15</sup> le geste de Jésus renvoie à la création d'Adam racontée par la Genèse : « Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ». <sup>16</sup> Par son geste, Jésus dit donc : « Je suis venu pour te re-créeer, ô homme, je suis venu pour faire de toi une créature nouvelle » (Cf. *2Cor*5, 17). Qu'est-ce que cela signifie avant tout ? Pour te donner des yeux nouveaux, des yeux capables de voir chaque chose

<sup>14</sup> L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, Salvator, Paris 2023, p. 178.

<sup>15</sup> Cf. IRÉNÉE DE LYON, *Adversus Haereses*, 5.15.2.

<sup>16</sup> *Gn* 2, 7.

dans sa véritable splendeur, à commencer par ta propre humanité : « *Laveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait.* »<sup>17</sup>

Alors, concrètement, en quoi consistent ces yeux nouveaux que donne la foi, et que la mémoire, qui n'est autre que la foi vécue,<sup>18</sup> permet de développer ?

Dans la suite de cette méditation, je voudrais essayer d'offrir quelques éléments de réponse à cette question. Pour le faire, j'ai décidé de reprendre comme figure de référence le personnage évangélique sur lequel nous avons fixé notre regard à la fin de notre première rencontre, lors de la synthèse de mars. Je parle bien sûr de ce bon vieux Simon Pierre. En effet, comme certains d'entre vous se le rappellent sans doute, c'est en parlant de lui et de sa rébellion devant l'« étrange » initiative de Jésus lors de la dernière cène que nous avons déjà vu émerger en mars le parcours nécessaire pour entrer *dans le point de vue* de Jésus :<sup>19</sup> de même que la foi de Simon Pierre en Jésus, pourtant sincère dès le début, ne l'a pas *immédiatement* conduit à « comprendre Jésus », de même pour nous.<sup>20</sup> Cela

<sup>17</sup> Jn 9, 7.

<sup>18</sup> J'identifie *foi vécue* et *mémoire* car le terme *mémoire*, tel que don Giussani l'emploie, indique exactement la foi en tant qu'elle vise à pénétrer tout ce qui entre dans le périmètre de notre expérience. Pour voir combien le terme « *mémoire* » est essentiel dans la compréhension giussanienne de la vie de foi, il suffit de lire le prologue des statuts de la Fraternité, dans lequel on lit, entre autres : « *Le sens profond du mouvement est le rappel à faire mémoire du Christ, mémoire vécue quotidiennement dans les circonstances de la vie* » (Statuts de la Fraternité de Communion et Libération, dans L. GIUSSANI, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo-MI 2002, p. 233 ; l'italique est de moi).

<sup>19</sup> « “Ce que je fais maintenant, tu le comprendras plus tard”, lui répond Jésus. Ce qui signifie : “Ce n'est pas mon geste qui est fou. C'est toi qui ne comprends pas encore”. Et pourquoi Pierre ne comprend-il pas ? [...] : parce que si Pierre avait immédiatement compris, il n'aurait plus eu besoin de faire un chemin derrière Jésus, pour entrer dans un point de vue nouveau sur la réalité – ce point de vue nouveau [...] auquel Jésus est venu nous introduire. Pour entrer dans le point de vue d'un autre, pour arriver à voir le monde avec les yeux d'un autre, je dois bouger, je dois me déplacer par rapport à ma position de départ [...], pour prendre le point d'observation de cet autre. [...] Cela nécessite de parcourir un chemin [...], de faire un voyage » (« Synthèse », dans « *Tu l'établis...* », op.cit., p. 64-65).

<sup>20</sup> « S'il y en avait un qui avait fait la rencontre, c'est bien lui. [...] Et pourtant ce même homme, Jésus de Nazareth, cet homme qui était désormais au cœur de sa vie, Simon ne le comprenait pas. Il ne le comprenait pas ! Ou mieux : il le comprenait partiellement. Il comprenait que cet homme était le Messie [...]. Et pourtant (c'était à en devenir fou !) il comprenait aussi qu'il ne le comprenait pas. Qu'est-ce qu'il ne comprenait pas ? Il ne com-



dit, j'aimerais entrer un peu plus dans le détail de ce passage de l'ancien « point de vue » au nouveau. En quoi consiste-t-il exactement ? Et dans quel sens la foi le rend-elle possible ? *Last but not least* : quel rôle joue notre compagnie dans cette dynamique ? Pour tenter d'ouvrir des « pistes de réponse » à ces questions importantes, je m'appuierai sur une page de l'Évangile de Jean à laquelle notre histoire est très attachée : Jn 21. En effet, Jn 21 nous présente un Pierre assez différent de celui auquel Jésus avait dit au Cénacle : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; *plus tard tu comprendras* », <sup>21</sup> à savoir un Pierre qui a enfin *commencé à comprendre*, surtout grâce à un fait qui lui a irrévérablement changé le regard : la révélation, dans la grande heure Pascale, de l'amour du Seigneur *dans toute sa gloire* (cf. Jn 13, 1).<sup>22</sup>

Alors, allons-y.

## 2. Et il se jeta à l'eau : l'« irruption » de l'homme nouveau

Le premier aspect que j'évoquerai concerne le changement du *regard sur soi-même* qu'apporte la foi.

Repartons du *self-made man*. L'une des facettes du sujet de performance, comme nous le disions en mars, est la *peur* d'échouer. En effet, si je tire ma consistance de ce que j'arrive à faire, il est normal que je vive dans un état permanent d'angoisse de réussir, ce qui veut dire en négatif : *la peur de ne pas réussir*. De là vient le paradoxal « esprit d'esclaves »<sup>23</sup> dont nous avons parlé – puisque l'esclave est par définition celui qui vit et agit dans un régime de peur.<sup>24</sup>

---

prenait pas ce que signifiait vraiment le fait qu'Il était le Messie, il ne comprenait pas où il allait, tant Sa logique était différente de celle de tout le monde, tant Sa manière d'agir était différente de celle de tout le monde [...] : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, tu le comprendras plus tard ». Pour Pierre comme pour nous. On n'entre pas d'un coup dans le point de vue du Christ. On le reconnaît d'un coup, mais on entre petit à petit, et jamais sans lutte, dans Son point de vue » (*Ibidem*, p. 67-68).

<sup>21</sup> Jn 13, 7.

<sup>22</sup> Pour l'importance de ce point essentiel, sur lequel je ne m'attarde pas ici, voir plus loin, p. 100 : « *Synthèse*, 1. Nous voulons voir Jésus ».

<sup>23</sup> Cf. Rm 8, 15.

<sup>24</sup> « L'esclave vit dans la peur et l'angoisse de se tromper, car il sait que s'il se trompe, s'il ne fait pas tout ce qu'on attend de lui, il sera fouetté. Le sujet de performance n'a pas peur du

Alors, dans quelle mesure la foi brise-t-elle les barreaux de cette prison de l'angoisse et de la peur ? Saint Paul le dit très bien :

*Vous [vous qui avez été baptisés dans le Christ] n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions « Abba ! », c'est-à-dire : Père ! (Cf Rm 8, 15).*

« Un Esprit qui fait de vous des fils ». Vous vous rappelez dans la méditation de mars, le passage de la condition d'esclave à celle de fils ? La foi me libère de la peur avant tout parce qu'elle me donne un « esprit de fils », c'est-à-dire qu'elle change le contenu de ce que je vois quand je me regarde dans un miroir : ce n'est plus un moi qui doit se forger un nom (et donc une consistance, une existence réelle) par ses performances ; mais un moi qui se sait *fils*, c'est-à-dire aimé gratuitement, avant même le résultat de ses tentatives, et indépendamment de celui-ci ;<sup>25</sup> et qui est par cela habilité et enclin à se donner à son tour gratuitement, avec le cœur joyeux, comme pour refléter l'amour gratuit dont il reconnaît être l'objet.

Alors, justement en Jn 21, il y a une scène qui, à mon avis, montre mieux que toute autre ce changement de perspective en acte – une scène qui est en quelque sorte l'anticipation dramatique du célèbre dialogue entre Jésus et Pierre que don Gius nous a appris à aimer (j'y reviendrai). C'est la scène dans laquelle Simon, une fois qu'il a su que l'homme sur le rivage est le Seigneur, se jette à l'eau pour aller vers Lui, abandonnant sa barque, ses filets et tout le reste.

---

fouet d'autrui, mais de celui de son propre "ego" (ou plutôt "super-ego"), qui lui dit que s'il échoue, il n'est rien » (« *Tu l'établis...* », op.cit., p. 4).

<sup>25</sup> Cette idée est magnifiquement exprimée par Claudel dans son *Annnonce faite à Marie*, dans la bouche d'Anne Vercors. Sur le point de partir pour la Terre Sainte, le paysan s'adresse ainsi à sa fille Violaine : « L'amour du Père ne demande point de retour et l'enfant n'a pas besoin qu'il le gagne ou le mérite ; comme il était avec lui avant le commencement, il demeure son bien et son héritage, son recours, son honneur, son titre, sa justification ! [...] Connais seulement que je suis, ô mon enfant, ton père ! » (P. Claudel, *L'annonce faite à Marie*, Gallimard, Paris 1967, p. 59-60).

Je rappelle brièvement le contexte. Le Seigneur Jésus est maintenant ressuscité. Il est déjà apparu deux fois aux douze réunis dans le cénacle (cf. *Jn 20*, 19 et suiv.). En *Jn 21*, Il apparaît à ses disciples pour la troisième et dernière fois, et il le fait aux premières lueurs de l'aube, sur la rive du lac de Tibériade, à la fin d'une nuit passée pour Pierre et six autres disciples à pêcher en bateau. À un moment donné, le Disciple bien-aimé, plus perspicace et plus vif que les autres, reconnaît le Seigneur et le dit à Simon Pierre (*Jn 21*, 7). Et que fait Pierre ?

*Quand Simon-Pierre entendit que c'était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n'avait rien sur lui [en grec, c'est gymnos, ce qui signifie « nu » : en dessous il était nu !!!], et il se jeta à l'eau. (Jn 21, 7)*

Soyons attentifs aux détails, parce que c'est dans les détails les plus matériels, comme nous l'avons déjà vu en mars, que Jean cache les nuances de sens les plus profondes. C'est ce qui se passe ici : pourquoi Jean tient-il à nous dire que Pierre *ceint son vêtement avant de plonger* ?

D'abord pour nous faire remarquer l'étrangeté du fait : en général, quand on se jette à l'eau, on se déshabille, pas le contraire ! Et pourtant Pierre, ici, fait le contraire. Pourquoi ? Jean ne le dit pas, il nous invite à le deviner. Bien, la première réponse est assez évidente : notre Simon ne veut pas se présenter *tout nu* devant Jésus (quand même !). Mais c'est tout ? Non, ce n'est pas tout. Il y a un autre personnage dans la Bible qui, très longtemps avant Simon, s'était vêtu pour couvrir sa nudité : c'est Adam qui, après avoir commis le premier péché de l'histoire de l'humanité, s'était couvert de feuillage pour cacher la souillure que le péché avait laissée en lui et ainsi ne pas sentir la honte.<sup>26</sup>

Nous comprenons alors le sens profond, pour ainsi dire « subliminal » du geste de Simon. Comme Adam, Simon est lui aussi

<sup>26</sup> « Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes » (*Gn 3*, 7).

encore plein de honte pour ce qu'il a fait : que le souvenir du triple reniement le brûle encore !...

Mais c'est là qu'arrive le beau. *Lorsqu'apparut le Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour*, Adam, pris de peur, se cache derrière les arbres :

*Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. L'homme et sa femme allèrent se cacher aux regards du Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu donc ? » Il répondit : « **J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché.** »*

*Lorsqu'apparut le Ressuscité au lever du jour sur la rive du lac de Tibériade*, Pierre fait le contraire : il se jette d'un seul élan vers le Seigneur, comme incapable de contenir son affection.

*Les autres disciples arrivèrent en barque, traînant le filet plein de poissons ; la terre n'était qu'à une centaine de mètres. (Jn 21, 8)*

Que cet autre détail est beau : pourquoi Jean tient-il à souligner que « la terre n'était qu'à une centaine de mètres du rivage » ? Pour nous faire comprendre la précipitation, le désir irréfrenable de Simon de rejoindre Jésus, pour pouvoir être à nouveau transpercé par son regard. Il ne pouvait pas attendre une minute, puisqu'ils n'étaient qu'à quelques mètres de la rive ? Non, il ne pouvait pas attendre, à cause de cette impatience qui est le signe de l'amour, quand il est intense et en même temps libéré de toute inhibition, comme l'amour des enfants. C'est comme cela que se comportent les enfants, quand apparaît tout à coup quelqu'un qu'ils aiment beaucoup : ils courent à sa rencontre et lui font la fête, sans gêne.

Comment est-ce possible ? Comment est-il possible que Pierre réagisse de cette manière juste au moment où il aurait toutes les raisons de se sentir plus inapproprié que jamais ?

Ici, il est essentiel de relever un autre contraste. À dire le vrai, ce n'est pas la première pêche miraculeuse réalisée par Jésus en présence de Pierre. Si nous passons de l'Évangile de Jean à celui de Luc, nous constatons que Jésus avait déjà réalisé un signe presque identique au tout début, avant même que Simon ne laisse tout pour Le suivre (Lc 5, 11).<sup>27</sup> Mais la réaction de Pierre à l'époque avait été différente. Elle avait été identique à celle d'Adam lorsque le Seigneur apparaît dans le jardin :

*Ceux-ci vinrent, et ils remplirent les deux barques, à tel point qu'elles enfonçaient. À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. »*

Devant la manifestation de la puissance du Seigneur précisément dans le domaine dans lequel il se sentait compétent (la pêche était « sa » spécialité ; combien de fois nous arrive-t-il à nous aussi de recevoir de l'aide, et nous regrettons presque de ne pas avoir réussi par nos propres forces), la réaction de Simon avait été un sentiment de disproportion ; il ne se sentait pas à la hauteur. Comme si la révélation de la grandeur de Jésus mettait à nu sa petitesse. C'est pourquoi il s'était senti poussé à faire un pas en arrière.

Alors, pourquoi Simon, justement maintenant qu'il aurait toutes les raisons de se sentir encore plus indigne et de s'accroupir derrière les autres au fond de la barque, se jette-t-il plutôt vers Lui sans crainte ? C'est que Pierre n'est plus le même, il a changé. Non pas au sens que la honte de sa mesquinerie a disparu comme par magie.

<sup>27</sup> « Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : “Avance au large, et jetez vos filets pour la pêche.” Simon lui répondit : “Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ta parole, je vais jeter les filets.” Et l'ayant fait, ils capturèrent une telle quantité de poissons que leurs filets allaient se déchirer. Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et ils remplirent les deux barques, à tel point qu'elles enfonçaient. À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur.” En effet, un grand effroi l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, devant la quantité de poissons qu'ils avaient pêchés ; et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, les associés de Simon. Jésus dit à Simon : “Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras.” Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent » (Lc 5, 4-11 ; l'italique est de moi).

Bien souvent, nous imaginons la miséricorde comme une sorte de gomme qui efface notre mémoire. Mais la miséricorde est quelque chose de bien plus grand et merveilleux que cela. Comme nous l'avons vu, la honte de Pierre pour ce qu'il a fait *n'a pas disparu*. Mais c'est comme si *elle n'avait plus le dessus*. Et pourquoi n'a-t-elle plus le dessus ? Parce que Pierre n'est plus centré sur lui-même, sur ses mérites, mais sur la certitude d'un amour qui précède et dépasse tout mérite. On comprend alors pourquoi j'ai dit tout à l'heure que la scène du plongeon de Pierre est vraiment l'anticipation sous forme dramatique de ce que le « oui de Pierre » exprime verbalement. Combien de fois don Giussani nous a-t-il invités à nous identifier avec cet homme, qui s'entend demander par Jésus (lui qui l'avait récemment renié trois fois) : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? ». Et lui, au lieu de se sentir couvert de honte il « s'entend » répondre, comme poussé par un élan irrésistible : « Oui, Seigneur, tu le sais, tu sais que je t'aime – et si tu me le demandais mille fois, mille fois je répondrais : oui, oui, oui... ».<sup>28</sup>

Voilà, c'est la *liberté nouvelle* qui naît de la foi. Une liberté qui n'est pas laxisme ou désengagement. C'est plutôt un engagement qui a

<sup>28</sup> « Essayons de nous imaginer l'âme de cet homme simple et rude qui avait, face au Seigneur, l'âme toute pleine du souvenir de sa trahison. Mais sa trahison était tout simplement l'épiphanie, l'épiphénomène, la manifestation, à un instant, de quelque chose qu'il avait en lui, c'est-à-dire d'une âpreté, d'une non-générosité, d'une obstination, d'une peur, d'une timidité, d'une couardise, d'une mesquinerie : tout ce qu'il était ! Pierre avait l'esprit plein de tout cela et, face à cette question, tout resurgissait, et la trahison était comme un point révélateur : sa misère venait à la surface, toute sa misère. [...] Simon s'est senti dans toute sa petitesse, sa couardise, sa mesquinerie d'homme. "Simon, m'aimes-tu plus que les autres m'aiment ?". Lorsqu'il a répondu : "Seigneur, bien sûr que je t'aime", lorsqu'il a dit : "Seigneur, tu sais tout : malgré toutes ces apparences, malgré toutes les apparences que je vois de moi-même, tu sais que je t'aime". "Je t'aime" signifie "je te veux", et "je te veux" veut dire "je t'affirme, je reconnais ce que tu es pour moi et pour tous". C'est le renversement du moralisme et de la justice faite de nos mains : cet homme-là était un pauvre pécheur comme toi et moi qui, entre autres, venait juste de le trahir de manière indécente, si indécente que, peut-être, de mémoire d'homme n'a jamais fait une chose pareille. Il était plein d'erreurs, et pourtant il L'aimait : il pouvait avoir fait cent mille erreurs de plus, et pourtant il l'aimait, et il a pu dire : "Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime". Alors, le Seigneur lui a dit : "Je te confie mon témoignage dans le monde" Il a confié Son témoignage, il a confié Son royaume dans le monde à ce mesquin pécheur » (L. GIUSSANI, *La verità nasce dalla carne*, Bur, Milan 2019, p. 135-136).

en quelque sorte un nouveau *moteur* : non plus l'angoisse d'obtenir un quelconque « résultat », mais le désir de répondre de tout soi-même à l'Amour sans mesure qui émane de ce visage – ce visage qui te demande une seule chose : « M'aimes-tu ? »<sup>29</sup>

Pour revenir à la scène du plongeon, il y a un autre petit détail qui le dit de manière un peu subtile, et pourtant grandiose. Tout de suite après avoir raconté le plongeon de Pierre, Jean écrit :

*Les autres disciples arrivèrent en barque, traînant le filet plein de poissons. (Jn 21, 8)*

Ici encore : pourquoi Jean, par un mouvement soudain de la caméra, attire-t-il notre attention sur ce détail ?

Le fait est que c'est Pierre qui avait eu l'initiative d'aller pêcher : « Je m'en vais à la pêche »,<sup>30</sup> avait-il déclaré. Pêcher était son métier, et la barque était certainement la sienne, tout comme le filet. Pourtant, maintenant, à peine a-t-il constaté que l'homme sur le rivage est le Seigneur, qu'il laisse sa barque, son filet et les poissons aux mains des autres, et se jette à l'eau vers le Seigneur.

Jean nous suggérerait-il donc que l'amour pour le Christ amène à mépriser les biens, rares ou nombreux, qui nous sont confiés ? Nous suggère-t-il que l'amour pour le Christ conduit à oublier tout le reste, comme s'il était une sorte de drogue, qui nous libère, certes, mais au sens d'être *indifférents* à tout et à tous ? Bien sûr que non. Ce que Jean nous suggère est quelque chose de plus paradoxal. Mais pour comprendre ce dont il s'agit, il nous faut aller à la scène suivante.

Les disciples sont maintenant tous arrivés sur le rivage, où Jésus les attend, près d'un feu de braise avec du poisson et du pain. À un moment donné, Jésus leur dit : « Apportez donc de ces poissons que vous venez de prendre ». Et encore une fois, Pierre devance tous les autres :

<sup>29</sup> Jn 21, 15-18.

<sup>30</sup> Jn 21, 3.

*Simon-Pierre remonta et tira jusqu'à terre le filet plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois. Et, malgré cette quantité, le filet ne s'était pas déchiré. (Jn 21, 11)*

Comme c'est beau : ce même Simon Pierre, qui *dans l'élan de son amour pour Jésus*, s'est désintéressé du filet et des poissons, se montre capable de tirer *seul* sur le rivage un filet plein de 153 gros poissons (donc environ un quintal de poissons, selon les estimations)<sup>31</sup>, quand c'est Jésus qui le lui demande. Autrement dit : aimer le Christ jusqu'à « oublier » *son* filet plein de poissons est, de façon ironique, ce qui donne à Pierre la force de tirer à terre *plus de poissons* que le pêcheur le plus expérimenté et robuste. Et si l'on en vient à nous, cela signifie que plus nous commençons à aimer le Christ plus que les choses et les personnes qui nous sont confiées, plus l'amour pour les choses et les personnes, c'est-à-dire le fait de prendre en charge les choses et les personnes, cesse d'être source de stress et devient, pour utiliser la magnifique expression de Jésus, « un joug facile à porter et un fardeau léger » (Cf. Mt 11, 30).

### 3. Posséder avec détachement : vers le centuple

Nous arrivons ainsi au deuxième aspect de cette vision nouvelle des choses, que la foi introduit dans notre expérience. La mémoire du Christ ne change pas seulement notre regard sur nous-mêmes. Elle transforme aussi notre regard sur ce que nous avons *devant nous*, à commencer par les personnes et les choses dont nous sommes appelés à nous occuper. En quel sens ?

En réalité nous l'avons déjà dit, en décrivant ce Pierre qui, d'abord, oublie son filet par amour du Christ, puis, *toujours par amour du Christ*, le tire à terre tout seul.

---

<sup>31</sup> Au lieu de se torturer le cerveau sur le sens allégorique du nombre 153, comme on le fait d'habitude (de façon légitime), on devrait à mon avis surtout se demander, pour respecter la *manière* qu'a Jean de croiser narration et symbolique : pourquoi Jean, en plus de nous dire qu'il y avait 153 poissons, tient-il à spécifier qu'ils étaient *gros* ? La réponse est claire : parce que ce qui compte pour Jean, c'est *avant tout* de faire comprendre que le filet devait être très lourd !



Voilà : la mémoire du Christ obtient en nous le même effet paradoxal. *En apparence*, c'est comme si tu t'éloignais de ton travail ou du visage de ta femme, parce que si tu regardes le Christ en face, tu ne peux pas regarder ta femme en face. *En réalité*, cependant, dans cette « plongée vers le Christ »,<sup>32</sup> il n'y a pas de distance. C'est plutôt comme si tu étais amené à l'intérieur, dans l'intimité du visage de ta femme, parce que tu es amené dans le point de vue à partir duquel tu peux la voir vraiment, dans son « entière vérité »,<sup>33</sup> à savoir non plus comme une somme de caractéristiques qui te plaisent et de caractéristiques qui ne te plaisent pas (et plus passe le temps, plus ces dernières augmentent), mais comme cette « brebis » que le Seigneur te confie :

*Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? [...] Sois le berger de mes brebis.*

Comme le remarquait déjà Saint Augustin,<sup>34</sup> Jésus ne dit pas à Simon « sois le berger de *tes* brebis », mais de *mes* brebis. Cela signi-

<sup>32</sup> Au passage, il est très beau de voir que *dans cet élan vers Jésus*, Pierre finit par *se plonger tout entier dans l'eau*, où l'allusion au baptême (*baptisma = immersion*) est évidente. Autrement dit : la mémoire vécue nous « re-baptise », elle nous *ré-génère à chaque fois*, ce qui signifie aussi qu'elle nous « lave » les yeux, les mains, etc.

<sup>33</sup> Il vaut la peine d'observer que cette dynamique n'est que l'approfondissement, et pour ainsi dire l'expansion à travers la foi d'une dynamique qui, d'après Giussani, vaut déjà au niveau de la connaissance contemplative naturelle : « Pour connaître un tableau, il ne faut pas s'approcher à un millimètre de l'image. Si nous regardions de si près, nous dirions : "Oh ! C'est plein de taches" et, en nous décalant un peu, nous dirions : "Quelle tache !" Il vous faudrait ainsi un jour et demi pour faire le tour du tableau [...] et vous attraperez un torticolis ; cependant, vous ne pourriez pas apprécier le tableau car vous n'auriez vu que des taches les unes à côté des autres. Mais si quelqu'un arrive et vous tire par l'épaule, vous faisant reculer d'un mètre, alors vous apercevez le tableau en entier ! Sans cette distance, vous ne pouvez pas le connaître, et vous ne pouvez donc pas non plus l'utiliser ou l'apprécier réellement » (L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p 211). Il est intéressant à ce propos de noter que le terme qui désigne en russe à la fois la chasteté et la tempérance est *celomudrie* (cf. le grec *sophrosyne*), un terme qui, si l'on veut rendre justice à l'étymologie, devrait se traduire par : science ou sagesse (*mudrost'*) de l'ensemble, de la totalité (*celo* = entier, total). Autrement dit : sans un certain *détachement*, il ne peut pas y avoir de *pénétration* dans la profondeur des choses ni, ce qui revient au même, de perception de celle-ci comme un ensemble plein de sens.

<sup>34</sup> « Quiconque fait paître les brebis du Christ, de manière à vouloir en faire, non pas les brebis du Christ, mais les siennes propres, celui-là est, par là même, convaincu de s'aimer lui-

fié : ce n'est que si tu reconnais que ces brebis ne sont pas les tiennes mais *les miennes*, que tu peux vraiment être leur berger, avant tout parce que tu commences à les voir pour ce qu'elles sont vraiment.<sup>35</sup>

Voilà, la mémoire est en quelque sorte cette conscience qui se rallume constamment en nous – la conscience que cette femme qui est *ma* femme, ces enfants qui sont *mes* enfants, ne sont pas avant tout les miens. Ce sont ceux d'un Autre qui me les a confiés, et qui se fait ainsi mendiant de mon amour, qui « se met dans la dépendance », dirait Péguy :<sup>36</sup> « *M'aimes-tu ? [...] Pais mes brebis* ».<sup>37</sup>

Avec un *nota bene* fondamental et paradoxal, qui est le fait que dans cette apparente expropriation, dans ce détachement qui semble me déposséder, *celui qui y gagne*, c'est moi, parce qu'en remettant ainsi ma femme et mes enfants, je jouis cent fois plus de la relation avec eux – c'est un amour plein d'une gratui-

---

même et de n'aimer pas le Christ : il prouve qu'il se laisse conduire par le désir de la gloire, de la domination, de l'agrandissement temporel, et non par un élan du cœur, qui le porte à obéir, à se dévouer et à plaire à Dieu ; contre de telles gens s'élève la parole prononcée trois fois de suite par le Christ : ce sont de telles gens, que l'Apôtre gémit de voir chercher leur avantage, au lieu de chercher celui de Jésus-Christ (Cf. *Phil 2*, 21). Que signifient, en effet, ces paroles : « *M'aimes-tu ? Pais mes brebis ?* » N'est-ce pas dire, en d'autres termes : Si tu m'aimes, ne songe point à te nourrir toi-même, mais pais mes brebis, et pais-les, non pas comme les tiennes, mais comme les miennes ; travaille à les faire concourir à ma gloire, et non à la tienne ; étends sur elles mon empire, et non le tien ; cherche en elles, non ton profit, mais uniquement mon avantage » (AUGUSTIN D'HIPPONE, *Traité sur l'Évangile de Saint Jean*, 123, 5 ; Cf. aussi *Sermo 147/A,2*).

<sup>35</sup> Il est intéressant de relever que l'une des nombreuses manières dont don Giussani décrit la virginité, comprise comme expérience de l'esprit, est le *rapport avec les choses selon leur vérité* (il m'est impossible de proposer une référence précise, car cette définition est tirée de textes qui ne sont pas encore publiés, accessibles uniquement *pro manuscripto*).

<sup>36</sup> « Celui qui aime se met, par cela même, / Par cela seulement, dès par cela dans la dépendance / [...]. Il dépend de celui qu'il aime. / C'est pourtant cette situation-là, mon enfant, que Dieu s'est faite, en nous aimant. / Dieu a daigné espérer en nous, puisqu'il a voulu espérer de nous, attendre de nous » (C. PÉGUY, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, dans *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1975, p. 612).

<sup>37</sup> Saint Augustin commente encore : « *M'aimes-tu ?*, lui dit Jésus. *Seigneur, tu sais que je t'aime*. Et le Seigneur : *Pais mes agneaux*. Et cela une fois, puis une seconde, puis une troisième fois, comme s'il n'y avait aucun autre moyen pour Pierre de montrer son amour pour le Christ, s'il n'était le pasteur fidèle sous le Prince des pasteurs. *M'aimes-tu ? Je t'aime*. Et que feras-tu pour moi, afin de me montrer ton amour ? Chétif mortel, que peux-tu donner à ton Créateur ? Être racheté en face de ton Rédempteur, tout au plus soldat en face de ton roi, que peut me procurer ton amour ? Que feras-tu, pour moi ? Ce que j'exige uniquement de toi, c'est de paître mes brebis » (Augustin d'Hippone, *Sermo 147/A, 1*).

té, d'une attention, d'une patience et d'une fécondité autrement impossibles.

*Si ta réponse à la grâce est : « Je T'accepte. Oui, Seigneur, je t'aime ». « Guide mon peuple dans l'histoire », lui a répondu Jésus, « pais mes agneaux ». « Guide mon peuple dans l'histoire » : en voilà un centuple ! De même, il te dit : « Si tu fais le sacrifice d'un amour pour moi sans retour, tu seras décisive pour toute personne qui marche, qui avance vers sa destinée, tous ceux que tu ne sais pas, que tu ne connais pas ».<sup>38</sup>*

Alors, la réponse à la très belle question qu'a posée l'une d'entre vous aujourd'hui (comment faire pour avoir un regard qui ne soit pas possessif sur les jeunes qui me sont confiés ?) est la suivante : la mémoire. Mais la mémoire n'est pas avant tout le remède contre une peur : « Oh mon Dieu, j'ai peur d'être possessive, alors il faut que je me rappelle que ces jeunes ne m'appartiennent pas » ; c'est plutôt la mémoire comprise comme une porte qui m'ouvre sur une possession plus vraie, plus pure, mais aussi plus intense.

Je crois que beaucoup d'entre vous savent que don Giussani a appelé *virginité* cette expérience de possession avec un détachement, que la mémoire du Christ ancre en nous petit à petit. Cela veut dire entre autres que la virginité, au sens giussanien du terme, n'est pas quelque chose que seuls ceux qui sont appelés à la virginité *au sens strict*, c'est-à-dire au sens vocationnel du terme, peuvent expérimenter. Non, il y a un sens selon lequel la virginité est l'idéal pour tous, même ceux qui sont appelés à fonder une famille, à condition qu'on entende par virginité ce que nous avons dit.<sup>39</sup> C'est-à-dire :

<sup>38</sup> L. GIUSSANI, *Vivendo nella carne*, BUR, Milan 1998, p. 213-214.

<sup>39</sup> « On commence à comprendre qu'on ne peut pas aimer (aimer !) la personne de la fille avec laquelle on entre dans une relation affective, on ne peut pas respecter la dignité de cet être sans la regarder d'une certaine manière, qui contienne une distance, sans vivre la relation avec une distance à l'intérieur, avec un respect à l'intérieur, qui coûte un attachement, une attente, un sacrifice, une coupure, le courage de s'arrêter, l'effort pour permettre que se dégage une perspective plus globale, dans laquelle le geste d'être aimé l'être aimé implique l'univers. Tu sens l'univers qui te presse les coudes pendant que tu

non pas avant tout un état de vie, mais une forme de relation avec la réalité, qui ouvre sur une *possession plus pleine de celle-ci*,<sup>40</sup> une possession qui est une sorte d'avant-goût de la manière dont Jésus voyait les choses et les personnes, les oiseaux du ciel et le lys des champs, le visage de Jean et celui de la Samaritaine.

De quelle manière ? Le Seigneur lui-même nous l'a dit, dans sa dernière grande prière au Père : « *Ils étaient à toi, tu me les as donnés* ». <sup>41</sup>

Que voyait Jésus, quand il regardait dans les yeux cette femme qui, arrivée au puits avec sa cruche sur la tête, l'interrogeait. Au fond du « puits profond »<sup>42</sup> de ces yeux, pleins d'une mélancolie mal voilée, Jésus voyait le visage du Père, qui Lui confiait cette femme : « *Ils*

---

les serres dans tes bras, parce que ta responsabilité envers cet être est une responsabilité pour l'univers, et si tu n'as pas de responsabilité envers cet être, tu veux simplement dominer cet être, le posséder et rien d'autre » (L. GIUSSANI, « La fede è un cammino dello sguardo », 30 *Giorni*, n°9/1995, p. 45).

<sup>40</sup> Du reste, une lecture attentive des textes (publiés) dans lesquels don Giussani aborde ce thème (voir en particulier les volumes des *Quasi Tischreden*) montre que le langage audacieux de Giussani ne vise absolument pas à diminuer et encore moins à réduire la dimension de sacrifice que *tant* la condition de vie dans le célibat *que* le mariage vécu chrétiennement portent en eux. La pensée de Giussani reflète plutôt (avec une fidélité parfaite au plus pur esprit évangélique et paulinien) la logique pascalienne, selon laquelle *perdre* et *laisser* sont soumis, dans le christianisme, au fait de « retrouver multiplié » et la mortification à la résurrection : « Plus quelqu'un a une préférence, plus il éprouve la nécessité de la fonder dans le sacrifice, pour fonder cette préférence sur l'Éternel, qui est le Jésus de Jean et André. Parce que l'Éternel est entré dans le monde où se trouve ce que je regarde avec préférence. Il est entré dans le monde avec Jean et André, avec la Sainte Vierge, avec Joseph, selon la description de l'Évangile. Plus quelqu'un aime, plus quelqu'un préfère, plus il ressent une étrange nécessité de sacrifice. Qui n'est pas *pour* Jésus ! Le sacrifice n'est pas pour Jésus, mais il est pour les réalités de ce monde, pour qu'elles soient vraies ! Voilà, je viens de dire quelque chose de très beau, que je dis pour la première fois : plus quelqu'un aime et a une préférence, plus il ressent une étrange nécessité de sacrifice pour qu'émerge ce qui vient "avant" dans la relation. Ainsi, la relation tient, elle devient vraie, toujours plus vraie, et elle ne s'en va plus, c'est-à-dire qu'elle devient éternelle. Et l'Éternel qui entre dans la relation, dans la relation aimée, le rend signe, mais cette fois signe réel, comme le signe le plus proche, par analogie, au sacrement, c'est-à-dire un signe qui porte en soi sa vérité [...]. Plus on aime une personne (ou une chose, ce qui est analogue), plus on ressent la nécessité du sacrifice, pour que la personne qui aime devienne vraie, c'est-à-dire qu'elle laisse un espace dans lequel entre la présence qui s'est produite – la présence du Jésus de Jean et André » (L. GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, BUR, Milan 2001, p. 29, 33).

<sup>41</sup> *Jn* 17, 6.

<sup>42</sup> Cf. *Jn* 4, 11.

étaient à toi, tu me les as donnés ». <sup>43</sup> De là viennent le tressaillement, l'émotion, l'émerveillement qui remplissaient Ses yeux, tandis qu'il la regardait : une émotion et un émerveillement qu'elle n'avait jamais vus dans les yeux d'aucun des hommes qui l'avaient pourtant aimée – un émerveillement qui lui pénétrait le cœur et semblait en étancher la soif, comme s'il la désaltérait, même s'il ne lui donnait rien (cf. *Jn* 4, 10). <sup>44</sup> Ou mieux, pas « comme si » : il la désaltère *de fait* (comme Jésus le promet : *Jn* 4, 14 !), <sup>45</sup> s'il est vrai que la femme, « *laissant là sa cruche* » <sup>46</sup>, court au village raconter à tous ce qui s'est passé, comme si elle oubliait la soif qui l'avait conduite au puits...

*Jésus [observe Giussani dans L'autocoscienza del cosmo] était comme un enfant face aux gens : il s'émerveillait d'une petite fleur, il s'émerveillait de l'herbe, il s'émerveillait du petit oiseau, il s'émerveillait des enfants qui jouaient, il s'émouvait face à la femme qui pleurait, il éprouvait de la peine pour l'homme qui avait commis une erreur. Et c'est certainement à cause de la manière dont il l'a regardée que Marie-Madeleine est allée vers Lui : cela a dépendu de la manière dont il l'a regardée. Il regardait les choses pour ce qu'elles étaient vraiment : on regarde une chose pour ce qu'elle est vraiment quand on la voit comme Dieu la voit.* <sup>47</sup>

Et il ajoute ailleurs :

<sup>43</sup> « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as pris dans le monde pour me les donner. Ils étaient à toi, tu me les as donnés, et ils ont gardé ta parole » (*Jn* 17, 6).

<sup>44</sup> « Jésus lui répondit : "Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive" » (*Jn* 4, 10).

<sup>45</sup> « Jésus lui répondit : "Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle." La femme lui dit : "Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser" » (*Jn* 4, 13-15).

<sup>46</sup> *Jn* 4, 28.

<sup>47</sup> L. GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, BUR, Milan 2000, p. 205-206.

*Où l'éternel peut-il être expérience de l'ici-bas ? Dans la manière dont il te permet de voir ton père, de voir ta mère, dans la manière dont il te permet de voir la femme que tu aimes, de voir l'homme que tu aimes ! Il y a un prix : un sacrifice à l'intérieur, un abandon à l'intérieur : cela semble être un abandon, et c'est une prise plus profonde qui donne un résultat plus imposant. [...] « Cent fois plus » signifie une expérience plus intense. Regarder l'objet avec respect (avec le respect que la présence du Christ te montre du coin de l'œil) te permet de regarder, d'aimer l'objet, de te « jeter » sur l'objet en gardant la juste distance, et d'utiliser l'objet cent fois mieux. Celui qui ne fait pas cette expérience n'a pas compris ce qu'est le christianisme ! Car le christianisme, disait saint Paul [Gal 2, 20], c'est : « Ce que je vis aujourd'hui dans la chair [vivre dans la chair signifie père, mère, homme, femme, enfant, amis...], je le vis dans la foi au Fils de Dieu [je regarde, je sens, j'utilise la chose comme la regardait, la sentait et l'utilisait le Christ] ». Cela amène à une utilisation de la chose, un enrichissement de la chose, une lumière sur la chose, une chaleur de la chose, un calme de la chose, une paix dans la chose qui est cent fois plus que ce qu'ont tous les autres et que j'aurais eu.<sup>48</sup>*

J'imagine que la plupart d'entre vous n'ont jamais eu l'occasion de rencontrer don Giussani de son vivant et de faire une expérience directe de son regard, de la manière dont il regardait les personnes – dont il regardait toute chose. Mais je pense que tous, ou presque, vous en avez entendu parler. Eh bien, si je devais dire ce qui me *surprenait* le plus de lui, je dirais que c'était *son étonnement* (pardonnez le jeu de mots : l'étonnement avec lequel il te regardait, avec lequel il regardait toute chose). Le célèbre exemple du chapitre dix du *Sens religieux* (imaginez que vous ouvrez les yeux sur le monde pour la première fois, avec la conscience que vous

<sup>48</sup> L. GIUSSANI, *Vivendo nella carne*, op.cit., p. 187-188.

avez maintenant) est une sorte d'autoportrait de don Giuss. Cela fait penser aux termes avec lesquels Péguy décrit le génie de Victor Hugo :

*Sa force presque unique vient presque uniquement de là, toute la force de son génie, qu'il voyait le monde [...] non pas comme un objet connu, habitué, non pas comme un objet habitué de regard habitué, mais comme [...] l'objet premier d'un regard premier.*<sup>49</sup>

Je ne pense pas être le premier, ni le seul, duquel vous avez entendu raconter combien don Giussani, en vous regardant, savait vous communiquer la sensation d'être à ses yeux ce qu'il y avait de plus intéressant et mystérieux au monde – le premier et le seul visage qu'il ait jamais vu. Pourtant, il est trop facile de s'arrêter à la première réaction face à ce fait, en se limitant tout au plus à en attribuer l'origine au charisme « *extraordinaire* » donné par Dieu à Giuss. C'est en partie indéniable. Cependant, comme il me l'a dit lui-même une fois, presque agacé, il s'agit d'une expérience que n'importe qui peut faire s'il vit sérieusement la mémoire<sup>50</sup> – autrement dit n'importe qui si, en regardant le visage de sa femme, au lieu de s'arrêter à la superficie de son « joli minois », il pénètre jusqu'à la racine abyssale d'où ce visage émerge à chaque instant, comme un événement sans cesse nouveau.

Une célèbre anecdote dit tout cela de manière admirable. Il s'agit de la rencontre que Giuss a faite, quand il était encore jeune prêtre, avec un ex-séminariste cynique qui, une fois sorti du séminaire, avait fini par tomber amoureux et se marier. Permettez-moi de vous lire l'un des récits que Giussani nous a laissés de cet épisode.

<sup>49</sup> C. PÉGUY, *Véronique. Dialogue de l'Histoire et de l'âme charnelle*, dans *Œuvres en prose 1909-1914*, Gallimard, Paris 1957, p. 312.

<sup>50</sup> « En effet, le terme sacrifice n'indique pas nécessairement la difficulté ou la douleur ou, plutôt, le renoncement, la difficulté comme renoncement. Cela ne signifie pas nécessairement cela, pas du tout. Cela signifie faire pénétrer la mémoire du Christ dans ce que tu aimes ; alors ce que tu aimes devient plus vrai, parce qu'il est pénétré par l'Éternel » (L. GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, op.cit., p. 33-34).

*Vous vous rappelez mon ami de Saronno ? Il y avait un séminariste qui était quelqu'un de cynique et de sceptique (nous étions déjà au lycée), il portait imprimé sur son visage, comme un morceau de glace, un rire sarcastique avec lequel il se moquait de tout le monde, du recteur au dernier de ses camarades ; le seul avec qui il parlait sous les arcades, c'était moi. Bref, pendant la troisième année du lycée, il est sorti, il est parti, à juste titre. Vingt ans plus tard, j'étais à Saronno, à la gare de Saronno [...], le train arrive et, au moment où le train arrive, je sens une tape sur l'épaule. Je me retourne : c'était lui. Vingt ans après, avec un sourire un peu plus supportable : « Bonjour, Monsieur le professeur, où allez-vous ? » « Je dois aller à Milan ». « Écoutez, je dois aller à Varese, mais je vais à Milan avec vous, comme ça, on peut discuter ». Et il est venu à Milan avec moi [...]. Il était là, il regardait par la fenêtre du train, et j'observais sa silhouette, différente d'avant. Et d'ailleurs, il commence exactement comme cela : « Il faut que je vous dise que vous aviez raison (parce que je lui disais : "Tu changeras quand tu tomberas amoureux d'une fille", et il fulminait quand je lui disais cela au séminaire), vous aviez raison, je suis tombé amoureux d'une fille à laquelle je suis très attaché depuis déjà quelques années, nous avons deux enfants, bref, ce que vous disiez s'est avéré, j'ai changé ». Mais à peine avait-il prononcé ces mots que – tac ! – le masque sceptique apparaît sur son visage (à l'improviste, parce qu'il avait changé), et il déclare : « Mais il y a une chose qui me fait dire, lorsqu'elle se produit : "C'est peut-être moi qui avais raison". Parce que quand je suis avec ma femme et que je lui dis certaines choses : "Je t'adore, pour toujours, aucune autre en dehors de toi, tu es la plus belle du monde", j'ai envie de rire, j'ai envie de rire parce que c'est un mensonge ! C'est un mensonge : vous n'avez pas raison ; on ne sait pas comment résister à ce que vous dites, mais ce n'est pas vrai parce que c'est un mensonge, il y a des moments où cela se révèle être un mensonge ! ».*



*Sur le moment, j'étais un peu embarrassé au début. Tout de suite après, je lui ai répondu à peu près comme cela : « Imagine le visage de ta femme comme un point de fuite, un point qui s'ouvre sur le scénario de l'univers, et à partir de cette ouverture, tu aperçois d'où vient la lumière pour chaque chose, celle qui illumine tout, et d'où vient le souffle qui donne forme à chaque chose. Autrement dit, tu vois ta femme comme le signe du Mystère, le signe d'autre chose. Alors, tu maintiens le sentiment ».<sup>51</sup>*

On comprend mieux pourquoi, pour Giussani, le drame de la liberté se joue, avant et plus qu'ailleurs, dans la dynamique de la connaissance, ce que l'École de communauté sur le chapitre trois du *Sens religieux* nous a récemment permis d'apprécier de nouveau.<sup>52</sup> Cela ne signifie pas, comme une lecture trop rapide de ses textes pourrait le suggérer, que Giussani n'avait pas à cœur le changement de la personne y compris sur le plan éthique. Cela signifie plutôt qu'il a compris que le drame le plus profond de la liberté se situe toujours (et chez l'homme d'aujourd'hui plus que jamais) dans l'action même de connaître et de regarder, c'est-à-dire au niveau de ce que l'on se donne (ou que l'on ne se donne pas) la possibilité d'*arriver à voir*. D'où le fait que l'ascèse, pour Giussani, a à voir avant tout avec les yeux – c'est un chemin d'affinement du regard.<sup>53</sup> Le reste en est la conséquence.<sup>54</sup>

<sup>51</sup> L. GIUSSANI, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, BUR, Milan 2020, p. 556 et 557.

<sup>52</sup> Cf. L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op.cit., p. 43-55.

<sup>53</sup> « Pour aimer la vérité plus que soi-même, pour aimer la vérité de l'objet plus que l'image que nous en avons, pour cette pauvreté en esprit, pour ces yeux grands ouverts sur le réel et sur la vérité comme ceux d'un enfant, il faut un processus et un *travail*. Ici aussi, le travail fatigant s'appelle "ascèse" » (L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op.cit., p. 55).

<sup>54</sup> Au passage, je ne crois pas que ce soit un hasard si la vie hyper-technologique et frénétique qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines est connotée d'un pansexualisme proportionnel à la pauvreté d'éducation au silence et à l'art de la contemplation. En effet, la chasteté est une valeur compréhensible uniquement pour celui qui connaît le goût de la contemplation, car c'est précisément et uniquement en faisant ce type d'expérience que l'on apprend à *sentir* la distance comme *moyen de pénétration* au cœur des choses et des visages, plutôt que comme simple abstention ; comme chemin vers une possession pleine de goût plutôt que vers l'amère privation. À l'inverse, la valeur de la virginité ne pourra que rester un ultrason pour celui qui n'a jamais été initié par personne à cette expérience.

#### 4. « Un nouveau foyer » : la compagnie vocationnelle

Dernière étape. L'une d'entre vous, chez qui je dînais il y a peu, me disait : « Don Paolo, tout cela est beau et désirable, mais ensuite, quand je suis au travail devant ma cheffe, ou simplement au milieu de la journée, *seule* face aux circonstances, c'est comme si cela semblait abstrait, c'est-à-dire impossible à vivre ». Là, je me suis permis de l'arrêter, pour l'empêcher de perdre en cours de route l'importance de ce qu'elle-même avait dit : « Tu as raison, lui ai-je dit, *toute seule*, tu ne vas nulle part ». D'ailleurs, si nous lisons le prologue des statuts de la Fraternité, que nous avons inséré dans l'ordre du jour de ce rassemblement, qu'y trouvons-nous ? Quel est le but de la Fraternité de CL ?

*La nature spécifique [du] charisme [de CL] peut être décrite ainsi : [premièrement] – l'insistance sur la mémoire du Christ comme affirmation des facteurs originels de l'expérience chrétienne, en tant que générateurs de la véritable image de l'homme [et il me semble que nous en avons déjà pas mal parlé] ; [deuxièmement] – l'insistance sur le fait que la mémoire du Christ ne peut être engendrée que dans l'immanence à une communion vécue.*

Voilà : les yeux nouveaux dont nous avons parlé ne s'affinent pas en regardant un « tuto » sur YouTube ou en fréquentant le cours de *self-coaching* de tel ou tel gourou. La mémoire du Christ, qui est la véritable force motrice du changement de notre mentalité, « ne peut être générée », dit don Giussani, « que dans l'immanence à une communion vécue » (avec toutes les précisions faites en assemblée).<sup>55</sup> Attention : don Giussani ne dit pas que la communion vécue génère la foi. La foi nous est donnée par grâce, par un événement de grâce qui survient comme et quand Dieu le veut et qui,

---

Pour approfondir cet aspect, je me permets de renvoyer à : P. PROSPERI, « Do Not Hold Me: Ascending the Ladder of Love » – *Communio* ICR 45 n. 2 (Summer 2018).

<sup>55</sup> L. GIUSSANI, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, cit., p. 233.

objectivement, s'appelle « baptême ».<sup>56</sup> Giussani affirme plutôt que l'immanence à une communion vécue est nécessaire pour susciter en nous la *mémoire* – donc justement, comme on l'a dit, la foi en tant que principe d'une nouvelle manière de vivre la réalité.

C'est seulement dans une communion vécue, donc, que la mémoire trouve la nourriture et le soutien nécessaires pour informer la vie.

Revenons à notre « plongeon de Pierre ». Il est intéressant de noter que Pierre ne reconnaît pas de lui-même Jésus qui se tient sur le rivage, mais parce que le disciple bien-aimé le lui souffle.

Que c'est beau : celui qui plonge d'un coup, comme un amoureux qui aperçoit tout à coup sa belle dans la foule, c'est Simon. L'acte de mémoire, l'élan du cœur, est toujours personnel : c'est *le mien* et *le tien*. Pourtant, c'est comme s'il ne pouvait pas être amorcé sans l'aide des nombreux Jean que le Seigneur place à nos côtés, comme compagnons de route.

Un autre passage du quatrième Évangile, illustre encore mieux ce point, avec encore une fois Pierre dans le premier rôle. Il s'agit de la célèbre scène du triple reniement.<sup>57</sup> Parmi les détails de ce récit, je vous invite à remarquer avant tout le feu à côté duquel Pierre se trouve quand il renie Jésus.

*Cette jeune servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, l'un des disciples de cet homme ? » Il répondit : « Non, je ne le suis pas ! » Les serviteurs et les gardes se tenaient là ; comme il faisait froid, ils avaient fait un feu de braise pour se réchauffer. Pierre était avec eux, en train de se chauffer. (Jn 18, 17-18)*

<sup>56</sup> Ce n'est pas un hasard si l'aveugle de naissance ne recouvre la vue qu'après s'être lavé à la piscine de Siloe (qui signifie *Envoyé*, observe Jean : une allusion à l'Envoyé du Père, à savoir Jésus ?), Jésus « lui dit : "Va te laver à la piscine de Siloé" – ce nom se traduit : Envoyé. L'aveugle y alla donc, et il se lava ; quand il revint, il voyait » (Jn 9, 7). Comme les commentateurs de tout temps n'ont pas manqué de le remarquer, il s'agit ici d'une allusion claire au rite du baptême.

<sup>57</sup> Curieusement, Jean coupe en deux le récit de cet épisode (je ne m'attarde pas ici sur la raison). Nous nous intéresserons à la première partie.

Dans ce cas encore, comme d'habitude, il est juste et bon de se demander : pourquoi Jean, après avoir raconté les deux premiers reniements, emploie-t-il un verset entier pour nous informer que les serviteurs et les gardes se trouvaient autour d'un feu parce qu'*il faisait froid*, et que Pierre aussi était avec eux *en train de se réchauffer* ? Quelle importance ?

Il est clair qu'ici encore, il ne s'agit pas seulement d'un amour du détail. Non, Jean nous invite une fois de plus à lire entre les lignes (avec les *yeux de la foi* !). Demandons-nous alors : que représente le feu (ou plus précisément le foyer, c'est-à-dire le feu allumé par l'homme) dans l'antiquité ? La réponse, moins évidente pour les modernes que nous sommes, est que le foyer, pour l'homme antique, est synonyme de maison. Là où il y a une maison, il y a un foyer, il y a le feu. Mais la maison est aussi le lieu où l'homme vit avec sa famille, avec les autres. Le feu se met alors immédiatement à symboliser cet abri, cette source de sécurité que tout individu trouve dans son clan. La véritable maison, le véritable foyer de l'homme, ce sont ses liens. L'homme est relation, c'est un « animal politique », disait Aristote.<sup>58</sup> En négatif, cela signifie : quand on se retrouve *seul contre tous*, quand on n'a pas le soutien des « *siens* », pour avoir une place autour du foyer, on se trouve, sans même s'en apercevoir, à renier jusqu'à sa propre mère. Parce que seul, on ne tient pas, il fait trop froid. Et non seulement le froid coupe les jambes, mais il trouble aussi la vue...

Permettez-moi une brève parenthèse autobiographique, avant de terminer. Comme certains d'entre vous le savent, avant de partir pour l'Amérique, j'ai passé cinq ans en Russie. Eh bien, j'étais toujours impressionné, en écoutant les récits que la dame âgée qui m'enseignait le russe me faisait des années de Staline, par le fait que même des personnes de grande envergure (des littéraires, des philosophes, des scientifiques) aient pu témoigner un tel enthousiasme pour Staline et son régime. Bien sûr, on ne peut pas généraliser. Et pourtant, l'idée que j'ai eue à ce moment-là, c'est qu'au moins certaines de ces illustres personnalités de l'époque étaient de

<sup>58</sup> Aristote, *Politique*, Livre I.

bonne foi. Certains ont sûrement feint par peur. Mais il semble que certains étaient vraiment sincères. Comment l'expliquer ? À mon avis, cela s'explique par le fait que quand on est entouré de personnes qui pensent *tous* d'une certaine manière, qui répètent du matin au soir que le vert est orange, on finit par se convaincre que l'on se trompe et que le vert est vraiment orange « très orange », tant est fort, en nous, non pas tant l'instinct de conservation que le besoin de communion !

On comprend alors la nécessité vitale de ce que Giussani appelle « immanence à une communion vécue ». Dans un monde où tout conspire à nous convaincre que « les fous, c'est nous » (pour faire écho au chanteur italien De Gregori),<sup>59</sup> il est de fait impossible de ne pas finir par se conformer et vivre comme tout le monde si l'on n'a pas un « foyer alternatif », capable de réchauffer de sa flamme notre cœur au point de le faire brûler d'amour pour le Christ, coûte que coûte ; capable d'éclairer de sa lumière nos esprits, autrement si facilement exposés à partir « à la dérive par tous les courants d'idées ».<sup>60</sup>

Ce n'est pas un hasard s'il y a un seul autre foyer dans tout l'Évangile de Jean, en plus de celui auprès duquel Simon renie Jésus. C'est le foyer autour duquel les sept disciples se rassemblent, invités par le Ressuscité.<sup>61</sup> Autrement dit : ce qui fait passer Simon du vil renégat au témoin intrépide du Seigneur, capable de donner sa vie pour Lui (cf. *Jn* 21, 18), ce n'est pas seulement « sa » foi individuelle dans le Seigneur. C'est aussi la persistance de cette communion ecclésiale, qui est le lieu concret dans lequel cette foi est constamment ravivée – le lieu concret dans lequel Il se rend perpétuellement Présent, jusqu'au jour de Son Retour.

<sup>59</sup> « “Mais je n'y tiens plus”, et les fous c'est vous / Ils pensèrent tous derrière leurs chapeaux / “Le marié a perdu la tête ou alors il a bu” » (F. De Gregori, *Alice*, tiré de l'album *Alice non lo sa*, 1973 - It, ©Universal Music Publishing Group).

<sup>60</sup> *Éph* 4, 14.

<sup>61</sup> « Une fois descendus à terre, ils aperçoivent, disposé là, un feu de braise avec du poisson posé dessus, et du pain. [...] Jésus leur dit alors : “Venez manger.” Aucun des disciples n'osait lui demander : “Qui es-tu ?” Ils savaient que c'était le Seigneur » (*Jn* 21, 9.12).

Comme vous l'aurez remarqué, le troisième des trois piliers du charisme qui était à l'ordre du jour n'a pas été traité. Alors je voudrais le lancer comme provocation et comme défi (donc à méditer) notamment en préparation de l'assemblée. Je me limite à le lire et à le confier à votre réflexion, et peut-être aux dialogues entre vous, jusqu'à l'assemblée de demain. Il serait beau que quelques réflexions se dégagent aussi sur ce point. C'est comme s'il nous montrait le revers de la médaille du deuxième point. Le deuxième point était que la mémoire suscite la communion. Le point trois est l'insistance sur le fait que la mémoire du Christ tend inévitablement à susciter une communion visible et pleine de proposition dans la société. Autrement dit : la communion suscite la mémoire, et la mémoire suscite à son tour la communion.

Samedi 25 novembre

---

## EXTRAITS DE LA SECONDE ASSEMBLÉE

**Giovanni.** *Je voulais raconter trois faits par rapport à ce qui s'est passé hier, dans l'assemblée et dans l'enseignement. Il y a deux ans, mon fils est né : Matteo Enzo. Il est né dans des conditions désespérées parce que ma femme, à son huitième mois, a eu un décollement complet du placenta. Par miracle, elle a été sauvée, mais pour Matteo, la situation était très grave. Je me souviens que lorsque je suis arrivé aux soins intensifs, je l'ai vu dans son berceau, tout beau, et ma première réaction a été de me dire : « Quelle arnaque ! » En tant que médecin, j'ai vu l'encéphalogramme, j'ai compris un peu la situation et j'ai dit : « Quelle injustice on t'a faite ! » Le soir, comme nous ne savions pas comment la situation allait évoluer, nous avons dit au chef de service : « Si son état empire, baptisez-le ». Il était athée et répétait : « Je ne crois pas, mais je respecte. D'accord, d'accord. » Le lendemain matin, nous avons réussi à le faire baptiser, ce qui était un peu exceptionnel car nous étions au milieu de la deuxième vague de Covid. Un prêtre de la Fraternité Saint Charles, le père Luca Montini, est venu le baptiser. Pendant qu'il le baptisait, je regardais l'électroencéphalogramme et ma vision était superficielle, j'ai dit : « Allez, fais le miracle. Vas-y ! » À ce moment-là, je me suis souvenu d'un témoignage que j'avais entendu pendant mes années d'université : une jeune fille qui, parlant de sa mère atteinte d'une tumeur, avait dit qu'elle avait prié pour le miracle de la guérison, mais avait ensuite reconnu que le vrai miracle était la façon dont sa mère avait affronté la maladie et la mort. J'ai donc prié pour ne rien manquer, pour voir tout ce qui se passait. La grâce a été la suivante : j'ai vu ma femme dont les yeux brillaient (elle voyait son bébé pour la première fois), tous les amis qui avaient envahi le service, et mon fils, ce soir-là, alors que je lui disais au revoir (le lendemain, nous devions débrancher les machines) et que je mettais mon doigt dans sa main, il l'a serré, et j'ai été fou de joie. Tout le monde m'a regardé comme un fou et j'ai*

dit : « Mon fils m'a serré la main ! ». Cette présence (nous, nos amis) était tellement forte que j'ai découvert que maintenant, quand il y a une famille dans la même situation que la nôtre, c'est le chef de service athée qui propose lui-même le baptême. La deuxième chose, c'est que lorsqu'on se jette dans l'amour du Christ, même le joug est léger. Cette année, nous avons appris que nous attendions un petit garçon, Manuel. La grossesse a été très compliquée dès le début ; une semaine avant que la vie extra-utérine soit possible, ma femme a eu une infection à l'utérus, et il a fallu décider de l'enlever, car sinon elle serait morte dans la demi-heure. Je me souviens que cette nuit-là, j'ai commencé à marcher dans la maison, d'avant en arrière, sans arrêt : je pensais à elle, à Manuel, à notre fils Paolo, qui a quatre ans... Mais une chose m'a frappé parce que, dans la douleur absolue, je voulais encore être heureux et je ne pouvais pas me l'expliquer dans l'étourdissement de cette circonstance, jusqu'au moment où j'ai regardé mon fils Paolo. Ma femme a été clouée au lit pendant cinq mois et ces cinq mois ont été très lourds pour Paolo. Nous lui avons demandé beaucoup de sacrifices, mais nous nous sommes efforcés de faire en sorte qu'ils soient pour lui et non contre lui. Je me suis rendu compte que Dieu avait fait exactement la même chose avec moi, parce que je regardais les amis du mouvement qui nous tenaient compagnie, et tenir compagnie à des parents qui ont déjà perdu un enfant en sachant qu'ils risquent d'en perdre un autre n'est pas facile. Pourtant, il y avait ce groupe d'amis, Memores Domini et prêtres, qui nous invitaient à dîner, soit en groupe, soit seuls. Lors de ces dîners, nous ne parlions pas de notre situation, mais ma femme et moi disions à la fin de la soirée : « On respire ». Parce qu'ils regardaient tous la même chose que moi, eux dans leur vocation, moi dans la mienne. Ma vocation de père, de mari, est en communion avec la leur. Quand on nous a dit qu'il fallait opérer ma femme, elle qui était cliniquement presque mourante, elle s'est redressée sur les coudes devant le gynécologue qui s'occupait d'elle et qui allait l'opérer peu après, consciente que l'enfant qu'elle portait allait mourir, elle l'a remercié et lui a dit : « Nous avons décidé de lui donner Diego comme deuxième prénom, comme toi, pour la compagnie que tu nous as faite ». Pour moi, voir cela était déjà un signe que Dieu vainc la mort. La dernière chose, c'est ce que



*tu as dit à propos du cri. Quand ma femme est rentrée de l'hôpital, pendant les vingt premières minutes, notre fils Paolo lui a raconté toutes les belles choses qu'il avait faites pendant son absence, puis il a regardé son ventre et a dit : « Mais mon petit frère est né ? ». Et elle a répondu : « Oui, mais il est allé à la maison de Jésus ». Et là, ça a été comme une gifle pour lui, parce qu'après la mort de Matteo, il attendait vraiment avec la conscience d'un enfant plus âgé. Pendant un mois, c'était la rage absolue (le cri) : il commençait à donner des coups de pied, il venait et disait : « Dis-moi que je suis méchant ! », « Mais tu n'es pas méchant », « J'ai besoin que tu me dises que je suis méchant, parce qu'au moins je sais pourquoi je suis en colère ». Et il allait voir les autres et leur disait : « Jésus a fait quelque chose de méchant : il a pris mon frère ». Un jour, il était sur le canapé avec ma femme et il lui a dit : « Maman, demande à Jésus s'il veut bien me donner un autre petit frère ». Et elle : « Écoute, le ventre de maman ne peut plus avoir de petits frères ». Et lui : « Beh, c'est lui qui trouvera comment faire ». Alors ma femme lui a dit : « Pourquoi tu ne le lui demandes pas ? » « Je regarde des dessins animés, je suis occupé ». Comme la question n'était pas résolue, deux jours plus tard, elle l'a mis au lit et il a dit : « Maman, reste ici ». Il est allé sur notre lit, où il y a une image de la Sainte Famille, et ma femme l'a entendu dire : « Jésus, d'accord, tu as pris mon petit frère, d'accord, mais je te demande un autre petit frère. C'est toi qui décides du moment et de la manière ». Puis il s'arrête et dit : « Et merci d'avoir ramené maman à la maison ! ». Cela m'a étonné parce que mon fils avait une clarté dans sa relation avec Dieu, une familiarité, une paternité, que j'ai regardée, parce que souvent il arrive que l'on se cache et que l'on dise : « Oui, d'accord, il a rejoint le Seigneur », comme si l'on mettait un peu de baume sur la douleur. Au contraire, mon fils a cette liberté de se mettre en colère dans une relation de filiation qui lui a fait dire la vérité : « C'est toi qui décides » et « Merci parce que maman est à la maison ».*

**Père Paolo Prosperi.** Merci, Giovanni. Les enfants, quel mystère les enfants ! Je voudrais le rencontrer, ton fils. Moi aussi quand j'étais enfant, je me suis disputé de façon similaire avec Jésus...

**Belen.** Hier, vous avez laissé comme question pour cette assemblée le troisième point des Statuts de la Fraternité : « l'insistance sur le fait que la mémoire du Christ tend inévitablement à engendrer une communion visible et riche de propositions dans la société ». Ma réaction a été la suivante : « Je n'ai rien à dire, parce qu'il me semble que je ne génère rien dans la société ». Cela m'a laissé une amertume et une question. Pour moi, penser à la société et au monde, c'est d'abord penser à l'endroit où je travaille : un fonds d'investissement qui développe des projets d'énergie renouvelable. C'est un travail que j'aime beaucoup, mais c'est un monde où tout est performance et argent. Je dis toujours le matin : « Dieu, voici mes mains pour qu'elles Te connaissent ». C'est seulement grâce au regard du Christ que j'ai reçu et que je reçois sur moi-même, que je réalise chaque jour que je ne suis pas là pour gagner de l'argent, mais pour le bonheur des gens. Et cela donne lieu à un nouveau regard sur les gens, par exemple cela me fait partager ce que je sais avec les autres, pour qu'ils apprennent le métier, ce qui n'est pas habituel. C'est vraiment de la mémoire du Christ que naît un nouveau regard. Mais il me semble que cela ne change rien chez les autres et ne génère pas du tout une communauté « visible et riche de proposition ». Quelle est cette « communion visible et riche de proposition » dans la réalité dans laquelle chacun de nous se trouve ? Et quel est le lien avec la mission ?

**Père Paolo Prospero.** Bonne question. Merci, Belen. Je pense que c'est une question que beaucoup ressentent.

**Angelo.** Hier, nous avons dit que la mémoire du Christ ne peut être générée que dans l'immanence à une communion vécue. Il faut donc une communion pour vivre la mémoire. Pour moi, c'est très vrai, surtout dans deux aspects : la relation avec ma femme et le groupe de Fraternité. Il me semble cependant que souvent notre communion ne génère pas une proposition visible et présente dans le milieu de vie, comme mentionné plus haut. Que manque-t-il donc ? Je pose cette question parce que je pense que le thème de la « présence dans le contexte » est l'une des dimensions de notre charisme que nous avons le plus besoin de retrouver. À ce propos, je voulais lire un passage

de Giussani extrait du livre que tu as cité au début, *Certi di alcune grandi cose, qui, à mon avis, est une description révolutionnaire de ce que signifie être présent* : « La présence surgit comme une humanité changée : la présence est quelque chose qui perturbe la situation à travers une perturbation présente dans notre vie. C'est parce que quelque chose me perturbe que je change, et ce changement perturbe la situation dans laquelle je me trouve ». Et la manière dont il conclut est très belle, quelques pages plus loin : « La présence est le goût avec lequel nous vivons notre expérience de foi » (p. 10). Je suis frappé par le fait que, contrairement à notre mentalité, la présence n'est pas une activité, mais une passivité. Et cela me semble également lié à l'adverbe « inévitablement » du troisième point de l'introduction (la mémoire du Christ tend inévitablement à générer une communion visible et riche de proposition dans la société).

**Père Paolo Proserpi.** Excuse-moi, mais je suis pour l'*et et* catholique. Alors, quand j'entends que « ce n'est pas » une activité, la moutarde me monte immédiatement au nez (pardonne-moi : je n'ai rien contre toi, c'est juste la façon dont tu t'exprimes qui me dérange...). Pourquoi n'est-ce pas une activité ? C'est aussi une activité, au contraire ! Ce n'est pas seulement de la passivité. Sinon, nous sommes luthériens, pas catholiques. C'est d'*abord* une passivité, bien sûr, mais c'est aussi une activité. Mieux : c'est une passivité active, c'est se faire activement passif. Ce que nous avons appelé hier « réceptivité », c'est justement cela : laisser activement place en moi à l'action d'un Autre – l'adjectif *actif* soulignant qu'entre en jeu la liberté, une *énergie de liberté*. Qu'est-ce que la foi, qu'est-ce que l'espérance surtout, si ce n'est faire *activement* place en moi à un Autre ? L'espérance est-elle passive ? Oui et non ! Elle est passive parce que lorsqu'on espère l'aide de Dieu, on Le laisse faire. Mais ce « laisser faire » est actif. D'ailleurs, c'est parfois très difficile ! Je me trompe ? En résumé, la femme, pour recevoir la semence qui la rend féconde, n'est pas simplement passive. Elle est active (espérons-le !) dans cette réception. *Et et* : c'est une synergie de grâce et de liberté. Dieu nous permet d'y mettre du nôtre (et cela aussi est un don). Nous y reviendrons peut-être.

**Michela** (nom d'emprunt, ndlr). *Avant de venir ici à Assise, il s'est passé au travail quelque chose qui m'a émue et la leçon d'hier me la rappelé. Je travaille en étroite collaboration avec un juge. Au cours des deux dernières années, après avoir constaté le sérieux de mon travail, il s'est joué dans le rapport avec moi, et d'une estime professionnelle est née une estime humaine, si bien que je l'ai même invité à une réunion de notre centre culturel. Non seulement il est venu, mais il a aussi invité d'autres collègues. À cette occasion, il s'est rendu compte que j'étais chrétienne. Or, il est très éloigné du christianisme et de toute forme de sociabilité. L'autre jour, j'ai posé un congé pour venir ici et le jeudi (qui est le jour de l'audience, où il tient particulièrement à ce que je sois là), en milieu d'après-midi, je devais partir. Il l'apprend et m'invite à déjeuner, avec un stagiaire. Il me demande où je vais disparaître pendant deux jours et je lui dis que je vais participer à un séjour avec des jeunes de toute l'Italie. La stagiaire me dit : « Oui, tu vas avec des gens de Communion et Libération ». Puis, comme il est un peu asocial, il me dit : « Mais comment peux-tu aller avec tous ces gens ? Je deviendrais fou ! » Je lui dis alors : « Ecoute, j'y vais parce que pour moi, ce lieu, la compagnie du mouvement, mes amis, me rappellent qu'il faut vraiment profiter de la vie ». Il me demande alors de raconter ce qui s'est passé ici en mars et je commence à le faire en général. Il m'arrête : « Non, non, plus précisément. De quoi avez-vous parlé ? » J'essaie de lui parler du thème du travail, en partant de l'esclavage d'Égypte à l'esclavage d'aujourd'hui, de la société de la performance, du self-made man... Il me dit à un moment : « Mais c'est moi que tu décris, et cela ne concerne pas seulement le travail, mais tous les domaines, les relations, la conception de moi-même, la relation avec les collègues ». Et il ajoute : « Alors, comment se libérer de cet esclavage ? » Je commence à bafouiller...*

**Père Paolo Prospero.** Viens et vois !

**Michela.** *Je commence à bredouiller quelque chose, puis à un moment donné, je me souviens d'un épisode qui s'est passé au travail et qui a impliqué le bureau et lui aussi. Je lui raconte ce qui m'a permis d'ouvrir grand les yeux face à un collègue et de retrouver, jour*

après jour, le plaisir d'aller travailler. Je lui parle de cette compagnie, de mes amis et du travail que nous nous aidons à faire et à vivre. Il s'exclame : « Incroyable, je voudrais être comme toi ! ». Et la stagiaire, qui jusqu'à la seconde précédente semblait vouloir me mettre en difficulté, déclare : « Moi aussi ». Le juge poursuit : « Mais cela, je le comprends chez toi parce que tu es... », et la stagiaire dit : « Tu es optimiste ». Et le juge : « Non, ce n'est pas optimiste, c'est quelque chose de plus, c'est vraiment une attitude par rapport à la vie. Mais pour quelqu'un comme moi, c'est impossible ». J'essaie de lui dire : « Ecoute, ce n'est pas une capacité de ma part, ce n'est pas un effort de positivité », mais il termine le dialogue avec ces mots : « Je suis enclin au mal ». Donc : c'est quelque chose de beau pour toi, mais rien à voir avec moi. Nous retournons au bureau, et dix secondes après, j'entends le juge crier mon nom. Je vais vers lui et il me raconte un problème de travail qui vient de se produire : « Je suis en colère. Alors, compte tenu du déjeuner que nous avons eu et de l'attitude que tu as, tu me dis maintenant comment affronter ça ». Cela m'a émue, pour plusieurs raisons. La première réaction a été : « Ce que nous avons rencontré est vraiment pour tout le monde, parce que même toi, qui jusqu'à la seconde précédente me disais que ce n'était pas pour toi, face au problème concret, tu ne pouvais que revenir au lieu où tu as aperçu une attitude souhaitable et attirante ». Le lendemain, c'était jeudi, au milieu de l'audience, je l'ai salué et il m'a regardé sérieusement : « Profite bien d'Assise ». Cela m'a beaucoup impressionnée. Il s'est retourné vers moi et m'a dit : « Après, il faut que tu me fasses savoir comment ça se passe ». Cela me touche parce que je me rends de plus en plus compte que ce que j'ai vraiment rencontré est pour tout le monde, que c'est vraiment infini. Et aussi à cause de la gratitude pour le lieu auquel j'appartiens. Cela m'a donné encore une fois le goût de revenir ici. La beauté réelle de cet endroit est aussi un nouveau désir. Et je pense que cela a quelque chose à voir avec le fait de la communauté, parce que cette communauté génère de plus en plus en moi une liberté d'être qui je suis. Il me semble que c'est le fruit le plus important et celui que je vois grandir avec le temps. Et à travers cette liberté, il y a quelqu'un qui devient une présence et une proposition pour tous.

**Père Paolo Prospero.** Juste un bref commentaire. Je ne veux évidemment pas diminuer l'impact de la beauté de ce que Michela nous a raconté. La première réaction qu'il convient d'avoir face à quelque chose d'aussi beau est de le regarder avec émerveillement. Mais il y a aussi dans ce qu'elle a dit la description d'une dynamique qui, à mon avis, aide à éclairer la question posée par Belen.

J'explique. Après avoir écouté l'intervention de Belen et celle-ci, on pourrait dire : « Michela a de la chance, Belen un peu moins. Michela s'en est bien sortie, et pas Belen. Tout dépend un peu des circonstances, un peu de la volonté impénétrable du Mystère de nous utiliser ou non. Point final ». Mais est-ce tout ce qu'il y a à dire ? Ou bien notre liberté est-elle également en jeu dans cette affaire, et si oui, dans quel sens ? Il va de soi que ce n'est pas nous qui pouvons produire un événement tel que celui qui est arrivé à Michela. Mais la question est autre. La question est de savoir si notre liberté peut collaborer avec la Grâce, en « créant » les conditions pour qu'un tel événement se produise (on revient au *et et* catholique !). Or, il me semble que le récit de Michela contient non seulement l'histoire d'un « petit miracle » (c'est aussi le cas), mais aussi une indication de méthode intéressante. En effet, première étape : qu'est-ce qui a déclenché toute cette escalade ? Ce qui a déclenché l'escalade, c'est le fait que Michela a décidé de venir à Assise, de quitter son travail pendant deux jours et de venir ici. Cela a provoqué une « perturbation » inévitable dans le contexte de travail de Michela, pour reprendre l'expression de notre ami de tout à l'heure. La perturbation, c'est qu'il y a une fille « en carrière », une aspirante magistrate, qui s'en va, en prenant le risque de s'exposer à l'incompréhension de son patron. Bon, deuxième étape : qu'est-ce qui a rendu ce risque possible ? Qu'est-ce qui l'a rendu possible ? Elle l'a dit elle-même : ce qui l'a libérée de la crainte et l'a amenée à prendre le risque, c'est son *estime pour ce lieu*, son attachement à un lieu qu'elle reconnaît comme précieux pour sa vie – si précieux qu'elle décide de prendre un jour ou deux de congé pour venir ici : « La première expérience d'Assise a été pour moi une telle source de nouveauté, s'est dit Michela, que je comprends que c'est bien d'y aller, que ce n'est pas du temps soustrait au travail. J'ai besoin d'aller

à Assise justement pour être plus moi-même ici au travail. J'y vais donc, un point c'est tout ».

Troisième étape : quel est le lien avec la phrase de Giussani sur laquelle portait la question de Belen ? Il est évident, car dans cette phrase, Giussani parle non seulement de deux fruits distincts de la *mémoire*, mais il leur donne aussi un ordre. Il dit d'abord que la mémoire du Christ tend inévitablement à générer une *communion visible*, et il dit ensuite que cette communion *visible* devient *riche de proposition dans la société*. Les adjectifs se succèdent : il dit d'abord « visible », puis il dit « riche de proposition ». Voilà : c'est comme si l'intervention de Michela nous montrait en action la progression et le rapport de « cause à effet », pour ainsi dire, qui lie les deux aspects de la communion générée par la mémoire. La *mémoire* du séjour de mars (premier moment) a poussé Michela à décider de venir ici, c'est-à-dire à affirmer *visiblement* son appartenance à notre communion (deuxième moment) ; et cette affirmation, sans même qu'elle le veuille, s'est traduite spontanément en une proposition, en une « perturbation » de son lieu de travail. La proposition n'est donc pas d'abord quelque chose qui s'ajoute à l'affirmation visible d'un attachement, mais le fruit spontané de la « confession », si l'on peut dire, de cet attachement. « Je m'en vais », dit Michela au bureau. Et eux : « Et où vas-tu ? ». Elle commence alors à leur raconter...

Et voici un deuxième point sur lequel je voudrais insister, parce qu'il me frappe aussi. Pourquoi Michela commence-t-elle à « raconter » ? Pourquoi ne se contente-t-elle pas d'inventer une excuse ? Et surtout, pourquoi son récit frappe-t-il ceux qui l'écoutent ? Pour la même raison que celle pour laquelle Michela a décidé d'aller à Assise : parce qu'elle est certaine de la valeur de ce qu'elle a vécu et ressenti lors de notre premier séjour, à tel point qu'elle commence à raconter le « lavement des pieds » à son patron, qui, si j'ai bien compris, n'est même pas catholique...

Nous revenons ainsi à la question de la relation entre étonnement et générativité. On devient témoin en proportion de l'étonnement qui nous remplit. Il n'y a rien à faire, c'est ainsi : « La bouche parle de la plénitude du cœur », disait Jésus.

Mais ce que je voulais souligner, c'est qu'être « riche de proposition », ce n'est pas d'abord faire des choses, inventer je ne sais quelles initiatives (sans rien enlever à l'importance des initiatives, s'il y en a, c'est mieux !) La première façon d'être riche de proposition, c'est d'affirmer avec courage notre appartenance, ce à quoi nous sommes attachés. Dans un monde dominé par l'individualisme et le calcul, ce courage n'est-il pas le témoignage le plus disruptif ?

**Francesco Cassese.** Je n'ai pas compris si tu mets l'accent sur l'affection ou sur le fait d'être prêt à quitter son travail pour...

**Père Paolo Prosperi.** Ce sont les deux côtés de la même médaille, non ? Pourquoi Pierre quitte-t-il le bateau, les filets et les poissons ? Parce que Jésus est sur le rivage. C'est l'affection pour le Christ qui conduit Simon à quitter la barque. Ce qui ne veut pas dire qu'il se désintéresse du bateau. Cela signifie que le Christ l'intéresse davantage, parce que le Christ est celui qui sauve et donne un sens à tout, y compris à ce qu'il fait lorsqu'il est dans la barque. Ce qui me permet de revenir sur le point du rapport entre activité et passivité, que nous avons laissé de côté tout à l'heure : « Ce n'est pas seulement la passivité, c'est aussi l'activité », avons-nous dit. Eh bien, l'expérience de Michela jette aussi une lumière intéressante sur ce rapport, sur cette imbrication de la passivité et de l'activité, qui est comme la trame de notre relation avec le Christ. En effet, au début de la décision de Michela de venir à Assise, qu'y a-t-il ? Il y a une invitation reçue, et en même temps le souvenir d'avoir été frappée par ce qu'elle avait vécu au mois de mars. Au début, il y a donc une « passivité ». Mais à ce moment-là, la liberté, l'énergie active de la liberté, entre en jeu : Michela pouvait aussi décider de ne pas venir. Elle aurait pu se dire : « Ce serait bien d'y aller, mais cette fois-ci, il vaut mieux rester au bureau, vu la situation ». Mais elle ne l'a pas fait. Elle en a décidé autrement, même si elle savait que sa décision pouvait avoir des conséquences désagréables. Son chef, en effet, poussé par la collègue, aurait pu lui dire : « Hé, on n'est pas là pour jouer... ».

Ainsi, la passivité et l'activité ne s'opposent pas. Au contraire, l'une « éperonne » l'autre. L'admiration engendre l'affection et l'af-



fection donne des ailes à la liberté, lui donne envie de risquer, mais sans la forcer à prendre son vol. La décision de la liberté reste une décision de la liberté. L'un dit oui, l'autre dit non. L'un dit oui un jour. Le lendemain, il dit non. C'est le drame de la liberté.

**Salvatore.** *Premier fait. Au cours de cette dernière période, c'est le bazar au travail, en ce sens que nous devons achever une série de chantiers dans les délais impartis, et j'ai été contraint d'embaucher de nouvelles personnes, y compris des étrangers. Je me suis rendu compte, notamment en regardant d'autres chefs de chantier, qu'il y a une façon différente de considérer ces nouvelles recrues, parce que comme l'enjeu est de terminer les travaux, elles pourraient devenir de la chair à canon : « Vous devez travailler. Peu importe comment, vous devez travailler ». Pourtant, je sens constamment quelque chose qui me dérange : face à ces nouveaux, je dois avoir la patience de leur apprendre l'italien, ou de leur apprendre réellement le métier. Pour moi, ce n'est pas de la chair à canon mais quelqu'un qui m'est donné, parce que tout cela est le résultat d'une éducation que je reçois continuellement dans cette histoire. Deuxième fait. Nous avons fait la Collecte et il y a eu une présentation, dans laquelle le président de la Banque alimentaire de notre région nous a lu une lettre d'une bénévole qui a été très impressionnée par le rapport qu'elle a eu l'année dernière avec un homme de couleur qui se trouvait devant le supermarché. À la fin de la journée, cet homme, touché par le regard de cette bénévole, l'a d'abord serrée dans ses bras, puis il a lui aussi offert quelque chose pour la Collecte. Samedi, je suis également allé faire la collecte et j'ai trouvé une femme de couleur qui mendiait. Mais cette fois-ci, j'ai vraiment voulu lui demander comment elle s'appelait, d'où elle venait, et je l'ai même invitée à participer à la collecte. Ce sont deux faits vraiment banals pour moi, mais je me rends compte que le point essentiel que je découvre cette année est le thème de l'appartenance, en répondant continuellement à la question : « Mais moi, à qui j'appartiens ? » Et quand je dis « à qui j'appartiens », j'ai bien à l'esprit l'exemple donné hier par le père Paolo à propos de Pierre, qui court en laissant les filets, au point que je suis continuellement obligé dans ma vie de me dire : « Vers qui est-ce que je cours, en laissant*

*tout derrière moi ? ». C'est le sujet de mes journées, et c'est ce qui m'amène à dire que toute l'expérience que je fais dans le mouvement me propose une augmentation de l'affection pour Celui qui me rend vraiment ma personne et mon cœur. Ensuite, quelque chose de très intéressant se déclenche en moi, au point que je m'implique dans les faits de la réalité. Il me semble que le thème, y compris ces jours-ci, n'est pas l'expérience de la communauté, mais l'expérience de la communion. On ne nous demande pas un certain niveau d'agrégation, mais l'expérience de la communion, qui n'est pas dictée par le fait que toi et moi sommes ensemble, mais que nous nous redécouvrons mis ensemble. Pour moi, c'est libérateur, parce que devant mes ouvriers, ou face à cette femme qui fait l'aumône, je suis là, mais qu'est-ce qui me permet de réagir ainsi, sinon la communion ? Cette expérience de communion m'ouvre à la découverte que la réalité est quelque chose qui m'est donné, de sorte que la relation avec l'instant devient la relation avec le Mystère à travers le visage des circonstances.*

**Federica.** *Pendant les vacances, à la suite d'une conversation avec mon père qui m'avait dit : « Personne ne bat Dieu en générosité », j'ai demandé au père Paolo : « Si c'est vrai, pourquoi ne m'accomplit-il pas dans le lieu où je me trouve ? » La question venait du fait que pour poursuivre la carrière que j'avais entamée, je devais passer très peu de temps à la maison, ce qui rendait la famille et la carrière incompatibles. En répondant à ma question, après avoir cité l'épisode raconté par Pier Paolo Bellini, le père Paolo m'a indiqué que je devais vivre ce qui m'était donné : « La priorité est la famille, il t'est donc demandé de faire ce sacrifice, de partir de là, puis si le Seigneur le veut, il te donnera aussi l'occasion de recommencer à faire le travail que tu aimes... ». J'ai d'abord été contrariée par cette réponse, car ce n'était pas celle que j'attendais. Il est clair qu'elle ne résolvait pas le problème pour moi, mais j'avais maintenu tout au long de l'année une attitude de colère, et elle ne m'avait certainement pas aidée à vivre. J'ai donc décidé d'envisager cette possibilité que le père Paul me suggérait et j'ai commencé à m'engager encore plus dans ce que j'avais à faire, c'est-à-dire m'occuper de la maison. Un jour, alors que j'étais occupée dans les diverses activités, une pensée m'a traversé l'esprit : il y a deux*

*ans, je vivais et travaillais à l'étranger, j'étais au centre du monde, et maintenant j'étais dans l'humilité des petites choses de tous les jours. Cela m'a touchée de moi-même, car cela m'a mise face à ma capacité d'être humble, quelque chose que je ne pensais pas avoir en moi. Cela renforçait, peut-être pour la première fois, le fait que je ne coïncide pas avec ce que je fais et que, paradoxalement, une « non-carrière » me redonnait plus de moi-même qu'un emploi ne pourrait le faire. Puis je me suis souvenue du témoignage de deux amies qui nous racontaient aux vacances que, dans leur vie de couple, faite aussi de la maladie de leur fille et de la dureté de leur travail, elles se demandaient à la fin de la journée : « Où l'as-tu rencontré aujourd'hui ? », pour s'aider dans le mariage et dans leur difficulté, pour voir Son soutien. J'ai donc tenté la même chose. Quand mon mari rentrait du travail, je lui posais la même question. Mon mari s'occupe de l'entreprise agricole familiale, il était donc rentré assez fatigué, et j'ai été très surprise parce qu'il m'a répondu en me désignant de la tête. À ce moment-là, j'ai vu les signes de ma conversion : à travers l'effritement de mon ego, mais pas de mon moi, j'ai réalisé la grandeur de la grâce qui m'arrivait. J'ai compris que j'étais capable d'être humble (au sens franciscain du terme) et qu'aimer, c'est servir. Lors d'un dîner avec des amis, j'ai ressenti le besoin de leur dire cela. Et ils ont demandé à mon mari ce qu'il en pensait, et lui, qui est vraiment peu bavard (d'ailleurs, il s'est rapproché du christianisme récemment, en se mariant avec moi), a répondu : « Qu'est-ce que la divinité si ce n'est une femme qui t'attend et prépare pour toi ? ». Ainsi, cette blessure au travail (qui n'est pas sans douleur, au contraire, elle est toujours là, vivante et brûlante) devient la possibilité d'une relation ; ce qui me déchirait avant, tout simplement, me donne maintenant la possibilité de ne pas recommencer à blasphémer : ce cri s'adresse à Quelqu'un.*

**Père Paolo Prosperi.** Merci.

**Michele.** Je voulais raconter une expérience qui me semble liée au fait que la mémoire du Christ, et donc la conscience renouvelée d'être fils, en nous mettant dans cette attitude de vulnérabilité et d'humble réceptivité à l'écoute dont parlait hier le père Paolo,

conduit à une forme de présence. Je suis médecin généraliste, je travaille dans une petite ville et tous mes patients sont germanophones. Cette année, je suis allé chanter aux funérailles de l'un de mes patients, et je me rends compte que je n'ai fait que suivre ce qui se passait. Il s'agissait d'un patient que je suivais pour des contrôles très simples ; son cancer s'était aggravé, si bien que depuis deux mois, je suis allé à son domicile presque chaque semaine pour le suivre dans le cadre des soins palliatifs. Une fois, c'était le mardi avant Pâques, je suis allé le voir parce que je devais changer son cathéter, ce que j'avais fait très souvent, mais j'ai essayé plusieurs fois et il a commencé à saigner, alors j'ai dit : « Attends, je vais demander à une infirmière de m'aider ». Pendant que j'attends cette infirmière, j'ai envie de lui chanter quelque chose. Après lui avoir demandé la permission, je lui chante *Se tu sapessi du père Anastasio*. L'infirmière arrive, je change la sonde, je rentre chez moi et c'est tout. Le mardi après Pâques, je retourne au travail et les infirmières m'annoncent qu'il est mort. Le matin même, un patient arrive et me dit : « Je suis très ami avec sa femme. Elle m'a dit que vous aviez chanté pour lui et que vous aviez une belle voix ». Sur le chemin du retour, j'appelle ma femme et lui dis : « Je voudrais proposer à sa famille de chanter cette chanson à son enterrement ». Le lendemain, à l'école de communauté, je parle à un ami, je demande à un guitariste s'il peut m'accompagner et il accepte immédiatement. Le soir, j'envoie le texte de la chanson à un ami germanophone ; le lendemain matin, au réveil, le texte est traduit. Je prépare les feuilles pour les donner à l'église à l'assistance. Le lendemain, il devait y avoir l'enterrement, j'appelle les proches, je leur propose, ils acceptent. Je chante donc à l'enterrement et c'est une grande chose : il y avait beaucoup de mes patients, et je me suis rendu compte que je repartais en les voyant comme des frères et sœurs, et il me semble que le regard qu'ils portent sur moi a également changé. Quelques jours plus tard, l'infirmière du cathéter est venue à la clinique et m'a dit : « Je suis retournée dans cette maison, on m'a raconté ce qui s'était passé et j'ai fondu en larmes ». De là est né un beau dialogue sur le cœur : « Mais qu'est-ce qui t'a émue intérieurement au point de pleurer ? » Lorsque nous sommes face à la vérité.

**Père Paolo Prosperi.** Merci.

**Francesco Cassese.** Cette chaîne d'amis qui te disent « oui », le guitariste, le traducteur, qui fait qu'ensuite, tu vas à l'enterrement et tu chantes, et puis encore l'infirmière qui fond en larmes... Eh bien, quand nous entendons raconter ces événements, il est important de comprendre que ce ne sont pas des histoires normales. Nous sommes tellement immergés dans cette compagnie que nous risquons de considérer comme normaux des épisodes qui ne le sont pas du tout. Cette initiative, et ensuite la chaîne de personnes, de disponibilités, d'affirmations de l'autre : pourquoi est-ce important ? Parce que ce qui serait redoutable, ce serait d'être le moyen par lequel le Mystère parvient à l'infirmière – qui constate cette « étrangeté » et fond en larmes, qui sème de cette exceptionnalité – et de passer à côté du goût et de l'étonnement qui naissent quand nous Le voyons à l'œuvre. Tu n'as rien fait d'autre que de dire ce « oui », de donner cette disponibilité. Pourtant, l'histoire que tu as racontée est extraordinaire, elle nous parle d'une Présence bien plus grande que nous. Cela s'appelle la *foi*, c'est-à-dire qu'à un moment donné, on peut dire : « Mais qui es-Tu pour générer une telle expérience ? ».

*Paola.* Tout ce que nous avons raconté me donne un sentiment de responsabilité qui, d'un côté, suscite aussi en moi cette angoisse de la performance... par exemple, maintenant, dans la dynamique de ce que Michele nous a raconté, il y a beaucoup de « oui » et ce n'est pas normal... parce que bien souvent nous disons « non ». Et cela me remue particulièrement, parce que je pense à tant de personnes dans notre histoire qui sont parties à un moment donné, et combien, au contraire, sont dans cette histoire précisément à cause de cet étonnement, de cette humanité différente, de cette chose qui « n'est pas normale ». Cela m'interroge beaucoup. Je sens cette responsabilité qui pèse sur moi, et pourtant je dis : c'est vrai, souvent je suis face à mon mari, mes collègues, mes enfants avec un visage transfiguré, mais parfois non. Je comprends que le fait de baigner dans la compagnie m'aide à avoir un visage transfiguré, mais il est aussi vrai qu'il y a des moments où ce n'est pas le cas et cela m'agace. Je veux mieux

*comprendre ce qu'est cette responsabilité. Tu l'as un peu dit en parlant de la passivité et de l'activité, mais je ne veux pas être la moraliste habituelle, qui fait que « il faut », mais je ressens ce désir profond.*

**Père Paolo Prosperi.** Bien sûr.

*Marco. Hier, dans le passage sur la créativité, tu disais que « c'est le résultat spontané et imprévisible de ton ouverture ». Et c'est très clair. L'exemple de la préparation en amont est également très clair, c'est-à-dire qu'il faut lire les lectures non pas pour prêcher, mais parce qu'elles te serviront. Mais ensuite, tu dis : « Quand on a des responsabilités, la préoccupation de vouloir communiquer ronge tout ». Mais il y a des moments où l'on a des responsabilités : je pense aux enfants, au travail... Comment ces deux choses s'articulent-elles ?*

**Père Paolo Prosperi.** Il dit : il est normal de ne pas se préoccuper du résultat immédiat de ce que nous faisons, mais si l'on nous confie une certaine responsabilité, si l'on me confie la responsabilité d'un certain dossier, d'une certaine personne, il est inévitable que je ressente tout le poids qu'implique cette responsabilité. Et même, si je ne le sens pas, si je ne ressens pas de peur et de tremblement face à cette responsabilité, si je ne ressens pas non plus une juste « envie » de bien faire, cela signifie que je ne m'intéresse pas au bien de la chose (ou de la personne), et que je ne me soucie pas beaucoup de Celui qui m'a confié cette responsabilité. Donc va pour cette histoire de s'émerveiller et de se préparer en amont. Mais lorsqu'on est ensuite confronté à la responsabilité – par exemple, un de nos enfants qui ne veut pas travailler – on ne peut s'empêcher de s'agiter. Alors, comment s'en sortir ? C'était ce que tu voulais dire ?

*Marco. C'est ça.*

**Père Paolo Prosperi.** Très bien.

**Francesco Cassese.** J'essaie maladroitement – je vous préviens – de résumer un point qui émerge. Il s'agit d'une question qui ne naît pas

uniquement de l'extemporanéité de l'assemblée d'aujourd'hui. Il me semble plutôt que c'est une question qui fait son chemin dans le parcours de ces derniers mois, comme un fruit inattendu – du moins en ce qui me concerne – de l'expérience que nous sommes en train de vivre. Nous nous sommes sentis l'objet d'une préférence. Ainsi, nous avons été introduits dans l'expérience de la mémoire du Seigneur. Cette préférence et ce souvenir font en quelque sorte émerger le mot *responsabilité*. Nous sentons que l'expérience que nous vivons est porteuse d'une promesse : promesse d'accomplissement de notre vie, mais aussi promesse pour le monde entier. C'est le premier élément que je souligne, parce que je trouve que c'est un beau signe : cette aspiration à ce que la Présence que nous avons rencontrée soit connue de tous. Mais cette *responsabilité se heurte au* fait que notre présence ne « perturbe » que rarement l'environnement de travail, que notre présence ne génère pas toujours la communion autour d'elle. C'est ainsi qu'en apparence, nous semblons être arrivés au bout de la chaîne avec un échec cuisant. Cette *responsabilité* – née de la rencontre que nous avons faite – nous trouve inefficaces et vidés dans la communication. Alors, père Paolo, je te pose ces questions : qu'est-ce que la responsabilité ? Et quel est le rapport entre cette responsabilité et la vocation ? Qu'est-ce que cela signifie que cette responsabilité fait partie du chemin, quelle fait partie de cet appel ?

**Père Paolo Properi.** Donc, compte tenu de l'heure et de notre fatigue à tous, je me contenterai de donner quelques pistes sur le sujet, et puis demain peut-être, je reviendrai à la question que tu poses, après y avoir un peu réfléchi.

Je voudrais partir de la provocation de Marco. J'ai été très frappé par sa question, parce qu'elle décrit l'expérience d'un enfermement dans lequel je me suis moi aussi souvent trouvé empêtré, *mutatis mutandis*. Je vais la reformuler avec mes propres mots : comment le *pondus*, le poids concret de la responsabilité (tu as donné des exemples et je pense que nous en avons tous cent mille, notre vie est faite de ces poids qui nous pressent, qui nous éperonnent) s'articule-t-il avec ce primat de l'émerveillement dont nous parlions, avec cette « culture de l'émerveillement » dont nous avons parlé ?

Il me semble que c'est un bon point de départ. Il est clair qu'en disant ce que j'ai dit sur ce sujet, surtout dans la première assemblée, j'ai voulu exagérer (et donc simplifier) un peu les choses, pour essayer de faire ressortir le fond, la logique sous-jacente. Dans le concret de la vie, les choses sont plus complexes, plus imbriquées, si l'on veut. J'ai tenu, en polémique avec l'attitude narcissique du *self-made-man*, disons, à insister sur l'idée que notre fécondité, notre générativité est vraiment telle si elle procède d'un accueil, de cette primauté donnée à la grâce d'un Autre, à l'action d'un Autre qui en m'investissant me rend générateur. Ce n'est pas un hasard si j'ai insisté sur l'image de la maternité. Dans la maternité de la femme, cette dynamique est mise en œuvre de manière claire et paradigmatique.

Reprenons donc cette image, et voyons si elle peut nous aider à éclairer la question posée par Marco. En effet, il me semble qu'au moins trois ou quatre de vos interventions, je pense à celles de Belen, de Paola et d'autres, impliquent une sorte d'équation qui risque de s'insinuer en nous. C'est comme si l'on disait : « Si je n'engendre pas, si je suis stérile (au sens de la productivité visible, de la naissance de quelque chose de visible), cela signifie que je ne vis pas l'émerveillement, que je n'aime pas Jésus, que je ne vis pas la mémoire. Si je n'engendre pas, cela signifie que je ne vis pas l'expérience du charisme. Alors que celui qui porte du fruit au sens visible, perceptible, mesurable du terme, celui-là vit vraiment la foi, celui-là fait l'expérience du Christ ». Un peu comme les femmes stériles de l'Ancien Testament, qui pensaient avoir péché en étant stériles, au sens physique du terme. Mais elles n'avaient pas raison, attention ! Il ne faut pas confondre la *fécondité* avec le résultat visible et immédiat de l'engagement. Comme nous le savons, quelqu'un peut être le plus saint d'entre nous, et passer toute sa vie malade dans son lit, à offrir ce qu'il vit pour le salut des hommes. Dans sa vie, il ne verra peut-être jamais le bien qu'il a fait aux autres. Patience, il le verra au ciel ! Ici, il ne verra aucun fruit ? Ici, il en verra, je dirais, surtout un : sa propre humanité qui change (et qui, ce faisant, malgré tout, devient inévitablement lumineuse...).

Il y a cependant un revers de la médaille – et c'est en réalité sur ce revers la médaille, si j'ai bien compris, que Marco a dit qu'il



était coincé. Je le reformulerais ainsi : que l'amour du Christ me libère du résultat, cela veut-il dire que je ne dois pas m'inquiéter, par exemple, si mon enfant grandit tordu au lieu d'être droit ? Cela signifie-t-il, en d'autres termes, que ma relation avec le Christ me rend *indifférent* au résultat de mon engagement ?

C'est là, me semble-t-il, que se pose la vraie question : que signifie exactement le fait d'être libre de tout résultat ? Est-ce mal de m'inquiéter pour mon fils, qui commence peut-être à avoir de mauvaises fréquentations – est-ce mal de sentir *tout le poids* de mon rôle de père, de mon rôle de mère ? Non, ce n'est pas mal. Je n'aimerais pas mon enfant si je ne ressentais pas le « poids » qu'une parole ou une décision de ma part peut avoir sur lui. « Puisque je n'ai pas à me mesurer, puisque ma relation avec le Christ me libère du chantage du résultat, alors je ne m'inquiète plus ». Eh, non ! Il y a manifestement quelque chose qui ne va pas dans cette position non plus.

Qu'est-ce qui ne va pas ? Même si c'est évident, je le dis quand même : ce qui ne va pas, c'est qu'en réalité, entre l'amour pour le Christ et l'amour pour le destin de mon fils, il ne peut y avoir la moindre distance, puisque la *mission* que le Christ m'a confiée est de prendre soin de mon fils. Nous revenons ainsi à Simon Pierre : « M'aimes-tu ? Pais mes brebis ». C'est dans le mot *mission* que se trouve le point d'unité entre l'amour pour le Christ et le désir que mon effort réussisse. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'éducation de mon enfant coïncide avec la mission que le Christ me donne. Ou mieux encore : elle coïncide avec la *manière* dont le Christ m'appelle à participer à *Sa mission*, qui est de conduire le monde à son destin. Savoir cela, s'en souvenir, n'allège pas, il est vrai, le poids de la responsabilité, mais cela me permet de l'envisager sous un autre angle, résolument plus « épique ».

En bref, l'important n'est pas le poids ou l'absence de poids. Ce qui compte, c'est la façon dont on voit ce poids, ce que tu vois « dans » ce poids.

Ceux qui me connaissent savent que je suis un fan du *Seigneur des Anneaux*. Eh bien qui, pouvant être Frodon, c'est-à-dire le porteur du grand « Fardeau » (comme Tolkien désigne souvent l'anneau), préférerait être un hobbit ordinaire, l'un de ceux qui restent dans la Comté ?

La question n'est donc pas le « fardeau » de la responsabilité, mais la façon dont on considère ce fardeau. Sans mémoire, on le voit comme un fardeau et c'est tout. La mémoire vivante, en revanche, amène à le considérer précisément comme une partie du « *Fardeau* » avec un grand F, c'est-à-dire comme *sa propre façon* (cette mission t'est confiée, à toi et à personne d'autre, dit Elrond à Frodon) de servir le Tout, sa façon *personnelle* de donner sa vie pour le salut du monde. C'est une perspective entièrement différente (et plus correspondante !). N'est-ce pas ?

Il est donc juste de ressentir le *pondus*. C'est le signe que nous reconnaissons qu'il existe un lien entre l'accomplissement de notre existence et le résultat ou la « réussite », si vous me permettez l'expression, de la mission qui nous a été confiée. Le problème est que nous ne fixons pas nous-mêmes en quoi consiste cette réussite (bien qu'il soit inévitable de l'imaginer). Est-il normal qu'une femme mariée qui ne peut pas avoir d'enfant souffre ? Bien sûr, car il est dans la nature de sa vocation d'avoir des enfants et de les élever. Mais cela ne signifie pas qu'elle est vouée à l'échec. Cela signifie plutôt que cette vocation devra s'accomplir d'une autre manière, qui reste à découvrir. Entre les deux, il y a tout le travail de la souffrance, le poids de la souffrance d'un chemin qui n'est pas celui que l'on attendait.

Ce qui nous amène à un deuxième point que je voudrais aborder, à savoir la raison *historique* pour laquelle la responsabilité est toujours *aussi* un poids. Un poids non seulement au sens de « *kabod* », c'est-à-dire de « gloire », mais aussi au sens de fardeau, de fatigue. En effet, la femme sans enfant n'est pas la seule à souffrir. La femme qui accouche souffre aussi ! Elles souffrent toutes les deux, même si c'est pour des raisons opposées. Il n'y a rien à faire, l'une ou l'autre souffre. Pourquoi ?

Nous l'avons dit ce matin : parce qu'il y a un *péché originel*.

En effet, enfanter, c'est-à-dire porter des fruits, demande de la sueur et de l'effort parce que toute la réalité, à commencer par celle de notre cœur, porte en elle une sorte de germe de « résistance » au bien, à l'ordre, au destin pour lequel elle est faite. La Bible le dit immédiatement après le récit de la chute (nous aidant ainsi à com-

pléter le discours sur le travail lancé en mars, lorsque nous avons cité le Psaume 8) :

« [18] *Le sol te donnera épines et chardons (...). [19] C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain.* ». (Cf. Gn 3)

Il y a eu la chute. Et depuis lors, on ne peut plus être un « sous-créateur », on ne peut plus générer sans mouiller la chemise. Attention, Dieu n'a pas fait les choses ainsi dès le début. Comme nous l'avons dit en mars, en citant le récit du deuxième chapitre de la Genèse, au début, le travail devait être une pure « joie », un pur don.<sup>62</sup> Bien sûr, nous devons alors nous demander (et nous le ferons dans un instant) si c'est simplement un « malheur » que les choses soient ainsi, ou si, au contraire, Dieu a permis cela parce qu'il avait ses propres plans. Mais avant tout, il faut prendre acte du *fait*, sinon on ne comprend plus rien. *De fait*, que nous le voulions ou non, notre vie est faite de sacrifices. Si vous lisez le chapitre sur le sacrifice dans *Peut-on vivre ainsi ?* vous vous rendrez compte que don Giuss, en formidable réaliste qu'il était, commence par là : tout est fait de sacrifices. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi.<sup>63</sup> Tu es là, tu fais tout bien comme il faut, tu ne fais rien de mal... et ton fils se rebelle. Il te donne un coup de poing comme ça, sans raison. Mais comment ? Mais pourquoi ? Tu ne fais rien de mal, tu l'aimes, tu fais tout ce que tu peux... et il grandit à moitié de travers. Comment expliquer cela ? Cela s'explique par le fait qu'il y a un péché originel. Donc, si tu veux que ton fils grandisse droit, tu dois transpirer trois fois plus, tu dois lutter, tu dois passer beaucoup, beaucoup de nuits sans dormir, parce que tu ne sais pas comment l'aider... et parce que tu sais que même si tu fais tout bien, ce n'est pas sûr que tout se passera bien. Tu ne sais pas. C'est la condition humaine, la douloureuse condition humaine... Tout est plein d'imperfections, tout. Même le visage de ta femme, que tu trouvais si beau quand vous aviez vingt ans, est maintenant plein de rides et tu n'aimes

<sup>62</sup> Cf. « *Tu l'établis...* », op.cit. p. 18.

<sup>63</sup> L. GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 305-332.

pas ces rides. Il faut donc les traverser, il faut aimer traverser « le désert » de ces rides, si l'on veut retrouver l'émerveillement dont nous parlions dans la méditation. Et cette traversée est un sacrifice, tout comme c'est un sacrifice d'élever des enfants, de relever une entreprise, de diriger un bureau...

Bien sûr, comme nous l'avons dit tout à l'heure, il y a aussi un attrait dans cet effort, il y a aussi de la « gloire » à porter le fardeau des autres. Et pourtant : si l'on a un minimum de conscience, et même plus on en a, plus, en regardant sa propre fragilité, on ne peut que trembler à l'idée que le bien des autres dépend de soi. Si on ne tremble pas, si on ne ressent aucun « fardeau » et qu'on prend même plaisir à y penser, alors on n'est pas libre, mais sociopathe (comme il y en a beaucoup). Celui qui ne ressent aucun poids à porter les fardeaux des autres n'est pas libre. C'est un narcissique inconscient et pathologique. Mais plus on aime, comme le dit si joliment Péguy dans son *Porche de la deuxième vertu*, plus on tremble.

Maintenant, une fois tout cela établi, qui nous aide peut-être à sortir d'une interprétation trop romantique de l'icône du plongeur de Pierre, la question devient : que cela coûte un effort, c'est un fait. Mais ce *fait* est-il seulement de la malchance ? Il me semble que c'est là la vraie question : la fatigue n'est-elle qu'un obstacle, une entrave à mon désir de bonheur, d'épanouissement, de vie pleine ? Ou pas ?

Il y a tant de choses que j'aimerais dire sur cette question fascinante. Mais l'heure du dîner approche et nous sommes tous fatigués, aussi me limiterai-je à deux simples remarques.

La première n'est autre qu'un approfondissement de ce que j'ai déjà dit dans l'enseignement de ce matin, en parlant de Pierre qui, d'abord, plonge en abandonnant tous les poissons, et qui ensuite ramène un quintal de poissons sur le rivage. En fin de compte, pour moi, la clé de la question du rapport entre « amour du Christ » et « prise de responsabilité » réside en ceci : de quelle manière le travail de mémoire, c'est-à-dire ce plongeur vers le Christ, change-t-il la manière dont je porte les fardeaux qui me sont confiés ? Que signifie, par métaphore, le fait que je puisse porter un quintal de poisson, comme si ce n'était pas un quintal ? En quoi consiste cette *nouvelle légèreté* ?

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, avec l'aide de Marco et d'autres intervenants, nous a aidés à clarifier ce que cela ne signifie pas : cela ne signifie pas que, comme par magie, la peur de dire ce qu'il ne faut pas à mon fils, par exemple, disparaît. Cette peur reste, et d'ailleurs, il est juste qu'elle reste !

Quelle est donc alors cette liberté ? Cette liberté consiste dans le fait qu'à la racine de ton action, il n'y a plus ton désir de faire le bien, mais il y a la *charité*, c'est-à-dire ton désir de *combien tu aimes* ton Christ et ton fils. Et cela fait bien plus que supprimer l'appréhension ou la fatigue : cela les transforme en un *signe concret* de l'ampleur de ton amour pour le Christ et pour ton fils. On peut le dire autrement : comment la mémoire, c'est-à-dire le fait de vivre la responsabilité comme une réponse au Christ, transforme-t-elle mon rapport à la responsabilité que j'ai ? Elle la transforme dans le sens où elle donne une nouvelle finalité à mon action : la finalité *première* de mon action est mon oui au Christ. Ce qui n'exclut pas, comme on l'a dit tout à l'heure, que je veuille faire le bien. Mais ce désir de faire le bien est comme intégré dans un horizon plus vaste, au centre duquel se trouve ce grand mobile : tout ce que je fais, je le fais pour Toi, ô Christ. Quel est l'effet de cette nouvelle finalité, ou de cette nouvelle racine, sur la dimension de risque et d'effort que comporte toute « mission » ?

Il a une retombée très importante. Pourquoi ? Parce que si ce qui me pousse *d'abord* à agir, c'est de *dire l'amour*, alors le but premier de mon action n'est plus à *la fin*, *après l'action*, c'est-à-dire dans le résultat matériel de l'action (auquel je tiens tout de même, bien sûr !). Mais il est à *l'intérieur* de l'action, c'est-à-dire précisément *dans le don de moi-même, dans le don*. Bien sûr, je veux réussir, et bien sûr, cela me fait de la peine si j'obtiens un mauvais résultat. Mais *tout* n'est pas là ! *Tout* n'est pas là ! Il y a une valeur et donc un goût dans mon don de moi-même qui ne dépend pas du résultat visible de mon don. Quelle valeur ? Quel goût ? Je l'ai dit : le goût de « dire » mon amour. C'est lui qui allège le fardeau, qui le transforme en valeur, en quelque chose d'intéressant.

J'explique par un exemple : imaginons que l'une de nos amies qui nous aide à chanter ce soir doive chanter une chanson en soliste, de-

vant nous tous. Et imaginons aussi qu'elle ne se sente pas très bien, à cause d'un mal de gorge qui l'empêche de chanter comme elle en est capable. Comment pensez-vous que notre amie se sentirait, alors qu'elle attend son tour, si la *seule* chose qui compte pour elle était de bien faire et d'être appréciée par les personnes présentes ?

Bien sûr, il est normal qu'elle veuille bien chanter et nous faire profiter de quelque chose de beau. Si elle a été choisie pour chanter, c'est parce qu'elle chante bien, bien sûr. Et pourtant : si la réalisation de cet objectif est son *seul* (et j'insiste : son *seul*) intérêt, il est clair que notre amie n'aura d'autre choix que de monter sur scène, toute dominée par la terreur que sa voix s'enraye. Et alors (voilà l'ironie) elle finira, d'une part, par ne pas profiter une seconde de sa *prestation* et, d'autre part, par n'émouvoir personne (même si sa voix ne s'enraye pas une seule fois).

Bien, imaginons maintenant un autre scénario. Imaginons que notre amie, avant de monter sur scène, se recueille un instant en silence dans les coulisses. Elle n'est pas bien, elle sait que l'état de sa voix n'est pas comme d'habitude. Le pressentiment qu'elle va bientôt faire un désastre l'assaille, elle rougit de honte à l'idée de l'humiliation qui l'attend. Quelqu'un va sûrement rire, *Oh My God...* Mais voilà : soudain une « autre » pensée l'envahit : « Mais... et alors ? Après tout, qu'est-ce que ça peut me faire ? Seigneur, c'est pour Toi que je fais cela. Malheureusement, il n'y a personne d'autre ce soir qui puisse chanter à ma place. Et donc... mais oui, Seigneur, je le fais. Je le fais pour Toi. Pour Toi. Je le fais parce que Tu me le demandes. Et si ma voix n'est pas la meilleure, tant pis. En fait, Tu sais quoi ? Si quelqu'un rit, tant mieux : je pourrai *d'autant plus* Te montrer qui Tu es pour moi... ».

En fait, je dois avouer que cet exemple est un peu autobiographique. Camu s'en souvient certainement. Nous étions au CLU (CL Université), il y a de nombreuses années, au Pime à Milan. Il y avait une assemblée (très fréquentée) à l'Université catholique et don Giussani était là (c'était une des dernières fois, sinon la dernière, qu'il est venu). Hélas, on m'a confié la tâche de chanter une chanson russe, *Vecernyi svon*, devant don Giussani et toute l'assemblée. Le chœur a attaqué et moi, qui devais être le soliste, je devais

commencer immédiatement après. Mais j'étais tellement ému que ma voix n'est pas sortie, elle n'est pas sortie... et quand elle est sortie... désastre ! Des rires... bref, j'avais l'air stupide. Pourtant, malgré mon amour-propre, je n'ai pas éprouvé de honte particulière au fur et à mesure que ma performance maladroite se déroulait. Pourquoi ? C'est difficile à expliquer. Je dirais que pendant que je chantais, je ne pensais pas à moi. Je n'étais pas concentré sur moi-même (en fait, disons que je l'étais même trop peu !). Je n'ai pas eu honte parce que j'ai senti qu'en fin de compte, ce qui comptait le plus à mes yeux, dans cette tentative maladroite, c'était de dire à cet homme en face de moi mon affection et ma gratitude. Je rectifie : pour être honnête, ce n'est pas qu'il n'y avait pas du tout de honte. C'est plus paradoxal que cela : c'était comme si la vague d'émotion rendait mon chant maladroit encore plus beau à mes oreilles (mais seulement aux miennes !) que si j'avais chanté parfaitement.

Il est tard et Camu doit encore parler. Je réduis donc à l'essentiel ma deuxième remarque, qui n'est qu'un bref commentaire sur l'intervention de Federica.

Si vous y faites attention, Federica nous a raconté, avec un exemple aussi simple que beau, comment se produit ce processus par lequel un « joug » qui était auparavant ressenti comme un fardeau devient, à un certain moment, « doux ». Ce qui m'a le plus frappé dans son intervention, c'est que Federica est arrivée à cette expérience par un chemin très humain, c'est-à-dire un chemin où elle n'a pas du tout renoncé à sa raison, c'est-à-dire à son désir humain d'épanouissement. Elle a plutôt accepté d'élargir sa raison, en faisant place en elle, par un acte de foi, à une hypothèse de plénitude qui dépassait sa mesure, et qu'elle a ensuite surprise comme vraie dans son expérience. Ainsi, elle a pu « goûter » le centuple, c'est-à-dire faire l'expérience d'une réelle satisfaction. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une satisfaction au sens où l'entend le monde. Quelle femme « d'aujourd'hui », en dehors de cette salle (et peut-être même dans cette salle), dirait que Federica a eu raison de faire le choix qu'elle a fait ? A priori, peut-être aucune. Pourtant, en l'écoutant, on sent, on pressent que ce que Federica décrit est souhaitable, correspond. Le paradoxe de l'expérience chrétienne est là. La foi accomplit l'hu-

main, mais elle ne le fait que si l'on est prêt à « se laisser porter » au-delà du simple humain, c'est-à-dire au-delà de ce que notre raison pourrait saisir et expérimenter par elle-même. Voilà ce qu'est la foi, voilà ce qu'elle réalise en nous. En effet, Federica a pu entrer dans cette expérience parce qu'elle a fait confiance, c'est-à-dire parce qu'elle a pris au sérieux les paroles qui lui ont été adressées. Ainsi, ces paroles sont devenues le chemin vers une nouvelle expérience, une expérience qu'elle n'avait jamais vécue auparavant.

Je termine en soulignant que nous touchons ici à l'un des accents caractéristiques de notre charisme : « Il est, s'il change », disait don Giussani. La foi chrétienne se révèle « utile » et donc convaincante, seulement si et dans la mesure où elle permet déjà à ceux qui la vivent dans le présent de jouir au centuple de la relation avec les réalités de ce monde, c'est-à-dire avec ce qui intéresse tout le monde. Avec une observation, cependant : le centuple (c'est ce que nous avons le plus de mal à comprendre, disait souvent Giussani) n'est pas la multiplication quantitative du goût que tout le monde expérimente. Ce n'est pas le fait d'avoir « cent fois plus » ce que tout le monde a déjà. C'est plutôt le fait de posséder, de « goûter et de voir » les mêmes choses d'une autre manière, d'une manière nouvelle – une manière dont le témoignage de Federica, dans sa simplicité, nous a offert un très bel exemple.

**Francesco Cassese.** Moi aussi, je partage volontiers une expérience que j'ai faite. Aujourd'hui, après tant d'années, cette expression a jailli dans mon cœur et est arrivée jusqu'à mes lèvres : « Que Bach est grand ! » Ce matin, les frères franciscains nous ont demandé de célébrer la Messe ensemble et ils ont animé eux-mêmes la partie chantée. Pendant la communion, un frère organiste a joué le deuxième mouvement de la *Suite n°3 de Bach*. L'organiste était bon, mais pas très bon... Et pendant qu'il jouait, je me disais parfois : « Pourvu qu'il réussisse l'accord de la main gauche », car les passages semblaient laborieux et j'avais peur qu'il se trompe. Une fois dépassé le passage avec la main gauche, l'inquiétude portait sur la main droite, là où il y a deux mélodies qui se superposent. J'ai l'habitude d'entendre ce morceau parfaitement interprété.



Pourtant, en écoutant les autres interprétations, je n'ai jamais eu cet élan de dire « Que Bach est grand ! ». Le frère organiste, avec toute son insuffisance, son imperfection et son insécurité, m'a fait retenir mon souffle : « Allez, courage, je suis avec toi ». Pour la première fois, je me suis rendu compte à quel point je désirais qu'arrive l'accord juste, à quel point je désirais pouvoir l'entendre. Aucun d'entre nous aujourd'hui ne serait capable d'écrire la musique de Jean-Sébastien Bach et ceux qui jouent ses œuvres communiquent quelque chose de plus grand, quelque chose d'autre qu'eux-mêmes. Et là, tout d'un coup, cette nouvelle pensée s'est imposée : nous sommes tous comme cet organiste, c'est-à-dire qu'aucun d'entre nous n'est capable de vivre, de transmettre et de communiquer parfaitement ce qu'il a reçu. Bach est disproportionné pour n'importe quel interprète, de même que la relation que nous avons avec le Seigneur n'est pas à égalité. Mais que cette imperfection, cette incapacité puisse coïncider exactement avec la gloire du Christ, qu'à travers ma mesquinerie la gloire du Christ puisse briller encore plus, cela, aujourd'hui, m'a ému aux larmes. Je pense que cela nous aide à comprendre qu'en fin de compte, le thème de la mission n'est pas une question de performance. La trajectoire que nous avons empruntée pour sortir de l'esclavage de la « société de la fatigue » pourrait tragiquement nous ramener à nous mesurer à nos capacités ou à notre manque de capacités. La mission est le plongeon de Pierre qui désire rejoindre le Seigneur et s'oublie lui-même, comme cela arrive aux enfants. Cet amour seul nous fait avancer, peut-être en nous démenant, peut-être en balbutiant Son nom. Nous sommes aussi prêts à faire quelques erreurs d'accord (l'audace ingénue) pour affirmer cette Présence. Ce qui nous a saisis, c'est l'histoire d'un Dieu qui a voulu se communiquer à travers la petitesse humaine.

Dimanche 26 novembre

---

## SYNTHÈSE

Père Paolo Prosperi

Nous voici au dernier acte. Je prends les devants pour qu'il n'y ait pas de doute : ce que je vais dire n'a pas la prétention de résumer la richesse de ce qui a émergé ces derniers jours (je pense surtout aux assemblées). Il s'agit plutôt d'une sorte de réaction à chaud face à ce qui est ressorti de ces derniers jours, pour « relancer la balle ».

Pour introduire mon propos, je voudrais commencer par la chanson que j'ai demandé à nos amis de nous faire entendre (je ne sais pas combien d'entre vous la connaissent) : il s'agit de *All That I Want*, de Rival Sons. Cette chanson m'est chère pour deux raisons. La première est qu'elle m'a été présentée par une amie très chère, Giuditta Zola – fille d'Adriana Mascagni, pour ceux qui ne la connaissent pas (et donc qui ne connaissent rien en matière de chansons). La deuxième, c'est que lorsque je l'ai entendue pour la première fois, j'ai été immédiatement séduit, non pas tant par la musique que par le fait que j'ai tout de suite pensé que les paroles de la chanson étaient dites non pas par un amoureux quelconque à sa belle, mais par le Christ à moi, à tout être humain (*by the way* : lorsque je l'ai dit à Giuditta, elle m'a aussitôt répondu : « Tu sais, je te l'ai fait écouter pour cette raison : je l'écoute de la même façon »).

*Si je pouvais t'aider à me voir / comme je te vois, / je suis sûr (j'espère) que tu aimerais ce que tu vois / [...] Si tu pouvais sentir la douleur au cœur que je ressens / à chaque fois que tu pars, / tu ne partirais jamais...<sup>64</sup>*

---

<sup>64</sup> « *If I could help you see me / The way that I see you / Hope you like what you see / [...] If you could feel my heartache / Each time you walk away / You would never leave* » (Rival Sons, *All That I Want*, extrait de l'album *Hollow Bones*, 2016, © Earache Records).

Ces jours-ci, tant dans les enseignements que dans les assemblées, nous avons beaucoup parlé du regard nouveau que donne la foi, Nous avons entendu de nombreux témoignages, qui ont raconté le changement du regard sur la réalité qui vient de la foi vivante. Pourtant, hier soir, en pensant notamment à la deuxième assemblée, je me suis dit à un moment donné : c'est comme si dans tout ce qui a été dit, même dans les choses que j'ai dites le premier, il manquait quelque chose d'essentiel. C'est comme s'il y avait un point génétique que nous risquons de prendre pour acquis et qui, au contraire, est la clé qui met toute chose à sa place. Quel point ? Je serais tenté de le dire comme cela : quel est le *premier objet sur lequel* la foi me permet de me concentrer ? Le premier objet, la première réalité que nous commençons à voir « dans sa vraie splendeur » grâce à l'événement de la foi, c'est Jésus lui-même, la *personne du Christ*. Combien ont entendu parler de lui ! Pourtant, pour beaucoup, Jésus n'est qu'un nom sans intérêt. Combien regardent le Crucifix, sans que cette figure d'un homme suspendu à la croix ne suscite aucune « perturbation », pour reprendre l'expression utilisée par l'un d'entre vous hier dans l'assemblée.

Nous comprenons ainsi la première et grande fonction du charisme dans notre vie. Qu'est-ce qu'un charisme ecclésial ? Un charisme est ce don de la grâce qui permet à celui qui le reçoit de percevoir la splendeur de l'homme Jésus-Christ avec une force et un accent particuliers – une force et un accent qui sont alors également éclairants pour les autres. Don Giussani a dit : le charisme « introduit à la totalité du dogme »,<sup>65</sup> c'est-à-dire au mystère du Christ. Quelle beauté ! Le charisme est une fenêtre sur le Christ, ce qui signifie : c'est le don fait à un homme d'un regard si pénétrant sur le mystère du Christ, qu'il devient comme une « fenêtre » à travers laquelle les autres peuvent aussi participer à son même émerveillement.

---

<sup>65</sup> Cf. L. GIUSSANI – S. ALBERTO – J. PRADES, L. GIUSSANI, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 139.

## 1. « Nous voudrions voir Jésus »

Voilà, j'ai déjà introduit le premier point de ce matin, que je titre-rais ainsi : « Nous voudrions voir Jésus ». <sup>66</sup>

Comme certains d'entre vous s'en souviendront peut-être, Jean met ces paroles dans la bouche d'un groupe de Grecs qui, étant montés à Jérusalem pour la Pâque (c'était probablement des Craignant-Dieu, c'est-à-dire des sympathisants de la religion juive), ont entendu parler de Jésus. En effet, après la résurrection de Lazare, on ne parlait plus que de lui à Jérusalem, soit avec enthousiasme, soit avec hostilité. <sup>67</sup> D'où la curiosité des Grecs et la demande faite à Philippe et André : « Nous voulons voir Jésus ».

Voilà : nous désirons voir bien des choses. Mais au fond, y a-t-il une curiosité plus forte que celle-là ? « *Nous voulons voir Jésus* ».

« Nous voulons voir Jésus ». Comme il est important de garder ce désir vivant en nous ! Pourquoi ? Pourquoi est-ce important ?

J'y pensais hier encore à la fin de l'assemblée, au fur et à mesure que nous nous concentrons sur le thème de la responsabilité et du poids, de la fatigue qu'elle introduit inévitablement dans notre vie d'adulte (qu'il s'agisse de responsabilités liées à la vocation personnelle – famille, travail – ou de l'engagement dans la construction du mouvement : c'est au fond la même chose). Comme nous le disions hier, c'est une question de réalisme que de reconnaître que la fatigue et le sacrifice sont des dimensions inéliminables de notre vocation (du moins sur cette planète). D'autre part, il me semble qu'il y a un risque en nous, quand nous parlons de ce sujet (et hier j'en ai eu la confirmation) : celui de tendre, sans même nous en rendre compte, à dissocier le discours sur la responsabilité de celui sur la foi, tel que nous l'avons présentée. C'est comme si l'on disait : d'un côté, il y a la foi, ma relation

<sup>66</sup> « Il y avait quelques Grecs parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la fête de la Pâque. Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette demande : "Nous voudrions voir Jésus" » (Jn 12, 20-21).

<sup>67</sup> « La foule rendait témoignage, elle qui était avec lui quand il avait appelé Lazare hors du tombeau et l'avait réveillé d'entre les morts. C'est pourquoi la foule vint à sa rencontre ; elle avait entendu dire qu'il avait accompli ce signe. Les pharisiens se dirent alors entre eux : "Vous voyez bien que vous n'arrivez à rien : voilà que tout le monde marche derrière lui !" » (Jn 12, 17-19).

personnelle avec le Christ ; de l'autre, *ensuite*, il y a mes responsabilités, la mission, conçue comme un ajout juxtaposé, comme un « devoir » dont il faut s'acquitter en contractant ses muscles. Mais ce n'est pas le cas. Si avons encore cette vision, cela signifie que nous devons peut-être nous concentrer un peu plus sur la relation qui lie les deux choses, le mécanisme, pour ainsi dire, qui fait de l'une le « moteur » de l'autre. Quel mécanisme ? En fait, nous l'avons déjà dit : ce qui donne des ailes à notre liberté, ce qui libère notre liberté de tout calcul, de toute peur, de l'auto-mesure continuelle qui alourdit tout, c'est la découverte de l'amour. Ou mieux : prendre toujours plus clairement conscience de *combien* et *comment* nous sommes aimés : « Si tu pouvais sentir la douleur au cœur que je ressens à chaque fois que tu pars, tu ne partirais jamais ». C'est ce « *sentiment* » qui, en s'éveillant en nous, nous rend « respons-ables », c'est-à-dire (étymologiquement) *capables de répondre*, comme Dante l'a exprimé mieux que quiconque (bien qu'il l'ait dit ici par la négative !) : « Amour, qui d'aimer nul aimé ne dispense » (*Enfer*, ch. V, v. 103, in D. ALIGHIERI, *La Comédie*, Paris, Gallimard, 2012) : Amour qui empêche l'aimé (celui qui se découvre aimé) de ne pas rendre l'amour.

C'est le fait de se voir aimé qui ressuscite en nous l'élan de se donner. Ce qui nous ramène à la primauté du « *désir de voir Jésus* ». Si ce qui a été dit est vrai, alors la première responsabilité – la responsabilité qui fonde toutes les autres, pourrions-nous dire – est celle de ne pas éteindre le désir de voir toujours mieux cet Amour, c'est-à-dire (pour revenir à une belle expression de don Giuss, que nous avons déjà citée) d'« *approfondir l'émerveillement* » :

*Il ne faut pas s'inquiéter de s'exprimer, il faut s'occuper d'approfondir l'émerveillement, car approfondir l'émerveillement mène à la juste expression de soi ; tandis que, si on se démène pour trouver une expression de soi-même, on trouvera toujours plus la dispersion de soi-même [...]. Il ne nous est pas demandé de rechercher notre expressivité, il nous est demandé d'approfondir l'émerveillement d'où naît l'expressivité. L'expressivité, c'est-à-dire la fécondité,*

*naît d'un amour, et l'amour est l'émerveillement vers un présent qui s'accueille et s'embrasse, qui se reconnaît et s'accepte.*<sup>68</sup>

Pourquoi Pierre a-t-il changé ? Si vous vous souvenez, dans l'enseignement, nous avons insisté sur le fait que le Pierre de Jean 21 n'est pas le même que le Pierre de Luc 5. Qu'est-ce qui l'a changé ?

*Le fait d'avoir vu, d'avoir expérimenté à quel point le Christ l'aimait l'a changé.* Ce qui a changé en Simon après Pâques, c'est que Simon est maintenant comme « imprégné » d'émerveillement, un émerveillement devant cet Amour sans limites, qu'il a vu et touché dans les plaies encore ouvertes du Ressuscité. De la même manière, nous ne pouvons brûler d'un amour pour le Christ semblable à celui du Pierre de Jean 21 – un amour qui l'emporte sur le sentiment d'inadéquation, sur la peur, sur l'auto-mesure – que dans la mesure où nous commençons réellement à voir et à goûter, ou au moins à sentir la *réalité*, la « *res* » de l'amour du Christ pour nous.

C'est une loi que nous connaissons bien. *Nihil desitum quin precognitum* : on ne désire que ce que l'on connaît. On ne tombe amoureux que d'une beauté que l'on voit. C'est la vision du Beau qui rend amoureux, qui émeut, qui appelle, comme le disait le grand Denys – avec un jeu de mots savoureux – « *Tò kalòn kalei* », ce qui signifie en grec : le beau appelle, attire à lui. C'est de voir la *beauté du Christ* qui nous éloigne de nous-mêmes et nous pousse à nous donner à Lui et pour Lui. D'où mon insistance sur ce que j'ai appelé le « désir de voir » toujours mieux, ou d'approfondir l'émerveillement (ce qui revient au même). C'est le premier travail : désirer le Christ.<sup>69</sup> Ou plutôt :regar-

<sup>68</sup> L. GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, op. cit., p. 204-205.

<sup>69</sup> Lors des premiers exercices de la Fraternité, en 1982, don Giussani affirmait : « Le but pour lequel vous vous mettez ensemble est celui d'être aidés à désirer le Christ et à croire le Christ, un point c'est tout. La force de notre mouvement dans les premières années, c'était cela. Nous avons affronté des problèmes culturels et sociaux en proportion au moins aussi intenses que ceux que nous affrontons maintenant, mais méthodologiquement parlant, nous étions plus clairs, plus nets (mes amis des premières années peuvent le dire) : le point de départ était le Christ, c'était l'émerveillement, c'était la simplicité de reconnaître cet Événement, ce qui arrivait, ce qui était arrivé et arrivait dans le monde : le Christ » (L. GIUSSANI, *Una strana compagnia*, BUR, Milan 2017, p. 65-66).

der le Christ (la mémoire), en *demandant* que s'approfondisse en soi l'émerveillement pour ce qu'Il est, l'admiration pour ce qu'Il est. Car c'est de cela que dépend finalement, pour nous comme pour Pierre, l'irruption en nous d'un élan de réponse qui rend doux tout autre travail.

Un autre passage de l'Évangile de Jean dit tout cela de manière peut-être encore plus puissante que Jean 21. Il ne se trouve pas à la fin, mais au milieu de l'Évangile (et à juste titre, à mon avis !). Au centre de l'Évangile de Jean, c'est-à-dire au point de transition entre le récit du ministère public de Jésus et le grand drame de la passion, il n'y a pas de geste de Jésus, comme on pourrait s'y attendre. Au lieu de cela, il y a le geste d'une femme : Marie, sœur de Lazare et de Marthe, qui verse une livre de nard sur les pieds de Jésus, puis les sèche avec ses cheveux (Jn 12,1-3) :

*Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où habitait Lazare, qu'il avait réveillé d'entre les morts. On donna un repas en l'honneur de Jésus. Marthe faisait le service, Lazare était parmi les convives avec Jésus. Or, Marie avait pris une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur ; elle versa le parfum sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux ; la maison fut remplie de l'odeur du parfum.*

Quelques mots sur le contexte : nous sommes probablement dans la maison de Lazare, à Béthanie, où Jésus est venu secrètement parce qu'il est désormais recherché, les chefs du peuple ayant décidé de l'arrêter, précisément à cause de la résurrection de son ami (Jn 11, 1-54). Lazare, Marthe et Marie sont présents au dîner, ce qui laisse supposer qu'il s'agit en fait d'un banquet d'action de grâce pour le retour à la vie de Lazare. À un moment donné, Marie, comme prise d'un élan incontrôlable, prend cette livre de nard très précieux (une livre romaine fait environ 327 grammes !) et en « asperge » les pieds de Jésus. Longuet, si précieux que, selon Judas, il aurait pu être vendu pour 300 deniers (le salaire annuel d'un ouvrier !), commence évidemment à couler sur le sol et Ma-

rie se penche alors et commence à essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, en partie pour exprimer encore plus sa dévotion au Maître, en partie peut-être aussi pour s'imprégner du parfum très précieux, qu'elle tenait certainement en haute estime. Qui sait combien elle a lutté pour l'obtenir !<sup>70</sup> Pourtant, en ce moment, elle ne s'en préoccupe pas, elle n'y pense pas. Ou plutôt, peut-être y pense-t-elle justement : et c'est précisément pour cette raison qu'elle en répand sur les pieds de Jésus...

Ici, au centre du quatrième Évangile, il y a le geste de dévouement total, comme irréflecti, presque exaspérant, de cette femme qui verse ce qu'elle a de meilleur sur les pieds de Jésus. Le parfum est « très pur et de très grande valeur »<sup>71</sup> dit Jean. Ce qui signifie : non seulement une quantité exorbitante, mais aussi une qualité exquisite : le meilleur de ce qu'elle a. D'où vient un tel geste ?

La réponse est simple : ce geste n'est autre que le retour de la vague d'émerveillement de Marie devant l'amour dont elle a été aimée. Il est essentiel, en ce sens, de relever un lien, un rappel auquel nous ne sommes généralement pas assez attentifs. À bien regarder, lors de sa première venue à Béthanie, Jésus ne s'est pas contenté de ressusciter son frère (ce qui n'est déjà pas rien). Non, Jean nous dit aussi quelque chose d'autre. Il nous dit que Marie, poussée par Marthe, rejoint Jésus alors qu'il est encore à l'entrée du village, et se jetant à ses *pieds* (*ici encore*, les pieds, comme en *Jean* 12,3 : voici le rappel...), elle fond en larmes devant lui. Que fait alors Jésus ? Comment réagit-il, comment répond-il à la douleur de Marie ? « Quand il vit qu'elle pleurait [...] Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion »<sup>72</sup>, et finalement « se mit à pleurer »<sup>73</sup> « *Edàkrusen o Iesous* » : Jésus a pleuré. C'est le verset le plus court de tout le Nouveau Testament. Pourtant, il contient tout.

<sup>70</sup> Selon les spécialistes, la « véritable » épice, le nard (*pistikòs*), était une épice très rare en Palestine (elle n'apparaît que deux fois dans la Bible, dont une fois de manière significative dans le *Cantique des Cantiques* : cf. *Ct* 1 :12 ; 4 :13-14). Selon certains, l'épice proviendrait même des vallées himalayennes de l'Inde.

<sup>71</sup> Cf. *Jn* 12,3.

<sup>72</sup> *Jn* 11, 33.

<sup>73</sup> *Jn* 11, 35.



En voyant Marie pleurer, Jésus avait fondu en larmes. Et Marie ne l'avait pas oublié. Ce mouvement de profonde émotion du Seigneur devant elle, pour elle, elle ne pouvait le chasser de son cœur. Voilà pourquoi elle a fait ce qu'elle a fait au cours du repas. Son geste était comme le retour de la vague de mémoire, pleine d'émerveillement, qui la remplissait.

Permettez-moi alors un dernier zoom, qui donne à l'ensemble la « quadrature du cercle », si l'on peut dire. Si on observe bien, il y a un geste (un seul !) dans le quatrième Évangile qui présente des traits similaires à celui de Marie. Il s'agit du signe accompli par Jésus aux noces de Cana, la transformation de l'eau en vin (*Jn 2, 1-11*). Ici aussi, en effet, nous avons un don qui présente la même double « démesure » que le geste de Marie : une *quantité exorbitante* (plus de 600 litres de vin : cf. *Jn 2, 6* !) et une *qualité bien trop élevée* (cf. *Jn 2, 10* : quel besoin Jésus avait-il de fournir un vin de grande qualité, étant donné que les invités, déjà éméchés, ne pouvaient même pas l'apprécier, comme l'observe le maître du repas ?). « Pourquoi ce gaspillage ? », demande Judas, scandalisé par le geste de Marie. Eh bien, ce gaspillage n'est en fait que le reflet, le miroir d'un autre gaspillage. Ce don total n'est que l'effet produit en Marie par l'émerveillement devant « la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur »<sup>74</sup> de l'amour du Christ – cet amour qui l'a conduit à mourir pour nous.<sup>75</sup>

« Il ne nous est pas demandé de rechercher notre expressivité, il nous est demandé d'approfondir l'émerveillement d'où naît l'expressivité. » Si nous n'aimons pas, si nous nous bloquons (ce qui est normal, c'est tout simplement parce que nous sommes encore en chemin), c'est parce que cet émerveillement est encore immature en nous. Alors, qu'est-ce qui nous aide sur ce chemin d'approfondissement de l'émerveillement ?

<sup>74</sup> *Eph 3, 18*.

<sup>75</sup> Il va sans dire qu'aux yeux de Jean, le vin « gaspillé » à Cana n'est en réalité que le symbole d'un autre gaspillage choquant : celui du sang librement versé par Jésus sur la croix, par amour pour chaque femme et chaque homme.

## 2. Alors le disciple bien-aimé dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! »

Permettez-moi de revenir un instant sur le plongeon de Pierre. Si vous vous souvenez, nous avons souligné dans le dernier point de la leçon que Pierre plonge à la suite d'une incitation de Jean. C'est le disciple bien-aimé qui reconnaît le Seigneur dans l'homme qui se tient sur le rivage et qui ouvre ensuite les yeux à Pierre.

À ce qui a déjà été dit, je voudrais maintenant ajouter un détail, que je trouve intéressant dans notre contexte : qui est le disciple bien-aimé dans le quatrième Évangile ? Il est le témoin oculaire de l'Amour du Seigneur « jusqu'au bout »<sup>76</sup> – le seul qui ait senti battre Son cœur à l'heure où Il a embrassé Son destin au Cénacle ; le seul qui se soit tenu devant lui lorsque la gloire de Son amour a finalement jailli de sa poitrine déchirée sur la croix. Il est donc normal qu'il soit le disciple qui ouvre les yeux de Pierre, celui qui le remet en présence du Ressuscité. C'est juste, parce que c'est ce dont Pierre a continuellement besoin, d'être régénéré et relancé dans sa tâche de pêcheur, dans sa tâche de berger : être mis à nouveau devant la splendeur de l'amour du Christ, dont Jean est le témoin par excellence. Il en va de même pour nous. On ne connaît pas le Christ seul, par une expérience purement individuelle. On approfondit la connaissance du Christ par l'intermédiaire de ceux qui ont vu et entendu avant nous et plus que nous, de ceux qui ont fait une expérience plus profonde et plus complète de Lui.

Cela nous amène au deuxième point que je souhaite aborder, un point qui a été soulevé lors de la première assemblée et qui, d'après ce que j'ai pu constater, a suscité quelques discussions. Il vaut donc la peine d'y revenir.

Si vous vous souvenez, j'ai dit l'autre matin, en réaction à l'une des dernières interventions, que nous sommes souvent tentés d'interpréter de manière réductrice le deuxième point du prologue des statuts de la Fraternité, où Giussani dit que l'expérience vécue de la *communio* (ou « *communionalité* ») est nécessaire pour susciter en nous de la mémoire. Que voulais-je dire ? J'en parlais encore hier avec l'un d'entre vous : je voulais dire qu'il me semble que nous sommes sou-

---

<sup>76</sup> Jn 13, 1.

vent tentés de penser que la fonction éducative de notre compagnie est simplement de mêveiller à la conscience de quelque chose qui est déjà tout entier en moi, que finalement je « sais déjà », un peu comme le fait le Socrate platonicien avec ses disciples. Autrement dit : d'une part, il y a mon ego, qui a cette capacité de relation directe et immédiate avec le Mystère ; d'autre part, il y a la compagnie de l'Église, qui est une aide, certes, mais seulement au sens où elle mêveille à la conscience de quelque chose qui est déjà tout entier en moi. Pourtant, la médiation de la compagnie ecclésiale, comprise au sens catholique du terme, est bien plus que cela : elle est le *véritable intermédiaire* de la nouveauté qui se communique à moi, c'est-à-dire précisément de la connaissance du Christ. En effet, que je le veuille ou non, je ne peux connaître le Christ, je ne peux arriver à « goûter et voir » le Christ tel qu'*Il est réellement* (et non pas tel que je l'imagine), que par l'intermédiaire de ceux qui le connaissent déjà, de ceux qui sont déjà immergés en lui.

Au sens le plus strict et le plus objectif, cela signifie deux choses : premièrement, qu'aucun d'entre nous ne peut accéder au Christ si ce n'est à travers le témoignage des apôtres, qui nous parvient par l'intermédiaire de l'autorité de l'Église ; deuxièmement, qu'aucun d'entre nous ne peut faire l'expérience du Christ sans l'intermédiaire des sacrements (baptême, eucharistie, etc.). Or, l'accent particulier de Giussani consiste à souligner – d'ailleurs en parfaite cohérence avec le Concile Vatican II (j'y reviendrai dans peu de temps) – que ce qui est vrai de l'Église au sens institutionnel du terme, l'est aussi *au sens analogique* (mais non moins essentiel d'un point de vue existentiel) de la compagnie vocationnelle, entendue comme « compagnie guidée vers le destin ». En d'autres termes, on peut dire que la communion vécue, dans le type d'expérience chrétienne à laquelle don Giussani a donné vie, a un caractère que l'on peut qualifier de « presque » sacramentel.<sup>77</sup>

<sup>77</sup> L'expression est de don Giussani, mais elle est largement conforme *ad litteram* à ce que le célèbre premier paragraphe de *Lumen Gentium* dit de l'Église (l'expression *uti sacramentum* est en effet traduite par certains « comme un sacrement » et par d'autres « presque sacrement ») : « Ce qui établit mon visage et ma personnalité, c'est ce qui me crée, qui m'aime au point de me créer. Donc c'est le Christ ! Et Il s'est même mis dans notre compagnie : "À

Que signifie le terme « sacramentel » ? Cela signifie qu'il s'agit d'un moyen de connaître et d'expérimenter le Christ. On ne parvient pas à « voir Jésus » *sans médiation*. On parvient à le voir en entrant dans les yeux d'autres personnes qui l'ont déjà vu et qui le voient – c'est-à-dire, comme nous l'avons dit lors de l'enseignement,<sup>78</sup> par la méthode de la foi.

Mais regardez comme c'est vertigineux : que veut dire Jésus quand, se référant à Jean, à la toute fin de Jean 21, il dit à Pierre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Une phrase énigmatique, sans aucun doute. La plupart des spécialistes d'aujourd'hui s'accordent cependant à dire que le sens le plus probable est le suivant : jusqu'à la fin des temps, jusqu'au retour de Jésus, Jean est destiné à *demeurer* par le témoignage de son Évangile. C'est son don, son charisme. Ce qui veut dire : jusqu'à la fin des temps, celui qui veut voir Jésus le fera en entrant dans les yeux de ce disciple-là. Incroyable ! Jésus dit donc : « Cher Pierre, eh bien oui : tous les chrétiens de tous les temps, des millions et des millions, pour me voir, passeront par les yeux de ce jeune-là, qui nous suit. C'est le cadeau que j'ai voulu lui faire, alors reste en paix et suis-moi ».

C'est cela le catholicisme : le mystère de ce Dieu qui aime tellement l'homme qu'il veut confier la révélation de son visage à la médiation d'hommes de chair et de sang, des pécheurs comme vous et moi.

Et l'expérience « personnelle », que devient-elle ? Et la richesse des charismes, que l'Esprit distribue librement à qui il veut, que devient-elle ? Le Ressuscité n'est-il pas souverainement libre de se manifester à qui il veut ? N'est-il pas vrai qu'un saint François,

---

notre rencontre, un nouvel hôte s'ajoute<sup>79</sup>. Alors, ce qui donne une physionomie à la vie, c'est d'appartenir à quelque chose qui existe déjà, au Christ, et j'appartiens au Christ dans les modalités historiques, concrètes, par lesquelles Il s'est fait connaître de moi, de manière mûre, et donc persuasive et opérationnelle. Ce qui donne une physionomie à la vie est d'appartenir à cette compagnie qui en est le signe efficace, presque sacramentel » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981*, BUR, Milan 2007, p. 464). Dans sa dernière lettre à Jean-Paul II en 2004, don Giussani dit aussi de notre amitié : « Notre compagnie – reconne comme don de l'Esprit précieux et singulier – entre comme part sacramentelle dans son appartenance à l'Église » ([francais.clonline.org](http://francais.clonline.org)).

<sup>78</sup> FRANÇOIS, Lettre encyclique *Lumen Fidei*, 18. Voir ici, p. 45.

puisqu'en nous sommes à Assise, a fait une expérience authentique mais en quelque sorte « nouvelle » et entièrement « personnelle » de Jésus ?

Sans doute, mais cela ne veut pas dire que son expérience l'a conduit *au-delà* du Jésus de Jean et de Pierre. Certes, comme le dit Jésus lui-même, l'Esprit introduit lentement l'Église « dans la vérité tout entière », <sup>79</sup> et en ce sens il peut y avoir des « traits particuliers » de l'unique Jésus, que saint François ou don Giussani ont appris à voir mieux que les apôtres eux-mêmes (!). Mais cela ne signifie pas que l'Esprit va au-delà de ce Jésus qui a dit de lui-même : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ». <sup>80</sup> L'action de l'Esprit n'ajoute pas une virgule au Jésus de Jean et de Pierre. Au contraire, elle fait goûter et voir toujours mieux « la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur » du Jésus de Jean et de Pierre. D'où le paradoxe selon lequel même une personne charismatique comme saint François, qui avait une expérience personnelle du Christ des plus exceptionnelles, avait aussi besoin de passer par les paroles et les yeux de Jean, Pierre et Paul pour *approfondir sa connaissance* de ce Jésus qui lui avait parlé personnellement à Saint-Damien ; il avait aussi besoin de se nourrir aux sacrements et à la sagesse de l'Église.

Bien, il me semble que quelque chose de semblable s'applique à nous, non seulement par rapport à notre sainte Mère l'Église, mais aussi par rapport à notre compagnie. Lorsque Giussani parle d'une nécessaire « immanence à une communion vécue », il ne parle pas seulement d'une béquille sur laquelle s'appuyer lorsque nous ne pouvons pas nous en sortir seuls. La compagnie vocationnelle est bien plus que cela : c'est le lieu par lequel – *par osmose*, dit don Giussani – la nouvelle mentalité et la nouvelle vie du Christ nous sont communiquées. L'une des constitutions dogmatiques les plus importantes de Vatican II, *Lumen Gentium*, consacrée précisément au mystère de l'Église, dit textuellement dans son premier paragraphe que l'Église est « en quelque sorte le sacrement [*veluti sa-*

---

<sup>79</sup> Jn 16, 13.

<sup>80</sup> Jn 14, 6.

*cramentum*], c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ». <sup>81</sup>

Une précision importante : en disant cela, je ne nie nullement que le Seigneur est libre de « *se produire* », c'est-à-dire de se manifester comme il le veut et où il le veut. Que le Seigneur soit ressuscité signifie au contraire précisément ceci : que pour Lui le temps et l'espace ne sont plus des limites, comme aimait à le dire don Giuss, et qu'Il est donc souverainement libre de se manifester à qui Il veut dans les circonstances qu'Il veut, même les plus improbables, même les plus douloureuses (comme certains amis nous l'ont témoigné de manière poignante ces jours-ci).

---

<sup>81</sup> Constitution dogmatique *Lumen Gentium*, 1 ; l'italique est de moi. Bien que ce ne soit pas le lieu pour le faire, il serait intéressant à cet égard d'explorer un jour le lien entre la première et la deuxième partie de l'explication que *Lumen Gentium* offre du sens selon lequel l'Église est un sacrement. Quelle est la relation entre *l'union avec Dieu* et *l'unité entre les hommes*, dont l'Église est à la fois le signe et l'instrument ? Je me limiterai ici à quelques remarques : tout d'abord, comme cela a déjà été mentionné lors de la première rencontre à Assise et comme le Père Lepori l'a ensuite illustré de façon beaucoup plus approfondie dans la deuxième méditation des Exercices de Fraternité (cf. M.-G. LEPORI, *Les yeux fixés sur Jésus, origine et plénitude de la foi*, francais.clonline.org), il ne s'agit pas vraiment de deux fins juxtaposées, ou seulement vaguement reliées l'une à l'autre, comme s'il pouvait y avoir une union à Dieu qui ne soit pas en même temps une unité avec les frères. Le fait est que le Dieu auquel ma relation *personnelle* avec le Christ m'unit n'est pas un « mystère » générique, un Dieu inconnu et sans visage. C'est un Dieu dont la vie bienheureuse est communion, réciprocité d'amour. D'où (deuxième accent) le fait qu'un élément décisif pour vérifier l'authenticité de l'expérience du Christ que fait une personne baptisée est et ne peut être que la charité envers ses frères et sœurs, saint Jean *docet*. Si la vie de Dieu est charité (*1Jn* 4, 8.16) – plus précisément : *charité mutuelle* –, il va de soi que celui qui connaît *vraiment* le Dieu de Jésus ne peut qu'aimer son frère et *désirer* la communion avec lui (même si, pour mille raisons, il est difficile de maintenir ce désir vivant). Sinon, dit Jean, le Dieu qu'il prétend aimer *n'est pas le Dieu de Jésus* : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. [...] Dieu, personne ne l'a jamais vu. Mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et, en nous, son amour atteint la perfection. [...] Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour : qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. [...] Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu", alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas. Et voici le commandement que nous tenons de lui : celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère » (*1Jn* 4, 8.12.16.20-21). À quel point il est vrai que la communion fraternelle est, dans la vie de foi, non pas un moyen, mais une fin (cf. « *Tu l'établis...* », op. cit., p. 55.61), cela se voit de façon encore plus évidente dans les paroles qui ouvrent le final grandiose de la prière sacerdotale de Jésus : « Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes UN : moi en eux, et toi en moi. Qu'ils deviennent ainsi parfaitement un, afin que le monde sache que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (*Jn* 17, 22-23).

Un exemple : comme Camu le sait, j'ai une passion particulière pour les animaux. Aussi, lorsque j'étais à Washington DC, j'allais souvent prier dans un petit bois près de chez moi, qui regorgeait d'animaux (aux États-Unis, même près des villes, la nature est beaucoup plus vierge qu'ici) : cerfs, ratons laveurs, faucons, piverts, hiboux, colverts, etc. etc. Bien, il y avait un de mes compagnons de maisonnée qui était passionné d'adoration eucharistique. Je faisais aussi l'adoration eucharistique avec mes frères (une fois par semaine : c'était la règle). Mais si je dois dire quel lieu m'a le plus aidé à vivre la mémoire du Christ, ce n'est pas l'adoration eucharistique qui me vient à l'esprit, mais les bois de Cabin Jones : le cri du faucon, le bond du cerf, le vol majestueux du hibou grand-duc. Je ne dis pas qu'il doit en être ainsi pour *tout le monde*. J'ai même un peu honte de le dire. Mais pour moi, c'était comme ça, qu'est-ce que je peux y faire ! De fait (et non pas parce que je l'avais décidé), rien ne m'a aidé à faire mémoire du Christ, rien n'a autant évoqué ses « traits inimitables » que de prier en regardant les cerfs sauter, en écoutant les cris des faucons. Mystère de la liberté de Dieu !

Avec une remarque cruciale : pour pouvoir voir les traits caractéristiques de Jésus dans le *cerf qui saute*, je dois avoir à l'esprit *les traits caractéristiques* de Jésus. Sinon, comment pourrais-je les voir dans le cerf, dans le faucon, dans le visage de ma femme ? Si le visage de Jésus est pour moi ce grand inconnu, comment puis-je *le reconnaître présent* ici, ou là ? Pour reconnaître la présence de ta fille dans la foule, tu dois avoir les traits physiologiques de ta fille gravés dans ton esprit. Si ce n'est pas le cas, comment faire ? Il te manque le critère de comparaison. Mais certains objecteront que le critère de comparaison est le *cœur*. Le cœur, comme le dit don Giussani lui-même, est le critère de comparaison pour *reconnaître le Christ*.

Je réponds : sans aucun doute, la confrontation avec le cœur est le critère pour comprendre que le Christ est Celui que mon cœur attend, *quand et si je Le rencontre* (comme ce fut le cas pour Jean et André), en raison de la correspondance que j'expérimente entre Lui et ma personne. Mais le critère pour reconnaître le Christ *présent dans la réalité*, qu'il s'agisse d'un cerf ou d'un pauvre homme dans la rue, *n'est pas et ne peut pas être le cœur seul*. Plus précisément : le

critère est le *cœur*, mais seulement dans la mesure où *le Christ lui-même* y a désormais « fait resplendir » les traits inimitables de son visage (2Co 4,6 !),<sup>82</sup> par l'intermédiaire de la communauté chrétienne, comme le précise don Giussani dans le premier point du texte sur la structure de l'expérience chrétienne, qui nous a été re-proposé au début de l'année.<sup>83</sup> En somme, le critère pour dire si tel visage me rappelle ou ne me rappelle pas *mister X*, c'est le *souvenir du visage de mister X* que je porte *en moi* ; cela me semble clair. Ce qui suppose toutefois que quelqu'un m'ait initié à la connaissance de *mister X*.

D'où une conclusion importante : cela n'a pas de sens d'opposer le caractère imprévisible de la venue du Christ, c'est-à-dire la liberté du Christ de venir à ma rencontre sous des apparences toujours surprenantes et inédites, au fait que l'on connaît le Christ à travers l'immanence dans la compagnie ecclésiale. Si je pense à ma propre expérience, c'est le contraire qui a été et reste encore vrai : il est vrai, en effet, que *la familiarité avec le Christ* que j'ai progressivement acquise en « baignant », pour ainsi dire, dans la compagnie vocationnelle, m'a rendu capable, au fil du temps, d'intercepter la Présence du Christ même dans des lieux, même dans des régions de mon expérience où je n'aurais *jamais* imaginé pouvoir Le trouver.

Avant de passer au troisième et dernier point, une dernière précision, sans laquelle le discours risque de rester tronqué. Je pense qu'il est clair pour tout le monde que lorsque Giussani parle d'*im-*

<sup>82</sup> « Car Dieu qui a dit : Du milieu des ténèbres brillera la lumière, *a lui-même brillé dans nos cœurs* pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ » (2Co 4, 6 ; l'italique est de moi).

<sup>83</sup> « La *rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne qui fait l'expérience ; la réalité existentielle de ce fait est celle d'une communauté illustrée de manière sensible, comme il en est de toute réalité totalement humaine ». Dans le deuxième point, Giussani souligne ensuite : « La valeur du fait rencontré » Jésus-Christ, Son visage « transcende la force de pénétration de la conscience humaine [du cœur humain] et demande une intervention de Dieu pour être bien comprise. En effet, cette intervention même de Dieu, qui se rend présent à l'homme dans l'événement chrétien, exalte la capacité de connaissance de la conscience, adapte l'acuité du regard humain à l'exceptionnelle réalité qui le provoque. On l'appelle *grâce de la foi* » (L. GIUSSANI, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Paris 2006, p. 139-140). Dans *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, il insiste : « Comme Jésus-Christ se donne à moi dans un événement présent, c'est Lui aussi qui fortifie en moi [par grâce] la capacité de le saisir et de le reconnaître » (p. 46).



*manence*, il n'entend pas une immersion *passive* dans la compagnie, comme si cette immersion entraînait *mécaniquement* l'approfondissement de l'émerveillement. Comme nous le savons bien, on peut baigner dans la compagnie et ne pas approfondir l'émerveillement. Qu'est-ce qui fait alors la différence ? Quelqu'un l'a mentionné hier : le fait que ce « bain » soit plein de tout le cri, de toute la soif et de toute la faim de mon cœur. Le fait que *j'en sois* – mais que j'en sois avec un cœur éveillé, un cœur qui demande, un cœur qui supplie, un cœur qui crie. C'est alors que toute la richesse que contient la compagnie commence à briller : « Fais que je te voie ! Montre-toi : que je Te connaisse davantage dans ce lieu ! »

Il me semble juste de dire, en ce sens, que la deuxième condition pour approfondir l'émerveillement est l'humilité – mais l'humilité comprise au sens où le pape François a utilisé ce mot, dans le discours qu'il nous a adressé le 15 octobre de l'année dernière. L'humilité, c'est-à-dire le fait de ne pas prétendre avoir déjà tout compris, tant sur le Christ que sur le charisme qui nous a pris. À la fin de l'Évangile de l'aveugle-né, à un certain moment, Jésus se tourne vers les pharisiens et leur dit ces paroles, à la fois si amères et si ironiques : « Je suis venu [...] pour [...] que ceux qui ne voient pas puissent voir [il parle évidemment de l'aveugle-né, qui non seulement a recouvré la vue mais a aussi cru immédiatement après en Lui au *premier regard*], et que ceux qui voient [ou croient voir, c'est-à-dire qu'ils savent déjà tout ce qu'il y a à savoir sur Dieu : les pharisiens] deviennent aveugles. »<sup>84</sup> Terrible ! Autrement dit : quelle est la condition morale pour arriver à « voir Jésus » de mieux en mieux ? Il n'y en a qu'une : reconnaître de ne pas *voir encore bien*, reconnaître d'être au moins en partie encore aveugle, reconnaître d'avoir encore un infini à découvrir – reconnaître qu'il y a un océan de beauté et de vérité qui s'étend devant soi et qu'on n'a pas encore exploré. En revanche, si on pense déjà tout savoir sur le Christ et le charisme, alors on s'est déjà rangé du côté des pharisiens.<sup>85</sup>

<sup>84</sup> Jn 9, 39.

<sup>85</sup> Je rappelle que dans le quatrième Évangile, le seul homme de Jérusalem qui confesse publiquement sa foi en Jésus est l'aveugle-né. Alors que les pharisiens, qui sont censés voir mieux que quiconque le Messie, ne le reconnaissent pas ! La coïncidence n'est évidemment

### 3. « Et le parfum s'est répandu dans toute la maison » : donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre

À la lumière de ce que je viens de dire, je pense que nous pouvons également mieux comprendre le troisième et dernier point de cette synthèse, que je voudrais consacrer à l'examen du troisième « pilier », si l'on peut dire, de la description du charisme de CL que nous trouvons dans le prologue des statuts de la Fraternité, et que je vais citer à nouveau :

*La mémoire du Christ tend inévitablement à engendrer une communion visible et riche de propositions dans la société.*

Bien. Tout l'accent que nous avons mis jusqu'à présent sur le primat de l'émerveillement contribue, je crois, à lever toute ambiguïté, mais aussi à souligner l'importance de ces termes. C'est de la mémoire, avons-nous dit, c'est-à-dire du renouvellement et de l'approfondissement continus de l'émerveillement, que naît la « générativité ». Toi et moi n'engendrons la communion, à l'intérieur et à l'extérieur du cercle de nos amis, que par le débordement d'un amour continuellement reçu. Vous souvenez-vous de l'image de l'accouchement ? Une femme engendre si elle s'ouvre d'abord pour recevoir, si elle fait de la place en elle à un autre.

Revenons à Marie de Béthanie. Que se passe-t-il après que Marie a versé le parfum sur les pieds de Jésus ? Qui s'en souvient ?

*Et le parfum s'est répandu dans toute la maison.*

Le grand Origène commente : c'est l'image de la diffusion du parfum de l'Évangile à travers l'œuvre missionnaire de l'Église, personnifiée par Marie.<sup>86</sup> Quelle beauté ! Que sont les œuvres nées

---

pas dénuée de message. L'aveugle de naissance est paradoxalement le mieux placé pour recevoir la nouvelle révélation que Jésus apporte, précisément parce que personne n'est aussi conscient que lui qu'il a besoin de voir mieux qu'il ne peut le faire de lui-même...

<sup>86</sup> « Marie apporte une livre d'un nard de grand prix, elle oint les pieds de Jésus, les essuie de ses cheveux [...] « Et la maison tout entière fut remplie de l'odeur du parfum. » Cela indique

dans notre histoire et de celle-ci ? Elles ne sont que le parfum de ce nard qui se répand dans la maison. C'est-à-dire qu'elles ne sont rien d'autre que l'effet sensible, perceptible par le monde, du généreux dévouement avec lequel tant et tant de nos amis ont répondu à l'Amour qui, à travers la rencontre qu'ils avaient faite, les avait envahis ; elles ne sont rien d'autre que le « parfum » de la passion pour le Christ qui, à travers la rencontre avec don Giuss, les avait enflammés. Bien sûr, nous sommes tous pécheurs. Et il est facile de perdre ses repères quand on met les mains dans le cambouis. Cependant, si nous pouvions embrasser d'un seul regard toutes les œuvres qui ont jailli de notre peuple, il serait impossible de ne pas se demander : mais qu'est-ce qui a généré tout cela ? La réponse qui me vient à l'esprit est : un amour, ou plus précisément : ce même élan d'amour qui, il y a deux mille ans, a poussé Marie, sans même y penser, à « verser » tout le nard qu'elle possédait sur les pieds de Jésus. À quoi Marie pensait-elle en versant ce parfum sur les pieds du Christ ? Au nombre de pièces de la maison que le parfum de l'onguent atteindrait ? Non. Marie pensait à exprimer son amour pour Jésus, à dire *du mieux qu'elle pouvait* qui était cet homme pour elle. Mais en le faisant, et c'est là toute l'ironie de l'histoire, « elle embauma toute la maison ». Qu'est-ce qu'une œuvre, au sens chrétien du terme ? C'est la même chose : c'est l'effet spontané – « *inévitabile* », dit Giussani – de ce dévouement sans calcul qui s'affirme dans le cœur de ceux qui vivent la mémoire du Christ.

Il n'y a donc pas aucune opposition entre le primat de la relation personnelle avec le Christ et l'engagement social, l'engagement culturel, le témoignage public. Au contraire, l'un engendre l'autre.<sup>87</sup>

---

à coup sûr que l'odeur de la doctrine qui procède du Christ et le parfum agréable du Saint Esprit ont rempli toute la maison de ce monde, ou la maison de toute l'Église. [...] Or, parce que ce nard a été rempli de foi et d'un amour de grand prix, pour cette raison Jésus lui rend ce témoignage : "Elle a accompli une bonne œuvre à mon égard" » (ORIGÈNE, *Commentaire du Cantique des cantiques*, II, 9, [5.7])

<sup>87</sup> Don Giussani affirmait en 1969 : « Le début de la présence dans le milieu de vie n'est pas le milieu de vie, mais quelque chose qui vient avant. [...] L'annonce ne vient pas de notre intelligence pour résoudre les questions, mais elle vient avant, c'est quelque chose qui nous est donné et dans lequel nous nous trouvons, duquel nous partons continuellement » (A. SAVORANA, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 419).

Il est donc juste de nous dire qu'il y a quelque chose qui précède nos initiatives, car si elles ne sont pas motivées par l'amour du Christ et donc par la charité envers les hommes, ces initiatives ne seront « qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante », comme le dit saint Paul.<sup>88</sup>

D'un autre côté, nous devons aussi nous dire (sans nous flageller, de grâce) que si « le parfum ne se répand pas », si les œuvres et la présence publique s'étiolent, alors peut-être que l'amour commence lui aussi à s'étioler. Pour éviter tout malentendu : je ne parle *absolument pas* de l'*efficacité* de nos initiatives (retombant ainsi dans la logique de la *performance* dont nous voulions nous libérer). L'initiative peut être maladroite, imprécise, imparfaite... peu importe ! Ce qui compte, quand on aime, c'est de se donner. Comme on peut, comme on réussit, peu importe. Mais de se donner, en sachant que *tôt* ou *tard* ce don portera ses fruits. Pourquoi ? Parce que le fruit, la « fragrance du parfum », n'est que l'effet inévitable (*inévitable !*) de ce don total en quoi consiste l'acte d'amour. Ce qui compte dans le christianisme, c'est de se donner gratuitement. Le reste est laissé à Dieu. On se donne généreusement, comme notre amie espagnole, et rien ne se passe autour d'elle, rien ne semble se « répandre ». Qu'à cela ne tienne ! Continue, chère Belen, continue ! Et s'il ne se passe rien pendant dix ans, continue quand même ! Car ce qui nous pousse, ce n'est pas la pression du résultat de notre engagement. C'est l'amour du Christ. C'est ce qui nous rend infatigables, libres et inlassables, même quand les fruits ne viennent pas. Bien sûr, il n'est pas évident de vivre son engagement de cette manière. C'est un chemin. Un chemin sur lequel nous retombons sans cesse dans une autre logique, l'ancienne, et où tout devient alors « fardeau ». Mais ce n'est pas le poids des choses qui est le problème. Le problème, c'est l'absence d'un « feu » suffisant. Nous devons donc nous aider à maintenir le « feu » allumé. Et pour cela, nous sommes aidés par le témoignage de ceux qui nous sont donnés comme compagnons de route.

À ce stade, je ne peux m'empêcher de dire quelque chose d'un peu personnel, qui m'est arrivé l'autre soir en écoutant les témoignages de

---

<sup>88</sup> 1Cor 13, 1.

Terre Sainte. Ils m'ont tous impressionné. Mais il y en a un qui m'a vraiment ému, c'est le dernier, celui de Jack. C'est le dernier, celui de Jack. Non pas parce qu'il était plus émouvant que les autres. Mais parce que je connais Jack depuis qu'il est tout petit – je l'ai porté dans mes bras quand il était petit (son père était mon maître à l'école primaire et nous avons été amis toute notre vie). L'autre soir, en voyant ce que ce petit garçon que je portais dans mes bras est devenu, en voyant son engagement téméraire (parce qu'il est resté un peu fou), en voyant ses yeux noirs briller, là, au milieu du désastre, briller de passion pour le bien de ces pauvres gens, je me suis ému. Parce que, pour faire court, qui d'entre nous n'a pas ressenti au moins un peu de sainte envie en l'écoutant ? Et c'est juste. Ce n'est pas parce que Jack est « quelqu'un de grand » que c'est juste. C'est juste parce que n'importe qui parmi nous peut percevoir dans ses yeux et dans ses paroles une passion pour les gens et pour ce qu'il fait, que chacun d'entre nous aimerait avoir. Et encore : c'est juste parce que Jack vit ce qu'il vit maintenant, par le simple fait d'avoir dit toute une série de « oui », qui sont donc ce que nous aussi pouvons dire et souvent ne disons pas. Il s'est laissé prendre, il n'a pas résisté à la grande Histoire qui l'a « pris à l'intérieur ». C'est ainsi qu'il se retrouve aujourd'hui à faire de grandes choses, des choses qu'il n'aurait jamais rêvé de faire lorsqu'il était enfant.

Mais je voudrais terminer par le revers de la médaille.

Cet amour nous pousse à faire de grandes choses, avons-nous dit. Mais ce n'est pas tout. Cet amour accomplit un miracle qui, d'une certaine manière, est encore plus grand : il rend grand ce qui semble petit à tout le monde. En ce sens, écouter hier le témoignage de Federica était un très beau moment. Beau parce qu'instructif, correctif. Elle ne l'a pas dit devant tout le monde, mais le travail que Federica a abandonné (temporairement j'espère) pour suivre son mari, n'est pas n'importe quel travail. C'est un métier que Federica aime passionnément. Pourtant, en faisant confiance à la perspective que notre compagnie lui a suggérée, en faisant confiance à la nouvelle logique née de la foi, elle a découvert le centuple. Et elle nous en a donné le témoignage. Elle nous a témoigné qu'en vivant tout avec cet élan d'offrande intérieur – que ce soit, comme pour Federica, en faisant la vaisselle, ou en allant

en Syrie, comme pour Jack, on commence à savourer une expérience qui est l'exact opposé de l'expérience de l'ego performant, d'où nous sommes partis. Pour l'ego performant, tout est toujours petit et « l'herbe est toujours plus verte ». Celui qui vit en présence d'un Autre, au contraire, voit le moindre geste devenir grand entre ses mains, même la vaisselle.<sup>89</sup> Même plus : c'est précisément parce qu'il est le plus sacrifié que ce geste devient le plus grand, parce qu'il est le plus expressif de ce dont dépend véritablement notre grandeur. De quoi dépend notre grandeur ? Comme l'a dit un sage, dans le christianisme, c'est celui qui aime le plus qui « l'emporte ».

**Francesco Cassese.** Pensons à l'Évangile et à la Bible, ce livre « étrange » dont nous parlions en commençant. Nous ne pourrions rien comprendre à l'Évangile si ce n'était à partir d'un événement présent, si nous n'avions pas rencontré quelque chose dans le présent, si cela ne se passait pas aujourd'hui. De même, nous ne pourrions rien comprendre de ce qui nous arrive aujourd'hui sans revenir à l'Évangile. Il y a donc un cercle vertueux entre le passé et le présent, un dialogue passé-présent, de sorte qu'il devient de plus en plus intéressant de lire et de comprendre l'Évangile. En lisant l'Évangile, Paolo nous aide à comprendre ce qui nous arrive aujourd'hui. En ce sens, je voudrais relire ce qu'il nous dit à la lumière de ce qui s'est passé ces derniers jours. Je fais trois observations.

1) Avant d'entrer, j'étais assis à côté d'un ami qui m'a dit : « Tu sais, ces dernières années, je m'étais un peu éloigné du mouvement et je me suis à nouveau rapproché pendant ces jours-ci ». Il a ajouté : « C'était comme une traversée du désert. Mais aujourd'hui, c'est comme si je revenais vers mon père et ma mère ». Lorsque Paolo dit que pour reconnaître il faut connaître, cela veut dire que vous ne pouvez reconnaître votre père et votre mère que parce que vous les avez connus auparavant. C'est cela la foi : reconnaître une Présence. La foi, c'est reconnaître ces traits uniques qui nous permettent de dire : « Nous sommes à la maison, Te voici ».

---

<sup>89</sup> Cf. L. GIUSSANI, *L'avvenimento cristiano*, op. cit. p. 31-33 ; Id., *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, BUR, Milan 2010, p. 130-131.

2) Le père Paolo nous a dit dans le dernier point que cette foi, cette mémoire, la conscience d'une Présence suscite une communion. Mais n'est-ce pas ce qui s'est passé ces jours-ci ? Sans que nous nous en rendions compte ou que nous le cherchions avec insistance, une communion immédiate est née entre nous. C'est le signe de la présence du Seigneur. Le Seigneur est présent parmi nous et il faut avoir l'audace de l'appeler par son nom. Le Seigneur est là.

3) Le dernier point que je voulais aborder concerne la responsabilité. Parce que la responsabilité, comme vient de le dire Paolo, c'est-à-dire la tâche, la mission, les œuvres, c'est la tentative de correspondre à cet amour. Je suis surpris parce que nous avons vécu des journées extraordinaires, et je pense que nous avons tous un peu les jambes qui tremblent : nous nous rendons compte qu'il se passe quelque chose de grand, non seulement pour nous, mais pour tout le monde, y compris pour nos amis vers qui nous allons rentrer. Il y a une sorte de tremblement devant l'initiative du Seigneur et, comme nous l'avons dit au début de ce séjour, nous ne savons pas encore où elle nous mènera. Notre responsabilité est d'accompagner cette initiative. Accompagner cette initiative signifie que, d'une certaine manière, nous nous aiderons à comprendre de plus en plus comment cette histoire peut continuer, quelle forme peut mieux servir ce qui se passe parmi nous, prêts à nous corriger si nous nous rendons compte que la forme n'est pas la bonne.

Nous nous sommes vus en mars et maintenant, six mois plus tard ; j'exclus la possibilité que nous nous revoyions avant l'été, notamment parce que nous aurons les Exercices de la Fraternité et les Exercices des Jeunes Travailleurs. Je ne sais donc pas ce que peut signifier pour nous de poursuivre ce qui a commencé, ni quelle forme, peut-être même nouvelle, pourrait naître pour accompagner cette histoire. Je dois dire qu'entre les déjeuners et les dîners, quelques idées et suggestions ont émergé, et nous pourrions vérifier leur faisabilité dans les semaines à venir. Je vais vous donner un exemple qui, justement, reste entièrement à vérifier. Hier, j'ai déjeuné avec certains d'entre vous et, à un moment donné, un besoin s'est fait sentir, qu'ils ont exprimé de la façon suivante : « Nous avons hâte de rentrer à la maison pour raconter à nos amis de la

Fraternité ce qui s'est passé ces derniers jours ». Je ne sais pas comment ce qui s'est passé entre nous pourra atteindre nos autres amis qui ne sont pas ici. Ils suggéraient : « Localement, nous pourrions faire un week-end ensemble, nous qui sommes venus ici, en nous donnant le temps de vérifier les contenus qui ont émergé ces jours-ci, et ensuite avoir un moment de dialogue en invitant certains d'entre vous ». Bref, place à la créativité et à l'inventivité. Voyons comment se poursuivra cette histoire. Il est certain que ce qui a commencé est une histoire que nous ne pouvons plus lâcher.



**Introduction**

Francesco Cassese

*Jeudi 23 novembre*

4

**Extraits de la première assemblée***Vendredi 24 novembre*

7

**Enseignement**

Père Paolo Prosperi

*Vendredi 24 novembre*

43

**Extraits de la deuxième assemblée***Samedi 25 novembre*

71

**Synthèse**

Père Paolo Prosperi

*Dimanche 26 novembre*

98

Traduction d'Elena Vivaldi et Isabelle Rey

© 2023 Fraternité de Communion et de Libération pour les textes de P. Prosperi et F. Cassese.

En couverture : © shutterstock

